

BEAULON

PENDANT LA

GRANDE GUERRE

M. ROGIER

BEAULON
PENDANT LA
GRANDE GUERRE
1914-1918



*À la Mémoire
de nos Héros
tombés au Champ d'Honneur*



MOULINS
LES IMPRIMERIES RÉUNIES



NOS HÉROS

TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles
Couchés sur le sol à la face de Dieu.
Charles Péguy.

Juillet-Août 1914. — Les moissons venaient de se terminer, les lourds épis entassés en gerbes serrées, n'attendaient plus que leur tour pour être broyés et devenir le beau froment destiné à nourrir le peuple de France.

Le cultivateur récompensé de son dur labeur de l'année, pouvait enfin goûter quelque repos, en attendant l'heure où il allait de nouveau ensemençer le sol. L'habitant des campagnes, fidèle à la besogne quotidienne comme le soldat, ne sert-il pas la patrie sans bruit et sans éclat en faisant produire à la terre des récoltes indispensables à la subsistance de ses enfants. Combien de Français avant ce néfaste mois de juillet 1914 vivaient paisiblement courbés vers le sol ancestral, n'ambitionnant pas d'autre gloire que celle-là. Les querelles qui, depuis plusieurs mois, divisaient des peuples aux frontières lointaines, les avaient laissés indifférents, l'orage

avait grondé si souvent depuis quelques années, puis s'était tu sans amener de désastres. Il en serait bien encore ainsi, du reste, la diplomatie plus active que jamais ne faisait-elle pas l'impossible pour conjurer le péril qui menaçait l'Europe. Aussi, quel triste réveil en ces derniers jours de juillet quand on apprit que l'Autriche venait de déclarer la guerre à la Serbie ; la grande Russie aussitôt entra dans le conflit, ne voulant pas laisser étrangler la liberté de l'héroïque petit peuple. Quelle stupeur quand on apprit le 1^{er} août que l'Allemagne à son tour, venait de déclarer la guerre à la Russie ; plus de doute possible, la France se devait de prêter son concours à sa fidèle Alliée, la guerre entre la France et l'Allemagne devenait inévitable. Dès le 2 août, la sonnerie lugubre du tocsin retentissait dans tous les villages de France, annonçant la mobilisation générale et appelant de suite environ 400 hommes de Beaulon. Quelles scènes émouvantes, quels adieux déchirants de la part de tous ces vaillants qui s'arrachaient aux étreintes de leurs mères, de leurs épouses que beaucoup devaient ne plus revoir. Dès ce premier instant, que d'héroïsme, que de courage et d'abnégation partout, comme la grande et belle âme française se retrouvait intacte à cette heure où la Patrie était en danger.

Pourquoi du reste s'alarmer, la guerre ne serait pas longue, à Noël au plus tard on serait de retour au foyer après avoir refoulé l'envahisseur jusqu'à Berlin et au-delà... Les premiers succès ne semblaient-ils pas justifier ces prévisions, quand, le 8 août, nos troupes victorieuses en Alsace, entraient à Mulhouse aux acclamations des habitants. Tandis que les Français se réjouissaient de ces victoires, ce que la censure ne leur permettait pas d'apprendre, c'était la formidable invasion qui nous arrivait par le nord. On savait bien que les

Barbares avaient violé le Luxembourg, envahi la Belgique, que Liège, Bruxelles étaient tombés en leur pouvoir, qu'une gigantesque bataille venait de se livrer à Charleroi, mais on croyait les hordes sauvages maintenues. Il fallut le long défilé des populations du nord fuyant devant l'invasion, déambulant à travers la France et dans notre département pour apprendre la triste, l'horrible vérité : les Prussiens aux portes de Paris.

Tout semblait perdu sans l'énergie et la valeur indiscutable de nos chefs, sans la vaillance de nos soldats aidées de l'intervention visible du Dieu des armées qui nous valurent la victoire de la Marne, qui sauva la France en la journée mémorable du 8 septembre 1914.

Que de désastres, pendant le premier mois de cette lutte héroïque, alors que rien n'était prêt pour recevoir l'assaillant. Dès ces premières semaines s'ouvre pour Beaulon la liste des victimes qui n'allaient être que trop nombreuses.



Celui qui ouvre cette liste funèbre est le sergent **Pierre Gross**. Né en 1890, fils de Charles Gross et de Françoise Lamouche ; c'est au domaine de la Motte que s'écoula l'enfance du petit français qui devait être, à la fleur de l'âge, fauché sur un champ de bataille. Dès ses premières années, il se trouva initié aux travaux des champs, aux soins du bétail et aux mille occupations qui composent la vie laborieuse du cultivateur. Avec quelle attention l'enfant profitait des leçons paternelles, avec quelle ardeur il labourait, ensemait les parcelles de cette terre de France qui étaient siennes.

Si la terre eut de bonne heure toutes ses pensées, c'est aux siens qu'allait son cœur simple et bon. Doué d'une nature droite et généreuse, d'un caractère doux,

il savait apprécier tout le charme du foyer familial, il en aimait la vie tranquille. On pouvait l'y voir toujours affectueux et prévenant pour ses chers parents, dévoué pour ses sœurs, aimable pour tous. Quand sonna en 1910, pour Pierre Gross l'heure où tout français doit servir son pays, il fut affecté au 21^e régiment d'infanterie en garnison à Langres. Il n'y demeura qu'une année, au bout de laquelle il obtint d'être versé au 29^e d'infanterie à Autun, où il retrouvait son beau-frère, devenu depuis le sous-lieutenant Pierre Thévenet. Il apporta dans la vie militaire les mêmes qualités de sérieux et d'exactitude qu'il avait eu dans la vie civile et ne tarda pas à devenir caporal.

A la veille de quitter le régiment, ayant pris quelque goût au rude métier de soldat, il se rengagea pour un an, dans la compagnie du capitaine Pissot, de Bourbon-Lancy. C'est alors qu'éclata la funeste guerre ; Pierre Gross partit avec un courage et un sang-froid admirables, avec l'espoir qu'avaient tous nos vaillants soldats de repousser rapidement les Boches au-delà de nos frontières. Le caporal Pierre Gross et son régiment, furent dirigés vers la Lorraine, où ils prirent part aux luttes qui se livrèrent dans cette région. A peine les premiers combats étaient-ils engagés que les métayers de la Motte ne reçurent plus de nouvelles de leur fils. Après quelques jours de mortelles inquiétudes ils apprenaient enfin qu'il avait disparu ; un espoir cependant leur restait, celui de savoir qu'il avait été fait prisonnier. Ce ne fut qu'après de longs et douloureux mois d'attente, que par l'intermédiaire de la Croix de Genève, on apprit que Pierre Gross nommé sergent sur le champ de bataille, avait été mortellement frappé le 20 août 1914 à la bataille de Sarrebourg et avait peu après succombé à ses blessures. Toutefois à l'heure suprême où le vaillant

OFFICIERS



NOURI Fernand
Capitaine



DE LAGASNERIE Auguste
Capitaine



HARTMANN-DESVERNOIS
Commandant



DUCAROUGE Louis
Lieutenant

soldat avait dû offrir à Dieu et à la patrie le sacrifice de sa vie il avait eu la consolation de voir un prêtre à ses côtés, duquel il reçut tous les secours de la religion. Il fut enterré par les soins de ce même prêtre dans la paroisse de Dollingen près de Sarrebourg.

C'est ainsi que reposent en terre étrangère les restes mortels du sergent Pierre Gross, mort pour la France, à 24 ans, ses camarades sauront le venger et bientôt espérons-le, ses parents pourront aller prier et pleurer sur sa tombe dans la Lorraine reconquise. Ajoutons que dès maintenant, Dieu a eu pitié de la douleur du père et de la mère du jeune héros, en leur donnant, coïncidence touchante, au jour anniversaire de la mort glorieuse de celui-ci, un autre fils, un autre petit Pierre, qu'ils élèveront dans le souvenir de leur aîné et qui saura en faire revivre les nombreuses qualités.



Nouri Fernand-Julien, né le 4 mars 1874 à Rangoon en Birmanie, perdit son père de bonne heure et revint à Beaulon où il fut élevé par les soins de sa mère. Elle fut sa première éducatrice et s'appliqua à lui inculquer les sentiments de droiture, de bonté et de vaillance dont il ne se départit jamais. Elle fut secondée dans sa tâche par les brillantes qualités de l'enfant, son intelligence vive, son ardeur au travail qui en firent un écolier modèle et plus tard un officier de valeur. Dès l'âge de 18 ans, il s'engagea au 66^e d'infanterie à Tours et parvint rapidement au grade de sergent-major. Il prépara alors son admission à Saint-Maixent, d'où il sortit en 1898 affecté au 103^e d'infanterie, qui tint successivement garnison à Paris, Alençon, Mamers.

La vie de garnison en France n'était pas un champ d'action assez vaste pour le sous-lieutenant Nouri ; il

permuta bientôt dans l'infanterie de marine à Brest, s'embarqua pour le Sénégal et ne tarda pas à gagner son galon de lieutenant. Il quitta cette colonie pour le Soudan ; en 1905, un congé le ramena en France, et le 3 février de cette même année, il contracta mariage avec Mademoiselle Dollet de Thiel. Cette union fut de bien courte durée, deux ans plus tard, le capitaine Nouri avait la douleur de perdre sa femme qui lui laissait deux enfants, un fils et une fille, confiés depuis aux soins dévoués des grands parents maternels.

Malgré cette terrible épreuve, le capitaine Nouri ne renonça pas aux colonies où ses constants efforts tendirent toujours à faire aimer et admirer la France. Après Madagascar, où il obtint son grade de capitaine, il passa trois ans au Congo et en revint avec la Croix de la Légion d'honneur au printemps de 1914. Sa santé se trouvait ébranlée par ses campagnes successives, sous des climats meurtriers auxquels bien peu de nos braves soldats peuvént résister. N'ayant pas retiré d'une saison à Vichy tout le bien qu'il en espérait, le capitaine Nouri dut, pour achever sa convalescence, se faire hospitaliser au Val-de-Grâce.

C'est alors que les bruits de guerre devenant de plus en plus alarmants, il quitta précipitamment cet hôpital pour venir revoir sa famille. Il aurait pu achever son congé qui n'expirait que le 20 août, mais, officier plein de zèle et tout à son devoir, avant même qu'eût sonné l'heure de la mobilisation, il s'arrachait aux étreintes des siens pour rejoindre son corps à Lyon. Il y forma rapidement sa compagnie et au bout de dix jours, partit avec elle sur le front.

Le brillant officier colonial ne vit malheureusement pas se réaliser les rêves de gloire que lui inspirait son

ardent patriotisme. Il ne devait pas hélas ! ainsi que beaucoup connaître les enivrements de la victoire, il allait être au nombre des premières victimes immolées à la défense du sol français. C'est le 24 août 1914, à Grévillers, que le capitaine Nouri fut, dit sa citation, tué bravement à la tête de sa compagnie. On ne sut rien de plus de cette mort héroïque, mais ne couronne-t-elle pas dignement la vie de l'officier dont le mérite et la bravoure s'alliaient toujours à la plus profonde modestie.

On comprend que la perte de tels fils laisse les mères inconsolables, Dieu seul peut les soutenir dans leur douleur et l'adoucir en leur accordant la joie de voir grandir auprès d'elles des êtres issus du sang et de l'âme des héros dont ils perpétueront le glorieux souvenir.



Gin Jean, né en 1889, était le fils de notre facteur qui depuis tant d'années accomplit fidèlement sa tâche journalière, répartissant entre tous les foyers une volumineuse correspondance qui tour à tour y sème la joie ou la tristesse suivant que les nouvelles sont bonnes ou mauvaises.

De bonne heure l'enfant perdit sa mère et dès l'âge de 13 ans il quitta Beaulon pour s'adonner au commerce et devenir employé dans un magasin de nouveautés à la Charité-sur-Loire. Honnête et travailleur, toujours affable pour le client en même temps que déférent pour son patron, il sut bientôt acquérir l'estime et la confiance de celui-ci. La meilleure preuve est dans ce fait qu'il le garda huit années consécutives et qu'au retour de son service au 98^e d'infanterie il lui remit une succursale de son magasin et l'installa à Vierzon.

Désormais Gin Jean avait une situation faite, il trouvait ainsi la récompense de ses qualités sérieuses et de sa bonne conduite. Il unit bientôt son sort à une jeune fille de la localité Jeanne Pauvrhomme, dont il eut une fille. La guerre vint désorganiser ce paisible foyer où Gin Jean ne devait plus revenir. Il rejoignit à Roanne le 298^e, il prit part au début brillant de la campagne d'Alsace, il entra à Mulhouse les 7 et 8 août au milieu des acclamations de la population. Ces belles journées ne devaient pas avoir de lendemain ; bientôt ce fut l'invasion de la Belgique et de nos plus belles provinces du nord. Le 18 août, le 298^e était à Ribéron dans la Somme, c'est là que Gin Jean tomba gravement frappé à la jambe. Relevé et pansé à la première ambulance, il fut mis dans un train sanitaire et dirigé sur Paris. Mal organisé, le transport dura cinq jours. On se figure sans peine ce que dut souffrir le pauvre blessé, aussi quel soulagement n'éprouva-t-il pas de se trouver enfin bien installé dans une salle d'hôpital où des religieuses et dames de la Croix-Rouge prodiguaient au petit soldat les soins les plus empressés. Après ces jours d'horribles angoisses il dut se croire sauvé, il renaissait à la vie et l'espoir lui revenait de reprendre sa place à son foyer, après avoir été glorieusement mutilé pour la Patrie. Il n'en devait pas être ainsi. Par suite de la lenteur du trajet, la plaie se trouvait infectée, les chirurgiens décrétèrent l'amputation nécessaire. Elle eut lieu le 25 août, mais il était trop tard ; un mal terrible, le tétanos, se déclara quelques heures plus tard et après tant de pénibles souffrances généreusement supportées, consolé par tous les secours de la religion et assisté de sa jeune femme, le pauvre blessé dut offrir à Dieu et à la France le sacrifice de sa vie.

SOUS-OFFICIERS



BOUCHER Mathieu
Sergent



DE ROCQUE Théodore
Maréchal-des-Logis

SOLDATS



GROSS Pierre



MITAINE Claude

Ces premières semaines de guerre ne devaient pas se terminer sans occasionner trois immenses malheurs dans la famille de M. Rogier, une de celles qui devait par les plus douloureux sacrifices, contribuer si chèrement à la rançon de la France.

Dès la première heure de la mobilisation, Mlle Madeleine Rogier, qui était allée depuis quelques mois demander à l'air vivifiant de la Suisse le rétablissement d'une santé ébranlée, avait dû revenir à la hâte, au milieu de toutes les difficultés créées par la déclaration de guerre. Très éprouvée par ce pénible voyage et bouleversée par les horreurs qu'elle appréhendait de voir fondre à la fois sur sa malheureuse famille et sur son pays, elle s'alita bientôt et après de grandes souffrances supportées avec une piété et une admirable douceur elle expirait le 30 août au milieu des siens, qu'elle avait auparavant encouragés à faire leur sacrifice, en leur répétant ces paroles qui reflétaient la sénérité de son âme : « Ne pleurez pas, il n'est pas triste de mourir. »

Les victimes les plus pures sont celles qui fléchissent le mieux le courroux de Dieu ; ne pouvait-on pas espérer qu'après avoir pris pour son Ciel cette âme d'élite, il épargnerait ceux qu'elle laissait ici-bas, ceux qui combattaient pour la France et en particulier son frère dont le sort l'avait souvent préoccupée durant sa maladie.

♦♦

Il n'en fut rien ! Le lendemain 31 août, à peine 24 heures après que Mlle Madeleine eut rendu le dernier soupir son beau-frère le capitaine de Lagasnerie tombait au champ d'honneur. Limousin par sa famille et suivant en cela les traces de ses aïeux et de son père, chef d'escadron en 1870, il avait embrassé la carrière mili-

taire : Elève de Saint-Cyr, il en sortit en 1897, pour être affecté au 95^e d'infanterie à Bourges. Il s'y trouvait encore quand le 11 mai 1909, il s'implanta dans notre village de Beaulon en y épousant Mlle Germaine Rogier.

Une fille lui naquit l'année suivante et il fut peu après nommé capitaine au 117^e d'infanterie au Mans et affecté au bataillon qui tenait garnison à la Flèche : Officier tout à son devoir, plein de sollicitude pour ses hommes, il savait leur prodiguer les encouragements dont ils avaient besoin et possédait l'art de se faire obéir et aimer d'eux. Quatre ans s'étaient à peine écoulés, qu'il devait les conduire dans l'effroyable mêlée, qu'il avait prévue depuis longtemps ainsi que beaucoup de nos chefs. Il en avait exprimé ses craintes quelques mois auparavant dans une conférence des plus documentées qu'il avait eu l'occasion de faire au régiment, sur la situation des Balkans. Avec quel serrement de cœur il dut quitter son foyer et tout ce qui lui était cher pour se rendre au premier appel de ses chefs ; malgré de sombres prévisions, il gardait l'espoir d'y revenir ainsi que le témoigne cette carte brève qu'il adressait à sa belle-mère, au jour de son départ et qui peint à la fois les sentiments de l'homme et du chrétien : « Nous rou-
« lons vers l'Est destinés à être engagés dès les pre-
« miers combats. J'ai passé un cruel moment en quittant
« ma chère femme et ma petite Elisabeth. J'ai commu-
« nié ce matin et je pars ayant confiance en Dieu. Priez
« pour moi et ne m'oubliez pas ! »

Ces premiers combats furent entre autres Arton, Virton puis Montigny devant Sassey où il devait disparaître après avoir opposé une résistance héroïque qui lui valut d'avoir au corps d'armée cette magnifique citation :
« Daniel de Lagasnerie Auguste-Charles-Honoré, capi-

« taine au 117^e d'infanterie. Les 30 et 31 août 1914 fai-
« sant partie avec sa compagnie d'un centre de résis-
« tance (Montigny) sur lequel l'ennemi avait fait conver-
« ger 22 heures durant un feu d'artillerie d'une violence
« extrême a maintenu par son énergie inlassable et son
« courage personnel, ses hommes dans le devoir. Atta-
« qué par des forces considérables, a continué de tenir
« jusqu'à l'assaut pendant lequel il a disparu. »

Héroïque en effet avait été la résistance du 117^e et en particulier celle de la compagnie du capitaine de Lagasnerie. Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ici le récit de cette lutte mémorable, qui depuis a été reconstituée, par les documents fournis par le soldat Hamm, mitrailleur du 1^{er} bataillon.

« Montigny est une petite commune de 750 habitants, canton de Dun-s/-Meuse, arrondissement de Montmédy. Le village, bourgade quelque peu moyenâgeuse est situé au fond d'une profonde et étroite vallée où il s'étend en amphithéâtre sur un léger monticule. Au nord, la partie haute du bourg est dominée par un Calvaire, dressé devant le cimetière, dont les murs forment une sorte de rempart. Autour du village, règne comme une enceinte de collines, quelques-unes couronnées de bois. C'est sur ces collines que le 117^e passa la nuit du 30 août après avoir soutenu, dans la journée, un combat acharné au cours duquel il avait pu contenir la marche envahissante de l'ennemi.

Dans la matinée du 31, cinq de ses compagnies débouchant des bois qui précèdent le village au Sud et à l'Ouest allèrent prendre position, trois dans la partie basse et deux dans le haut de Montigny. La 3^e compagnie qui est celle du capitaine de Lagasnerie est spécialement chargée de la première résistance à l'ennemi. Elle est la

plus exposée, mais elle ne faillira pas à la tâche. Prête au combat elle attend, en partie massée autour du Calvaire, en partie retranchée derrière les hautes murailles du cimetière. Sur la crête voisine ont pris place deux pièces d'artillerie légère de campagne qui ne purent être d'aucun effet. Bien renseigné sans doute, l'ennemi évitant le piège avait contre toute attente, attaqué nettement par le Nord, le côté le moins défendu.

De ce fait, l'action se trouva principalement réservée à la 3^e et 2^e compagnies dont la fusillade nourrie accueillit l'ennemi qui riposta de même et par le feu convergent de son artillerie. L'engagement commença sérieusement vers les 10 heures du matin pour battre son plein de 3 à 4 heures. Deux mitrailleuses, dont celle du soldat Hamm bien postée près du Calvaire, la partie la plus haute du village, ne cessaient de cribler de balles l'assaillant dont les rangs abattus se renouvelaient toujours. La fusillade crépitait depuis un certain temps lorsque les bataillons allemands se décidèrent à donner l'assaut. Appuyés par leur nombreuse artillerie ils s'élançant au pas de charge en colonnes par quatre, notre feu de salve les arrête quelques instants, mais leur effort reprend bien vite quoique sous le feu de nos mitrailleuses dont les munitions s'épuisent rapidement. Elles finirent par manquer et force fut aux servants de se retirer pour sauver leurs précieux engins. Ils purent disparaître en toute hâte à travers les bois et rejoindre le gros de la troupe devant Sassey.

Cependant les assaillants libres de leur mouvement avaient escaladé les dernières pentes et fait irruption dans le village. Ce fut alors sur la place, dans les rues et par les moindres ruelles une lutte corps à corps furieuse, acharnée. On se fusilla à bout portant, mais la baïon-

nette joua le principal rôle, la ruée prit un caractère de sauvagerie inouïe, le sang ruisselait le long des fusils, teignant les mains des combattants. Vrai carnage, bousculade horrible au dire du colonel, lui-même, du 117^e. Combien tombèrent noblement, fièrement pour la patrie ! Malgré cette hécatombe qui, dès lors, aurait pu être épargnée, la masse envahissante, innombrable, sans cesse renaissante des ennemis, finit par déborder et encercler la valeureuse petite troupe des défenseurs de Montigny. A 4 h. 1/2, ordre fut donné de battre en retraite, mais ce qui restait des cinq compagnies était cerné et forcé leur fut de se rendre malgré une résistance acharnée qui ne cessa qu'avec la nuit. Les Allemands restaient maîtres du village, mais la résistance avait été héroïque et l'honneur était sauf, un millier de Français avaient lutté durant huit heures contre douze mille hommes de la garde prussienne.

La petite ambulance bondée de blessés qu'avait organisé le Maire, M. Lapisse et M. le Curé de Montigny tomba également aux mains des vainqueurs qui s'occupèrent immédiatement de diriger vers le Nord la petite théorie des prisonniers. De ceux-ci quelques-uns furent gardés par les allemands pour enterrer les morts, et tandis que les dernières lueurs d'un soleil couchant ensanglantaient les collines lointaines, dans la modeste nécropole de Montigny, toute pleine d'une grandeur antique, le vénérable Curé de Villefranche, récitait les dernières prières sur la tombe de tant de braves, morts glorieusement pour la France. Parmi eux, se trouvaient le corps de deux capitaines tombés près du Calvaire, que le soldat Douardenez, depuis lors prisonnier, aida à inhumer. L'un d'eux était celui du capitaine de Lagasnerie porté comme disparu, ce ne fut qu'après bien des

mois de recherches et d'angoisses que ces tristes détails parvinrent à la connaissance de sa famille. Ils furent confirmés en décembre 1915, quand le lieutenant d'artillerie Kugel fit parvenir par la Suisse à Madame de Lagasnerie, le carnet de route et différents souvenirs qu'il tenait du major allemand qui avait présidé à l'inhumation des deux capitaines tués à Montigny. Cet envoi était accompagné d'une lettre, écrite en langue allemande par le lieutenant Kugel, et qui contient en ces termes le plus bel éloge, qu'un ennemi puisse faire de son adversaire : « Honorée Dame, je remplis le triste devoir de vous envoyer le dernier souvenir de votre mari, qui est mort en héros, à la tête des siens à Montigny-sur-Meuse. »

Quelques mois plus tard la Croix de guerre si vaillamment gagnée par ce brave était, on s'en souvient, solennellement remise sur la place de Beaulon à sa fillette alors âgée de cinq ans, appelée à vivre parmi nous par suite de tous les malheurs de sa famille et à recueillir l'héritage des traditions de bravoure et de dévouement à toutes les nobles causes, qui furent celles de tous les siens morts victimes de cette horrible guerre.

♦♦

— C'était presque aussi un enfant de Beaulon que le lieutenant de Varenne, neveu, disons presque fils, de M. Rogier, qui dès son enfance avait remplacé pour lui les parents qu'il avait eu le malheur de perdre. Elevé au collège de Bellevue à Moulins, il n'eut jamais d'autre ambition que le métier militaire qui devait lui procurer l'occasion de venger un jour la douloureuse captivité de son père, prisonnier des Allemands en 1870. Sorti de Saumur en 1908 dans un rang qui lui permet-

tait de choisir sa garnison, il n'hésita pas à désigner Moulins pour être à proximité de Beaulon, où il revenait toujours avec un plaisir nouveau. Marié peu après avec Mlle de Bournonville, il resta dans notre Bourbonnais jusqu'au départ du 10^e chasseurs pour Sampigny. Dès lors comme tous les officiers qui vivaient à la frontière il redoubla d'activité et de zèle dans ses devoirs militaires, sachant de plus en plus mériter l'estime de ses chefs et l'affection de ses hommes. Ainsi préparé à subir le premier assaut, ce ne lui fut point une surprise quand sonna l'heure de la lutte. Elle fut pour lui de courte durée, légèrement blessé une première fois et n'ayant point voulu pour cela abandonner son poste de combat, il se vit bientôt obligé de se replier avec son régiment dans la région de Châlons-sur-Marne.

Le 8 septembre au soir, son Colonel l'envoya avec deux cavaliers à la reconnaissance du village d'Oyes qui se trouvait occupé par les Boches. Ceux-ci embusqués dans les maisons tirèrent des fenêtres d'un étage supérieur et atteignirent en pleine tête le lieutenant de Varenne qui tomba mortellement frappé après avoir eu son cheval tué sous lui. Cette mort glorieuse, lui valut la Croix de guerre remise plus tard à ses deux filles et au fils qu'il a à peine connu, avec la citation suivante : « Après s'être prodigué au cours de nombreuses reconnaissances et avoir été blessé, a été tué en allant reconnaître les abords d'un village. »

Qu'on veuille bien excuser ces lignes destinées non point à faire revivre la mémoire d'un enfant de Beaulon, mais simplement à rappeler le souvenir d'un brave, qui l'aima un peu comme son pays d'adoption.

♦♦

Pendant cette première semaine de septembre alors que nos vaillantes armées refoulaient en 3 jours l'ennemi à 70 kilomètres en arrière un autre enfant de Beaulon tombait au champ d'honneur. C'était **Claude Mitaine**. Il consacra à la terre ses premières années, se montrant toujours un travailleur assidu et courageux. Quand il fut appelé sous les drapeaux, c'est au 86^e régiment d'infanterie à Roanne, qu'il passa ses trois années de régiment. Il s'y maria et revint à Beaulon où il entra au service du docteur Pourtoy. Son maître n'eut qu'à se louer de ses qualités solides. D'un caractère facile, serviable, paisible, tout le monde connaissait et estimait Claude Mitaine. Après quatre années il quitta le docteur Pourtoy pour aller travailler aux usines de Bourbon-Lancy. C'est là que la mobilisation de 1914 vint l'appeler à la défense de nos frontières. Le 7 septembre son régiment prit part avec la 6^e armée commandée par le général Maunoury à la bataille de l'Ourcq. La lutte fut acharnée. Le 298^e régiment tout spécialement engagé dans l'action eut son lieutenant colonel Dupont tué pendant la prise du village de Fosse-Martin.

Les Allemands revinrent trois fois à l'assaut avec une obstination farouche ; trois fois leurs efforts furent brisés par l'effort du 298^e. A l'assaut définitif le soldat Guillemard, un de nos compatriotes, eut l'honneur d'enlever le drapeau du 36^e d'infanterie.

Bon nombre de braves tombèrent sur le champ de bataille. Parmi eux fut reconnu le soldat Claude Mitaine, mort pour la France.

..

Quelques jours plus tard c'était avec une émotion profonde que les habitants de Beaulon apprenaient la

mort glorieuse du soldat **Tramois François** l'un de nos plus sympathiques héros. Né en 1884 il était l'aîné des enfants de M. Antoine Tramois qui remplit avec dévouement les fonctions de maire de la commune depuis la mort du regretté M. Rogier.

C'est à l'école des Frères de Beaulon dirigée alors par le cher frère Daniel qui a laissé un souvenir impérissable parmi nous, que le jeune François fit ses premières études. Il se révéla ce qu'il devait être toujours : nature ardente et généreuse, cœur droit et loyal. Il fit bientôt honneur à ses maîtres qu'il quitta pour compléter ses études chez les frères de Saint-Gilles à Moulins. Sa formation chrétienne et morale fut complète grâce à une éducation solide dont l'importance avait été comprise par des parents soucieux de l'avenir de leur cher fils. Il quitta Saint-Gilles imprégné des principes de piété et d'honneur qui font de l'enfant un homme dans la véritable acception du mot et qui sont la base non seulement de la famille mais encore de la société. Ainsi armé, François Tramois pouvait marcher avec confiance dans la vie. L'avenir ne lui souriait-il point au retour de son service militaire au 1^{er} tirailleurs Algériens à Blidah ? Il venait de choisir pour sa digne compagne Mlle Bebot, de Dompierre ; union assortie et heureuse. C'est alors qu'il entreprit un commerce de graines qui lui permit de développer son intelligente activité. Il assura le bien-être à ce foyer que la naissance de deux enfants vint bientôt embellir. Ce bonheur devait être éphémère. Cinq ans plus tard le tocsin lugubre retentissait dans Beaulon et appelait notre jeune compatriote à la défense de notre drapeau.

Il partit crânement ! Comment pouvait-il en être autrement, animé de ce patriotisme vibrant dont il avait

toujours fait preuve. Il se rendit d'abord à Montluçon où se trouvait son régiment. Il en partit le 13 août pour être dirigé à Fontaines, aux environs de Belfort. Le 19 août après une marche très pénible il arrivait à 12 kilomètres de Mulhouse. Là le canon grondait avec rage. Le 21 il cantonnait à Pallendorf. « Très bon village, réception agréable » dit son carnet de route. Le 27 il quittait l'Alsace, pour être dirigé dans le nord où la situation de nos armées devenait critique. Le régiment débarqua près d'Amiens et après plusieurs jours de marche forcée, il atteignait le 5 septembre la ligne de feu et passait la nuit aux avant-postes. Une bataille formidable se livrait au village de Puisieux.

« La lutte continue, écrivait-il le 7. Nous subissons le feu de l'artillerie allemande qui tombe en rafales au-dessus de nos têtes ! Nous arrivons cependant au village. Le 8 septembre terrible combat commencé à 4 heures du matin. Les Allemands bombardent Puisieux. » L'ennemi recule peu à peu. Les jours suivants la lutte se poursuit. Ce sont les résultats de la victoire de la Marne qui se précisent sur le reste du front.

« A 5 heures du matin départ à la poursuite de l'ennemi qui file devant nous. Nous passons à Levigneux où les Prussiens ont été délogés par les forces anglo-françaises, puis à Goudreville et à la sucrerie de Saint-Firmin. Retrouvons famille française qui nous donne du pain et du vin, puis passage à Villers-Cotterets, gentil patelin où les habitants rassurés nous distribuent des provisions. » Le 12 septembre... Ici le carnet de route s'arrête. Trois jours plus tard le 321^e régiment de notre vaillant combattant se trouvait à Confrécourt. C'est là qu'une balle meurtrière vint l'atteindre en plein cœur. Avec quel affreux déchirement sa famille

apprenait la fatale nouvelle ! Avec quel regret ses nombreux amis voyaient disparaître leur cher compatriote. Il s'était fait aimer de tous car il n'était pas de ceux qui jouissent en égoïste des douceurs de la vie familiale.

Toujours affable, avenant, il ne négligeait pas davantage les devoirs que la société impose à tout bon français. Il n'est pas une bonne cause au service de laquelle il ne sut mettre son intelligence et son dévouement. Partisan de l'ordre et de l'union dans son pays, il savait par ses paroles et ses exemples montrer le droit chemin à ceux qui s'en éloignaient. C'est ainsi qu'il était un des membres les plus agissants de notre excellente chorale-fanfare. Il n'était point non plus un morose ni un mélancolique. Avec quelle poignante vérité ne sut-il pas interpréter dans les « Francs-Tireurs » de Strasbourg son rôle de soldat défendant la patrie et mourant pour elle.

Scène des plus pathétique... quelques mois plus tard elle devenait pour lui une sanglante réalité.

Heureux est celui, dont la conduite a toujours été une constante préparation à l'acte qui achève une belle vie !

Les petits orphelins qui auront à peine connu la tendresse de leur père, marcheront sur ses traces en se rappelant la recommandation suprême adressée à sa veuve et à ses parents le jour du départ : « Faites de mes petits gars de bons chrétiens et de bons citoyens ! »

**

Louis Plédit métayer à Beaulon du domaine des Berliers appartenant à M. Charles Advenier vit le jour dans le village de Saligny célèbre par son passé historique. C'est à l'ombre de l'imposante demeure féodale des Coligny-Saligny, héros de la guerre de Cent Ans et des

guerres d'Italie, chambellans des rois de France et des ducs de Bourbon, que s'écoula l'enfance de celui qui, s'inspirant des leçons d'héroïsme de ces preux du moyen-âge, devait verser son sang pour sa patrie.

Notre jeune Plédit fit son service militaire au 121^e régiment d'infanterie. Il se montra bon soldat comme plus tard il devait se montrer bon cultivateur, aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient. A son retour du régiment il vint s'établir avec ses parents au domaine des Berliers. Il s'y maria, coulant des jours heureux et paisibles, remplis par son travail persévérant.

Le 6 août 1914 la mobilisation vint l'arracher à son foyer. Il rejoignit à Montluçon le 321^e régiment d'infanterie de réserve. Il fut envoyé en Alsace aux environs de Mulhouse, puis ramené dans le Nord au moment de la retraite. Il vécut la brillante journée de la Marne sous les ordres du général Maunoury commandant la 6^e armée. Huit jours plus tard le 20 septembre 1914, Plédit prenait part avec son régiment au combat de Vingré (Aisne) et tombait au champ d'honneur. Les détails manquent sur sa fin glorieuse, mais ce mot, tombé au champ d'honneur est le plus bel éloge que l'on puisse faire de notre vaillant compatriote. Il est synonyme de sacrifice et d'héroïsme. Que cette pensée soutienne la famille Plédit dans sa douleur et que plus tard son souvenir provoque l'admiration de la petite orpheline qui porte son nom.

★★

C'est au domaine des Œufs appartenant à M. Rogier que naquit en 1880 **Pierre Taillon**. Il était l'aîné des 15 enfants de Jean Taillon et de Clotilde Garlaud. De bonne heure il devint l'aide de ses parents qui, coura-

geusement élevaient les enfants dont le nombre augmentait chaque année. Ce foyer était ainsi avant la guerre un bel exemple prolifique au milieu de la crise fâcheuse de notre dépopulation. Il travailla à l'exploitation du domaine jusqu'à son mariage en 1904. Puis il s'installa à la locaterie de l'étang Riondet appartenant à M. Perrot. Il partit au 298^e d'infanterie à Roanne comme plusieurs de ses compatriotes. Il prit part aux mêmes combats, bataille de l'Oureq, etc. Plus heureux que d'autres de ses camarades, il vécut les heures glorieuses de la bataille de la Marne. Le 16 septembre il fut atteint par un obus qui lui brisa la colonne vertébrale. Pierre Taillon se souvint alors des principes religieux qu'il avait reçus de sa mère, nièce du regretté abbé Cayot curé d'Avermes. Il demanda à remplir ses devoirs de chrétien, se fit administrer par les soins de l'aumônier militaire. Après cette consolation suprême, malgré la gravité de la blessure, la mort à laquelle il s'était si vaillamment préparé se fit attendre pour lui faire mériter sans doute par ses grandes souffrances une plus grande gloire dans un monde meilleur. A ce moment là le service sanitaire n'était pas organisé comme il l'est aujourd'hui pour secourir rapidement les malheureux blessés. Pierre Taillon embarqué sur le front, resta 7 jours dans un wagon, privé des soins attentifs que nécessitait son état. Il arriva à Paris le 23 et fut dirigé sur l'hôpital de la rue Bizet, l'une de nos meilleures formations de secours.

Malgré la science des plus habiles chirurgiens, malgré les soins dévoués des religieuses affectées aux soins des blessés, Pierre Taillon ne put survivre à ses blessures. Elles étaient trop graves et la longueur du trajet avait épuisé ses forces. Le 29 septembre 1914 il rendit le dernier soupir entre les bras de sa chère femme qui plus

favorisée que d'autres épouses avait eu la consolation d'arriver à temps pour l'entourer dans ses jours d'agonie et recevoir ses dernières recommandations.

**

Le bon exemple est contagieux : quand il s'agit de patriotisme il devient une semence qui fait naître tous les courages. Ainsi en fut-il, pour **Pierre Taillon**, l'avant dernier des frères du héros, dont nous venons d'esquisser la silhouette et qui aussi brave que lui, devait également payer de sa vie sa défense pour la Patrie. C'est aussi au domaine des Œufs, que ce quatorzième enfant de Jean Taillon et de Clotilde Garlaud vit le jour. Il apprit de son père et de ses aînés les premiers éléments de culture. A l'âge de 13 ans, il se sépara d'eux pour aller au domaine des Planchards à Chevagnes, puis à celui de Belcourt à la Chapelle-aux-Chasses. On ne vit pas d'ouvrier agricole plus zélé au travail des champs, plus attentif aux soins à donner au bétail. Pierre Taillon joignait à une nature ardente et loyale, à une humeur toujours joyeuse, une activité sans égale et parfois quelque peu entreprenante. Il résumait bien le caractère français auquel pèse l'immobilité et la monotonie, toujours prêt à se jeter dans quelque mêlée, toujours prêt à se dévouer à quelque noble cause, non point toujours par conviction, mais poussé par cet instinct sûr que donne la race.

Tel était Pierre Taillon quand éclata l'horrible guerre. Trop jeune pour partir aux premiers jours, il dut attendre peut-être non sans impatience, avec sa bouillante ardeur, que vînt le tour de sa classe.

Il fut alors incorporé au 88^e régiment à Nevers. Après quelques semaines d'instruction Pierre Taillon fut dirigé

sur le front. Il y fit fièrement son devoir ainsi que l'ont fait tous les jeunes bleus, qui surent égaler par leur bravoure les plus entraînés de nos poilus, justifiant une fois de plus le vieux proverbe qui dit que pour les âmes bien nées la valeur n'attend pas le nombre des années.

On ne sait trop à quel combat assista notre jeune compatriote. Il prit sa part de la défense de Verdun, peut-être fut-il à la reprise du réduit d'Avocourt qui au printemps 1916 en constitua l'un des plus beaux épisodes et dont voici le récit officiel : « A la suite de l'avance allemande du 20 et 21 mars dans les bois de Malancourt et d'Avocourt nous avons perdu cet ouvrage assez important, il s'agissait de le reprendre. L'opération fut effectuée le 29 mars à 4 h. 30 du matin. Après la préparation d'usage par l'artillerie, un corps à corps s'engage sur tout le front et aboutit à la prise des boyaux et des abris, à 8 heures la totalité du réduit est entre nos mains. Les positions conquises sont à peine organisées que les Allemands attaquent à la grenade avec une extrême violence. L'ennemi met un acharnement extraordinaire, il semble compter sur l'épuisement de nos forces et de nos munitions. Nos feux de mitrailleuses fauchent les assaillants, les barrages de grenades dont un énorme approvisionnement a été heureusement prévu, tiennent à distance les grenadiers ennemis ; enfin le feu de notre artillerie ininterrompue pendant trois heures constitue un barrage qui empêche l'afflux des renforts ennemis et écrase les éléments d'assaut qui se replient. A 2 heures de l'après midi, l'attaque est brisée. L'ennemi se retire en laissant devant nos lignes des monceaux de morts et de blessés. Parmi les nombreux braves dont nous avons à déplorer la perte se trouvaient le colonel du 210, trois capitaines, plusieurs lieutenants et l'aumônier. »

C'est à la garde de cet important ouvrage, pour la conquête duquel tant de sang avait été versé que le régiment de Pierre Taillon était préposé en juin 1916. Le 6^e jour de ce mois un obus atteignit en plein corps le pauvre petit bleu et le coupa en deux... pour la France et pour Dieu, car Pierre Taillon était comme son aîné, un croyant. Il aura certainement été admis dans le Paradis des braves qui doit être, semble-t-il, encore plus beau pour ceux qui auront été atrocement mutilés, tel que l'a été notre jeune héros. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ses traits, sa famille n'ayant pas, ou n'ayant pu mettre sa photographie à notre disposition.

★★

Le 30 septembre **Lapointe Jean** à son tour tombait au champ d'honneur. Il était la sixième victime qu'en un mois Beaulon offrait à la France. Notre cher village, dès le début de cette guerre meurtrière, payait largement l'impôt du sang, qui, on peut le dire, à aucune époque de notre histoire n'a aussi lourdement pesé sur les familles. Est-ce donc là un des résultats prévus du progrès et de la civilisation dont beaucoup se montraient si fiers ? Ce mois de septembre nous avait, il est vrai, apporté des succès, la bataille de l'Ourcq, celle du grand couronné de Nancy n'avaient été que le prélude de la merveilleuse victoire de la Marne. Les Russes de leur côté avaient pris Lemberg, Jaroslaw, investi Presmyl, occupé des cols dans les Carpathes. Ces gains, payaient-ils suffisamment, les pertes effroyables des Alliés, tant de jeunes gens impitoyablement sacrifiés à la fleur de l'âge ?

Celui dont nous avons à raconter la mort courageuse, était le fils aîné du brave Lapointe qui fut jusqu'à la



NE Antoine



COLLE André



MONTBAILLY André



GERBERON Joseph



mort de la regrettée Mme Bayon l'un de ses plus fidèles serviteurs. Elevé avec soins par de bons parents, honnêtes et travailleurs, à l'âge de 13 ans Jean Lapointe sentit naître en lui cet attrait pour la terre qui fit de plusieurs membres de sa famille des cultivateurs émérites, tel son oncle, cet autre Jean Lapointe métayer des Godards, unanimement estimé et qui vient de trouver la mort dans des circonstances si pénibles. C'est chez cet oncle, en même temps son parrain, que l'enfant fit son apprentissage. Il ne pouvait être à meilleure école, de savoir faire, d'activité et de probité irréprochable. Jean resta sept années à ce foyer, y reçut en plus, l'exemple de la fidélité à Dieu et à tous les devoirs, tels que savait les pratiquer le métayer des Godards, qui par là, était dans toute l'acception du mot ce que l'on appelle « un brave homme ».

Après avoir passé deux ans et demie au régiment Jean Lapointe revint de nouveau chez son oncle jusqu'au jour où il le quitta définitivement pour épouser Marie Lainé de Garnat et se fixer quelque temps dans cette commune avant de venir à Jommesson. Devenu simple ouvrier agricole, il continua de mettre à profit les bonnes leçons qu'il avait reçues, prêtant son savoir et ses bras, là où le travail était le plus pressant.

Jean Lapointe avait fait son service militaire à Tunis au 4^e zouaves dans l'un de ces régiments, déjà légendaires par leur endurance et leur héroïsme et dont le prestige n'a fait que s'accroître, les zouaves ayant depuis trois ans toujours occupé la première place dans les plus sanglants assauts. Ils ont été partout les zouaves, à la Marne, à l'Yser, à Verdun, à Douaumont, combien de fois leurs régiments d'élite entièrement décimés n'ont-ils pas été reformés par d'autres petits zouaves, aussi vaillants que leurs devanciers tombés en héros. Jean La-

pointe était un de ces braves. Quand au 20 août il rejoignit son régiment au camp de Sathonay, il savait qu'il était plus que d'autres exposé à recevoir les coups de l'ennemi et appelé à offrir sa vie pour la France. Parti vers le 15 septembre pour le front, la mort presque aussitôt se présenta à lui et l'atteignit sous la forme d'une balle qui lui traversa la colonne vertébrale. Le principe vital se trouvant atteint à sa source, il s'ensuivit une paralysie de tous les membres, le pauvre zouave ramassé sur le champ de bataille et transporté à l'hôpital 37 à Sens y rendit bientôt le dernier soupir, avant qu'aucun des siens, n'ait eu le temps d'arriver pour lui fermer les yeux. « Je puis vous dire, écrivait quelques jours plus tard l'officier gestionnaire à ses pauvres parents, que votre fils est mort en bon soldat et en bon français, sans avoir beaucoup souffert et sans faire entendre de plainte ». Ceci veut dire, ayons-en la douce confiance, que Jean Lapointe sut faire aussi en chrétien, le sacrifice de sa vie au Dieu que ses parents lui avaient appris à connaître et à servir.

La municipalité de Sens a eu la bonne pensée de faire parvenir à sa famille une photographie du cimetière militaire de cette ville, dans lequel Jean Lapointe dort son dernier sommeil à côté de tant de braves en attendant que des temps plus paisibles permettent de ramener ses restes mortels à Beaulon. C'est alors, que sa pauvre femme et ses trois petits orphelins trouveront un adoucissement à leur chagrin en allant prier et déposer des fleurs sur sa tombe.

Jaboin Antoine né en 1891 était le fils aîné de Jean-Baptiste Jaboin cultivateur. Par sa mère Catherine Fréty,

qu'il eut le malheur de perdre dès son jeune âge, il était le petit-fils du métayer de Varenne. A sa sortie de l'école des Frères, il dut quitter la maison paternelle et passa une année chez son grand-père s'occupant des travaux du domaine. Il entra ensuite au domaine de Mongoux à Chevagnes, appartenant également à M. le comte de Monspey. Au bout de plusieurs années il le quitta pour aller à Lusigny, d'où il revint bientôt chez ses parents. Abandonnant alors la terre pour l'usine, chaque jour il se rendait aux usines de Bourbon-Lancy.

Au milieu de ces divers changements, le temps avait passé et Antoine Jaboin était parvenu à l'âge d'homme. En 1912 il dut partir au régiment de Nevers pour y faire ses deux années de service. La loi néfaste abolissant le service de trois ans et qui avait été, sans aucun doute inspirée par les Boches à nos parlementaires en vue d'affaiblir notre brillante armée, venait d'être votée. Tous les gars de France après 24 mois de vie militaire devaient être rendus à leur famille. On avait compté sans les événements et sans l'Allemagne, qui pendant ce temps s'appropriait à fondre sur notre pays comme un vautour sur sa proie. On allait faire la douloureuse expérience que trois années passées à la caserne, étaient encore préférables à cinq années passées dans les tranchées, à la gueule du canon et sous le feu des balles.

Antoine Jaboin n'avait plus que quelques semaines à rester au régiment quand éclata la guerre, il dut dès le premier jour, partir pour la frontière, avec le 216^e d'infanterie et prit part à tous les combats, qu'il eut à livrer. Les nouvelles que l'on reçut de Jaboin Antoine furent rares, puis cessèrent bientôt entièrement. Pendant quatre mois les pauvres parents de notre brave soldat ne purent savoir ce qu'il était devenu. Ce ne fut qu'en février 1915

qu'un message officiel vint apporter la triste nouvelle qu'il était tombé au champ d'honneur à la redoute d'Apremont le 6 octobre 1914. On sait combien les combats livrés en cette région furent meurtriers, tout particulièrement celui dans lequel succomba notre jeune héros puisque au dire d'un de ses camarades sur cent hommes de la compagnie cernés dans la redoute d'Apremont six seulement avaient eu la vie sauve.

Antoine Jaboin n'est pas le seul brave de sa famille, son frère Jacques qui s'est aussi vaillamment battu que son aîné est hélas disparu depuis le 3 juin 1916. Espérons encore qu'il est du nombre de ceux qui reviendront après la guerre et que le pauvre père qui pleure son premier né aura au moins la joie de voir revenir son cadet couvert de gloire pour être la consolation et le soutien de ses vieux jours.

.*.*

Claude Deveaux était le septième enfant de Claude Deveaux et de Jeanne Chassin. Tout jeune encore le petit Claude, eut le malheur de perdre son père, et deux de ses sœurs moururent en bas âge. Peu à peu, les autres enfants quittèrent le toit paternel et Claude, le petit benjamin resta seul aux côtés de sa mère qu'il chérissait tendrement et pour qui il fut toujours un fils dévoué et respectueux. Lorsque Claude eut terminé ses classes à l'école des Frères, il devint comme son père cultivateur et entra au service de M. Perrichon à la Bassie. D'un caractère doux, aimable et conciliant, Claude Deveaux y passa plusieurs années se montrant assidu à son travail journalier. Il conquist à ce point l'estime et la confiance de ses patrons que ceux-ci l'emmenèrent avec eux dans leur nouvelle exploitation à Thiel.

C'est avec tristesse que la pauvre mère vit son enfant s'éloigner, ayant sans doute au cœur les pressentiments qu'ont les mères quand un danger menace leur enfant. C'est qu'en effet une année de plus venait de s'ajouter à la chaîne des siècles et cette année portait le millésime fatidique de 1914.

Oui, fatale devait être cette année pour tant d'épouses et de mères !

Dès le printemps celle du jeune Claude Deveaux avait la douleur de perdre sa fille Jeanne, de douce et regrettée mémoire, mariée à notre brave facteur Jean Duchassin et enlevée à l'affection des siens, en donnant le jour à un fils. Ce n'étaient pas hélas ! les seules larmes que devait verser la pauvre mère. Quelques semaines plus tard, la déclaration de guerre lui enlevait ses trois fils. Antoine versé au 36^e d'artillerie, Jean au 98^e d'infanterie où ils accomplissent brillamment leur devoir depuis le début de la campagne et enfin le jeune Claude qui partit avec son régiment, le 109^e d'infanterie.

La campagne fut pour lui de courte durée. Deux mois à peine, il eut à affronter les fatigues et les horreurs de cette terrible guerre et principalement dans cette région des Vosges où eurent lieu quelques-uns de nos premiers succès. Le 10 octobre, Claude Deveaux se trouvait à Saint-Benoît, ayant comme d'ordinaire à ses côtés son bon et fidèle camarade Delau du domaine des Brosses. Ils s'aimaient comme deux frères d'armes habitués à partager les périls et la gloire des combats. Ce jour-là, pendant une attaque à la baïonnette un obus vint frapper les deux camarades et les étendit sanglants sur le champ de bataille. Le même obus, avait fait aux deux amis les mêmes blessures atroces, béantes, l'un et l'autre avaient les jambes broyées, arrachées ! Quel martyre que celui

des jeunes héros, martyr si grand, que dans son délire Claude Deveaux suppliait son camarade de lui donner le coup de grâce, qui permettrait à sa pauvre âme prisonnière, dans ce corps qui n'était plus qu'un lambeau de chair humaine, de s'échapper pour prendre son vol vers un monde meilleur. Les deux blessés immobilisés dans les flots de sang qui s'écoulaient de leurs horribles plaies, n'eurent pas besoin de se rendre le criminel service que l'un réclamait à l'autre. Des Boches aux regards farouches, à l'âme barbare surgirent et fouillant le terrain sur lequel gisaient de nombreux blessés firent passer de vie à trépas le pauvre petit soldat Claude Deveaux dont le corps resta plus de trois semaines entre les lignes, avant de pouvoir être inhumé au cimetière de Saint-Benoît. Quant à Delau, échappé par miracle aux Boches, qui sans doute le crurent mort, il guérit de ses blessures et put donner à la mère de notre jeune héros, les détails de la fin glorieuse de son fils bien aimé.

♦♦

Forestier Pierre-François n'eut pas comme tant de Français la gloire de mourir sur le champ de bataille, son sacrifice plus obscur n'en est pas moins très méritoire. Il comptera parmi ceux des nombreuses victimes innocentes qui, pendant cette affreuse guerre, ont généreusement offert leur vie pour le salut de la Patrie. Pierre-François Forestier était l'avant-dernier des six enfants de Laurent Forestier commis de bois pour Mme Bayon et de Marguerite Guyot. Il commença ses études à l'école de Beaulon, puis les compléta chez les Frères de Saint-Gilles à Moulins, où il y puisa comme son ami François Tramoy des principes religieux et l'amour du devoir. Il y resta un an, et revint chez son

père aux Turriers. La fanfare de Beaulon venait de se créer. François Forestier qui se souvenait des bons conseils reçus à l'école des Frères, en fut de suite l'un des membres les plus fidèles. Le soir on le voyait après le rude labeur de la journée descendre des Turriers, faire une heure de marche pour venir prendre part aux répétitions de la fanfare, ou pour s'exercer dans le rôle qu'il devait tenir sur la scène de notre petit théâtre familial. Fidèle à ses devoirs religieux en même temps qu'aux principes qui lui avaient été inculqués, il ne pouvait avoir qu'une influence heureuse parmi les camarades débutants de notre jeune fanfare. En revenant de son service militaire fait au 10^e chasseurs à pied il s'installa à Neuilly-le-Réal où il fut commis de bois pour M. Fournier ; puis il s'établit définitivement à Beaulon pour y exploiter comme son père les bois de M^{me} Bayon. Il songea alors à fonder un foyer, épousa M^{lle} Devaux, de Cosne sur l'Œil, dont les parents venaient de se fixer à Saligny. Le bonheur semblait sourire à ce jeune couple qui réunissait les qualités les plus sérieuses. Un travail intelligent lui assurait une certaine aisance et la perspective de plus heureux jours. Chaque année Forestier s'occupait de l'exploitation des coupes importantes de Mme Bayon. Son caractère conciliant, doux, facilitait ses relations avec les clients et avec les ouvriers, dont il était estimé. Là encore l'implacable guerre vint briser l'avenir souriant de ce jeune ménage. François Forestier partit le 6^e jour de la mobilisation pour rejoindre le 291^e régiment d'infanterie de Montluçon auquel il se trouvait affecté. On s'imagine aisément les regrets de François Forestier de n'avoir plus à combattre avec son admirable régiment de chasseurs à pied, ce 10^e chasseurs, qui eut la gloire d'enlever le premier drapeau allemand au début

des hostilités. Le 15 août notre compatriote fut envoyé à Châtillon-le-Duc, près Besançon ; il passa son temps à monter la garde et à creuser des tranchées. Le 9 septembre il revint à Riom pour être versé dans un autre régiment. Sa femme alla l'y rejoindre et le jeune ménage passa une journée joyeuse ignorant quel triste lendemain lui était réservé. Effectivement le lendemain François Forestier ne rouvrit pas les yeux à la lumière. Dès l'aurore une embolie ou la rupture d'un anévrisme l'emportait dans un monde où règnent la paix et la sérénité. Quand la pauvre femme revint de son douloureux étonnement la mort avait fait son œuvre, son bonheur était anéanti et notre chère fanfare avait perdu un de ses meilleurs membres. La seule consolation de sa veuve explorée fut de pouvoir ramener à Beaulon pour y dormir son dernier sommeil, la dépouille mortelle de celui qui emportait tous ses regrets et qui avait toujours été d'un bon exemple pour ses compatriotes.

♦♦

Gras Alphonse était le plus jeune des deux fils de Denis Gras, notre brave marguillier qui, depuis de longues années, fait tinter les cloches qui sèment dans les airs des notes tour à tour joyeuses ou attristées suivant les événements qui se succèdent dans notre paroisse et dans les familles.

Elève de l'école des Frères, puis un des premiers musiciens de la fanfare-chorale nouvellement née, apportant son entrain et son humeur joviale à toutes les répétitions et aux exécutions, Alphonse Gras resta près de ses parents, aidant son père dans ses diverses fonctions de marguillier, tailleur, porteur de dépêches jusqu'au jour de son départ pour le régiment au 219^e régiment de

Nevers. A son retour Alphonse Gras reprit sa place dans la fanfare pour occuper ses loisirs il acheta un fond de photographie et se mit à la disposition de tous ceux qui étaient désireux d'avoir leur portrait. Dès lors, il fut convié à toutes les fêtes de famille pour en fixer le souvenir. Quand la guerre éclata Alphonse Gras rejoignit son régiment à Nevers et partit avec lui pour une destination inconnue. Ses parents ignorèrent dans quel secteur du front leur cher fils remplissait son devoir, mais on peut être sûr qu'il se battit bravement et conserva au milieu des privations et des périls sa bonne humeur et son insouciant mépris du danger. « Ne vous faites pas de soucis écrivait-il à ses parents dans une de ses dernières lettres ; pour mon compte je m'en fais pas ! » Paroles par lesquelles il voulait sans doute calmer les inquiétudes maternelles mais qui peignent l'état d'esprit de légions de poilus français. — Les premiers jours d'octobre le 219^e régiment campait au repos entre Saint-Agnan et Marbotte au lieu dit le « Ravin » (Meuse). Sans doute ses camarades et lui se croyaient à l'abri des balles pendant quelques jours. Il n'en fut rien. Le 12 novembre, à 2 heures de l'après-midi, un obus tomba au milieu d'un groupe de huit hommes parmi lesquels se trouvait Alphonse Gras, ce dernier fut atteint avec quatre de ses camarades qui tombèrent déchiquetés, mutilés, en lambeaux !

L'obus qui avait terrassé ces braves était si formidable qu'en même temps qu'il leur enlevait la vie il creusait leur tombeau dans l'excavation du sol.

Leur compatriote Jean Melin, brancardier dans la même région, n'eut qu'à recouvrir de terre la dépouille sanglante de ses camarades. Ce fut ce jeune Beaulonnais

qui remplit le triste devoir d'apprendre aux pauvres parents la nouvelle de la mort glorieuse de leur dernier-né !

.*

Avec **Duc Jean**, c'est encore un élève des Frères et un membre de notre fanfare-chorale qui disparaît. Ce mois d'octobre 1914 était décidément fatal à nos chères institutions, puisqu'il leur enlevait en quelques jours trois de ses meilleurs membres, Forestier François, Gras Alphonse, Duc Jean.

Ce jeune soldat était le fils unique de notre brave maçon, que la mort terrassait si subitement à l'automne 1916 et de Catherine Parrot de Gannay-sur-Loire. L'éducation de Jean Duc commencée par la pieuse femme qu'était sa mère et qu'il eut le malheur de perdre encore jeune en 1905, fut achevée, ainsi que nous l'avons dit, à notre école des Frères. Le caractère de Jean Duc se ressentit de cette double influence, elles firent de lui le brave enfant que nous avons connu, bon, affectueux, loyal et travailleur. A sa sortie de l'école, il se mit à aider son père dans son métier de maçon. Il n'en continua pas moins à avoir de bonnes relations avec ses maîtres et ses camarades et réclama sa place dans la fanfare. M. Gormotte lui confia le tambour, instrument ingrat et qui demande plus d'une étude avant d'arriver à souligner avec art les accords retentissants des bugles, des pistons et des trombones.

Un jour vint où Duc Jean dut quitter sa chère société et s'éloigner du toit paternel. Ce fut pour accomplir son devoir de français et passer deux années, car c'était alors la loi de deux ans, au 109^e d'infanterie à Rupt-la-Moselle. A son retour du régiment il fit comme apprenti maçon son tour de France, à Paray-le-Monial d'abord,

puis à la Cruchère près Tournus. C'est là qu'il ébaucha l'idylle qui devait se terminer par son mariage avec Marcelle Vaux, fille d'un cultivateur de cette région de Saône-et-Loire.

Le bonheur du jeune ménage allait être de courte durée la guerre éclata et Duc Jean versé au 5^e régiment d'infanterie coloniale dut s'arracher aux étreintes de celle, dont il avait fait la compagne de sa vie et qui lui donnait l'espoir de bercer bientôt un enfant dans ses bras.

C'est en Alsace que le régiment de Jean Duc fut dirigé dès le début des opérations militaires, ses chefs lui confièrent bientôt la mission de confiance, mais combien périlleuse, d'agent de liaison. Il arriva un jour, c'était pendant la retraite précédant la victoire de la Marne, les éclaireurs du 5^e colonial, envoyés par le commandant allaient être cernés, notre jeune Beaulonnais reçut l'ordre d'aller les prévenir d'avoir à se replier. Ce jour était le 3 septembre hélas ! il ne revint pas, il était tombé victime du devoir à Saint-Benoît (Vosges). Le mois suivant (28 octobre) un fils naissait à notre héros, un petit Henri-Jean, qui pourra porter fièrement le nom du père qu'il n'a point connu et dont il honorera la mémoire comme l'un des martyrs de la Patrie.

.*

Le nom de **Briat Antoine** s'ajoute encore, à la liste déjà trop longue, des élèves de notre école des Frères, morts au champ d'honneur. C'était un brave enfant doux, intelligent studieux qui au sortir de l'école s'adonna courageusement aux travaux de la campagne dans les divers domaines où il fut successivement placé : S'il aimait la terre, le métier militaire n'était point sans lui offrir une certaine attraction. A 18 ans, il signa un

engagement et en janvier 1913 partit pour la Tunisie au 4^e zouaves. Il y fit son instruction et au mois d'août de la même année fut envoyé au Maroc occidental, où les Boches fomentaient des rébellions parmi les tribus sauvages. Les premiers coups de feu de notre jeune zouave furent pour les Marocains ; il ne se doutait point que d'ici peu il aurait à lutter, contre un ennemi cent fois plus terrible et armé jusqu'aux dents. Il apprit à connaître toute cette région du Maroc et en février 1914, il quitta Ber-Bechid où se trouvait cantonné son régiment et arriva par étapes à Fez le 10 mars, en passant par Bouscoura, Casablanca, Tifflet. Cinq mois plus tard l'Allemagne déclarait la guerre à la France et nos intrépides régiments de zouaves quittaient nos belles colonies d'Afrique pour aller défendre la mère Patrie et s'illustrer par leur héroïsme sur les champs de bataille.

On ignore à quels combats Briat Antoine se trouva mêlé ; ce que l'on sait, c'est qu'appartenant au 4^e zouaves il ne resta pas inactif et fut partout où se trouvait un assaut périlleux à donner. Antoine Briat qui était du nombre de ces vaillants, n'eut pas la gloire, que sans doute, il ambitionnait de tomber en voyant l'ennemi reculer sur ses pas. Sa fin non moins méritoire fut plus humble et l'avis de son décès parvenu à sa pauvre mère mentionne ce simple détail : « Tué à l'ennemi par une chute de matériaux, le 25 octobre 1916. Inhumé à l'entrée des grottes de la ferme de la Creute (Aisne).

Antoine Briat était le sixième des enfants de Beaulon, tombés pendant le mois d'octobre 1914. On ne put rien savoir de plus sur la fin de ce brave petit zouave, engagé volontaire, mort pour la Patrie à vingt ans.

✱

Dumont Toussaint était l'aîné d'une des familles les plus nombreuses et aussi des plus déshéritées de notre commune. Sous les livrées austères de la pauvreté, qu'elle porte avec dignité, se cachent de nobles sentiments, une foi confiante, une humble résignation. Sa demeure est une chaumière comme il en faudrait beaucoup sur notre sol de France ; si le bonheur et la prospérité en sont absents, les braves cœurs qu'elle abrite attirent le regard de Dieu et de ses Anges. Quoi d'étonnant que de semblables foyers fournissent en nombre, des héros à la Patrie !

Pas moins de huit enfants prirent place sous ce toit familial où la souffrance et la misère se sont depuis longtemps assises n'ayant d'autres ressources que le salaire des journées du père, Antoine Dumont auquel sa santé débile, ne permet pas même un travail régulier et rémunérateur. Toussaint, l'aîné de cette intéressante famille fut élevé, il va sans dire ainsi que tous ses frères à notre école libre de garçons. Ecolier studieux, vif, intelligent, il en sortit après sa première communion et se mit aussitôt au travail. C'est avec plaisir que ses parents le confièrent quelque temps aux bons soins de Mme Imbert dont il fut le petit jardinier. Devenu grand et fort il la quitta et se plaça successivement dans différents domaines comme ouvrier agricole. A 17 ans l'envie lui prit de respirer un autre air que celui du pays natal de contempler un autre clocher que celui à l'ombre duquel s'était écoulée son enfance. Il fit ses adieux aux braves gens qui lui avaient donné le jour et qui avaient su lui inculquer dès ses jeunes ans les plus sérieux principes de religion et de morale. Il dirigea ses pas vers la Seine-et-Marne et ne tarda pas à y trouver une place de charretier.

Il fit dans ce département à Château-Landon, la connaissance d'une jeune fille Marie Guillaume, à laquelle il unit son sort à son retour du régiment. Deux filles naquirent de cette union que la guerre devait bientôt briser. Toussaint Dumont partit dès les premiers jours de la mobilisation, son bon esprit, sa tenue, et son exactitude dans son service, le firent remarquer d'un major qui le choisit pour son ordonnance. De ce fait, Toussaint devait se trouver, on pouvait le croire, moins exposé au feu de l'ennemi, mais la mort atteint partout ceux qu'elle doit frapper. Une nuit tandis que le personnel du service sanitaire, prenait quelque repos dans une grange, un obus vint à tomber sur le bâtiment qui abritait tous ces braves. Quelques-uns furent indemnes, beaucoup blessés, un seul fut tué. Par un hasard malheureux, celui-ci fut notre brave compatriote Dumont Toussaint, dont la mort glorieuse laissait seules dans la vie une veuve et deux jeunes orphelines.

..

Dumont Jacques né en 1887, était le second fils de cette famille de pauvres, mais honnêtes gens qui sut élever ses enfants pour en faire de braves défenseurs de la Patrie. De bonne heure, ils lui apprirent à ennoblir sa pauvreté par l'amour du travail et la fidélité à tous ses devoirs. A peine sorti de l'école Jacques dut quitter le toit familial où la présence de nombreux enfants apportait plus que la gêne. Il fut d'abord domestique à Petigny, puis à l'Hôpital ; c'était un enfant timide, soumis, respectueux envers ses maîtres comme envers ses parents. Il aimait à revenir s'asseoir à leur foyer, d'où la richesse était absente, mais où il trouvait toujours des cœurs pour l'aimer et le conseiller dans la vie.

Quand vint pour lui l'heure de fonder une famille, il choisit pour en faire sa compagne Jeanne Brérat, de notre village de Beaulon, demeurant actuellement à la Bassie. Deux filles étaient nées de ce mariage, quand éclata la guerre Dumont Jacques partit aussitôt rejoindre son régiment, le 231^e d'infanterie. Quatre mois plus tard, il était blessé sur les champs de bataille de l'Aisne et transporté de suite à l'hôpital temporaire 39 à Orléans. Nous ne saurions mieux faire qu'en reproduisant ici la lettre de la religieuse qui lui prodigua ses soins et l'assista à sa dernière heure :

« Jacques Dumont arriva à notre ambulance de l'Annonciade, le 14 novembre 1914. Blessé dans l'Aisne, il avait été immédiatement évacué sur Orléans. Notre petit soldat avait été très grièvement atteint à la jambe gauche, par une balle qui après avoir emporté une partie du mollet avait traversé le pied de part en part. Immédiatement le docteur jugea l'état désespéré. Tenter une intervention chirurgicale, il ne fallait pas y penser, la faiblesse extrême de notre blessé ne le permettant pas. Pendant près d'une quinzaine de jours, on essaya de le remonter, en lui faisant des injections de toutes sortes, mais hélas ! sans obtenir aucun résultat. C'est alors que le 3 décembre on le transporta dans un de nos hôpitaux où deux jours plus tard il succombait. Nous aimions tous notre petit Bourbonnais, si doux et si patient. C'était un blessé modèle supportant courageusement et surtout chrétiennement ses grandes souffrances. On sentait en lui un vrai fond de foi, toujours des premiers à répondre à la prière, il entraînait au besoin les autres, comme il savait les remonter aussi quand il les voyait un peu tristes et déprimés ! Jamais on ne l'entendit prononcer la plus petite

plainte, mais jusqu'au dernier jour il resta gai et confiant.

« Il nous parlait très souvent de sa famille, de ses chères petites filles Annette et Clotilde « si gentilles » nous disait-il, il n'oublait pas sa femme et son vieux père qu'il désirait beaucoup revoir, et que de projets faisait-il quand il serait de retour au foyer. » A tous ces espoirs terrestres Dieu a répondu en lui donnant le ciel, le plus grand de tous les bonheurs. Ne le plaignons point d'avoir sitôt trouvé la récompense de sa foi et de ses souffrances, plaignons plutôt la pauvre femme et les fillettes qui ont perdu celui qui était leur soutien ici-bas.

✱✱

Au nom de ces deux héros s'ajoute celui de leur plus jeune frère **Jean Dumont**. Nous ne saurions le passer sous silence, bien qu'il soit toujours du nombre des héros vivants qui continuent à souffrir et à lutter pour la Patrie. Il s'illustre en ce moment sur les rivages lointains de Salonique. Que Dieu daigne conserver à ses vieux parents ce fils qui est tout leur espoir.

Jean dut à une légère infirmité d'être admis dès son jeune âge à travailler comme tailleur à l'Abbaye de Sept-Fons. Les exemples de prières, de sacrifices, d'abnégation qu'il eut alors sous les yeux ne contribuèrent pas peu à faire fructifier dans l'âme de cet enfant les bons principes, dont il avait reçu le germe sur les genoux de sa pieuse mère. Ils contribuèrent à en faire un vaillant en même temps qu'un modeste. Depuis le début de la guerre Jean se bat comme un lion, comme ceux qui portent un idéal au cœur et peuvent l'œil toujours fixé sur l'Au-Delà regarder en face la mort, qui n'est que le chemin qui y conduit. Deux fois blessé, croix de guerre, deux belles citations tel est déjà le bi-

lan de ce jeune héros doublé d'un chrétien fervent. Nous regrettons que sa trop grande modestie, ne nous permette pas de pouvoir ajouter ses citations à celles de tous ces braves, peut-être même nous en voudra-t-il de dévoiler ici quelque chose de sa vaillance. Il faut cependant savoir rendre honneur à qui mérite honneur !

✱✱

Monciaud Gilbert, appartenait lui aussi à la grande famille agricole de notre pays qui par son labeur quotidien féconde une petite parcelle de notre terre de France. De bonne heure, l'enfant apprit à aimer les travaux de la campagne et dès qu'il fut en âge de rendre quelques services sa mère le plaça au moulin de la Voûte. Il le quitta pour entrer aux Mathés, Gilbert Monciaud ne pouvait être à meilleure école de probité et de savoir faire qu'auprès du fermier de ce domaine, M. Lamy, l'un de nos respectables conseillers municipaux. Il sut du reste mériter son estime en se montrant toujours sérieux, actif et travailleur comme il l'avait été au moulin, comme il le fut encore dans un domaine de Thionne. C'est de là que devant l'appel de sa classe Gilbert Monciaud signa un engagement à 18 ans, et partit pour l'Algérie où il revêtit l'éclatant uniforme d'un de nos régiments de zouaves. Il fut dans la suite versé au 37^e d'artillerie à Bourges. Il en partit au premier jour de la mobilisation pour être dirigé en Alsace et pour prendre part à l'offensive commandée par le général Pau. Ainsi que tant d'autres régiments, le 37^e fut obligé d'abandonner ces premières conquêtes pour se porter dans le Nord et contribuer à ramener avec la bataille de la Marne, la victoire sous nos drapeaux.

Après cette journée mémorable notre compatriote fut envoyé avec sa batterie concourir à la défense de Saint-Mihiel. Il ne tarda pas à se trouver atteint de la fièvre typhoïde et fut évacué dans l'une de nos ambulances du front, Saint-Nicolas du Port. Il y passa de longs et douloureux jours, les soins cependant pas plus que les secours religieux ne durent lui manquer dans cette formation où des Dames de la Croix-Rouge s'employaient avec dévouement auprès des blessés. Mais comme tant d'autres la mort avait marqué Gilbert Monciaud pour être une des innombrables victimes de cette affreuse guerre. Le 15 décembre 1915 le brave petit artilleur rendait le dernier soupir loin de sa mère et de son cher village.

Bardin Claude, était lui aussi un fils de la terre. Il appartenait à une de nos vieilles familles de cultivateurs qui ont fait et font encore l'honneur et la richesse de la France. De génération en génération on reste attaché à la terre, on ne la déserte pas pour l'usine ou la grande ville. Claude Bardin était l'aîné des quatre enfants de Jean Bardin et de Marie Léperon. C'est au domaine de Petigny, appartenant à M. Bourdet et où les membres de sa famille se sont succédé depuis près d'un demi siècle que l'enfant naquit en 1893. Son enfance s'écoula paisible à ce foyer où deux sœurs l'avaient précédé et où un frère plus jeune que lui était devenu le compagnon de ses jeux et de ses travaux. Ainsi que tant de nos jeunes gens, Claude Bardin fit ses études à notre école des Frères et la quitta au lendemain de sa première communion pour donner à son père l'aide de son intelligence et de ses bras. Doué d'une bonne nature Claude Bardin savait

se montrer actif et travailleur, d'humeur égale et enjouée, bon et affectueux envers les siens. Il se livrait avec ardeur à tous les travaux de son domaine, labourant, semant, moissonnant en temps voulu. Après le rude labeur du jour assis au seuil de sa demeure ou à l'ombre des grands arbres bordant la Loire il se plaisait à contempler ses flots bleus qui après avoir sur l'autre rive, caressé les abords de la vieille chapelle de Sainte-Baudille (1) ou Saint-Baudrier revenaient se briser contre la terre de Petigny, terre maintenant enrichie par son travail et qui il y a trois siècles appartenait au Roi. En effet, « le Chambon de Petigny du Roy » a sa petite histoire et sa possession fut cause de quelques différends, comme il en existe fréquemment entre les propriétaires riverains de la Loire et l'Etat, alors représenté par Son Altesse M^{gr} le Prince de Condé, fermier du Roi, en ce qui concernait ces terrains.

Par suite d'une adjudication qui en avait été faite le 1^{er} septembre 1661 devant la Chambre souveraine des domaines du Roi, en était devenu acquéreur Pierre Brossard au nom de Claude-François sieur de Chillot et de François de Trochereau, sieur du Basset. Cette acquisition leur ayant été contestée par Marc Germain, chef de sa communauté il s'ensuivit une transaction par laquelle les sieurs de Chillot et Trochereau furent maintenus dans leur propriété alors que ledit Germain dût se départir de tous droits n'ayant pas même pu trouver où était l'assiette des 20 bichetées de terre qu'il réclamait.

En 1913, l'année qui précéda la guerre, Claude Bar-

(1) Titres de Sept-Fons.

din atteignit l'âge de partir au régiment, il fut affecté au 152^e d'infanterie et celui qui n'avait jamais connu que la plaine se vit transporté dans les régions montagneuses des Vosges, dans ces sites de Gérardmer qui depuis trois ans ont été arrosés du sang de nos héros.

Dès les premiers jours de la guerre Bardin prit part à l'offensive d'Alsace, il vit l'entrée de Mulhouse et parvint presque aux portes de Colmar. Il dut alors rebrousser chemin pour joindre ses efforts à ceux des braves qui repoussait l'ennemi arrivant par la Belgique. Claude Bardin ne devait pas résister longtemps à cette vie de privations et de combats incessants. Bientôt sa santé s'altéra, en décembre il se trouva définitivement atteint d'une fièvre typhoïde et dut être évacué sur Saint-Dié. Il resta huit jours à cet hôpital entouré de soins dévoués, secouru par les aumôniers qui lui procurèrent tous les sacrements et consolations que peut offrir la religion chrétienne à ceux qui vont mourir. Le jour de Noël vers midi Claude Bardin rendait le dernier soupir. En cet anniversaire de la naissance du Christ son âme naissait à la vie éternelle et recevait la récompense réservée à ceux qui meurent pour la Patrie. Un télégramme était venu annoncer aux parents de notre jeune soldat la gravité de sa maladie. Son pauvre père partit aussitôt, il arriva hélas! trop tard, il ne put que prier sur la tombe de son enfant dans ce cimetière de Saint-Dié où reposent plus de 500 soldats français.

« Un certain nombre de ces tombes glorieuses sont disséminées ici et là dans le champ du repos, les unes par groupes, les autres isolément d'autres enfin sont alignées sur plusieurs rangs. Par les soins de l'autorité

militaire, les allées ont été rectifiées et élargies, les tombes nivelées de façon à ne plus faire de chaque tombe qu'un seul tertre dont la terre est retenue par des sapins non décortiqués couchés dans toute leur longueur. Chaque sépulture est séparée de sa voisine par un cordon d'œillets et abritée par la croix toute blanche qui porte à son sommet nos couleurs nationales et au milieu le nom du héros et son matricule avec au verso : « Mort pour la France. » L'une de ces tombes porte le nom de notre jeune compatriote Claude Bardin.

♦♦

Perrier Joseph vit le jour à Thiel, au domaine de la Fin-Baron d'où sa mère Annette Lamouche est originaire. Nous aurions tort de ne pas inscrire son nom au livre d'Or des enfants de Beaulon. Les Perrier sont depuis longtemps établis dans cette commune et le père de notre jeune héros Léonard Perrier, y est lui-même propriétaire aux Turriers. L'enfant, en effet, n'atteignait pas encore sa deuxième année quand ses parents vinrent y demeurer avec leur petite famille, composée de trois fils et deux filles.

L'enfance du petit Joseph n'eut donc pas d'autres horizons que ce pittoresque hameau des Turriers qui forme un peu un centre à part à l'une des extrémités de la commune de Beaulon. Peuplé d'environ trois cents habitants, tous ces braves gens vivent entre eux, c'est comme un petit monde qui semble se suffire à lui seul, sans beaucoup s'inquiéter de ce qui se passe dans l'univers. Chacun y vaque à sa besogne quotidienne, beaucoup y sont cultivateurs et dans cet incessant labeur qui les courbe vers la terre, peut-être oublient-ils un peu, atteints d'un mal commun à notre époque, de regarder le Ciel qui seul peut féconder et bénir leurs

travaux. Il est vrai que leur éloignement du bourg de Beaulon explique jusqu'à un certain point leur exclusion de la vie familiale de notre paroisse. Les Turriers par leur importante agglomération forment un véritable petit village auquel il manque un clocher, une école, tout ce qui entretient la vie d'une population, aussi à défaut de croyances religieuses solides on s'y livre un peu à toutes les superstitions, on y croit peut-être aussi aux sorts, aux maléfices... Il serait à désirer que les sages exemples que donnent encore dans ce hameau un bon nombre de familles dont la foi est plus agissante et plus éclairée encouragent le reste de cette population à rompre avec ses anciennes habitudes pour se rapprocher du bon Dieu, reprendre souvent le chemin de l'église et revenir à l'accomplissement des devoirs qui font les vrais Chrétiens et les bons Français, car l'un ne va guère sans l'autre.

La famille de Joseph Perrier est au nombre de celles qui ont toujours su mettre ces bons principes en action ; elle a su les inculquer à ses enfants qui tous aujourd'hui lui font honneur. Ils leur fournirent tout d'abord, les bienfaits d'une éducation chrétienne, le petit Joseph fut un des bons élèves de notre école libre des garçons, qu'il fréquentait en même temps que ses frères Gilbert et Barthélemy. Quand il la quitta ce fut pour aller aider ses grands parents à cultiver leur domaine de la Fin-Baron. Il passa sept années auprès d'eux, puis trois autres à la Chapelle-aux-Chasses. De là il émigra dans la Marne, toujours comme ouvrier agricole. Il passa le conseil de revision à Reims en 1903, il se trouvait ainsi être un des conscrits de la classe de M. Jean Rogier qui en cette première année fut ajourné, à son grand regret. Le jeune Perrier re-

connu bon pour le service, fut incorporé au 98^e d'infanterie qui tenait garnison à Lyon. Il y passa les deux années obligatoires car la loi funeste qui tentait d'amoinrir notre belle armée était alors en vigueur. Le séjour à la ville contribua à donner une autre orientation aux goûts de Joseph Perrier ; au lieu de retourner à la terre il entra comme valet de chambre au Lycée de Moulins, puis au service de M. de la Coute dans l'Indre. Il y était depuis seize mois, s'appliquant à pratiquer la fidélité, l'ordre, le travail, la docilité en un mot toutes les qualités qui font les bons domestiques quand la mobilisation l'obligea à se séparer de ses maîtres. Sans avoir pu dire un dernier adieu à ses chers parents, Joseph Perrier rejoignit son régiment à Roanne, lequel fut aussitôt dirigé dans les Vosges. Quelques jours plus tard ses parents recevaient de lui une lettre dans laquelle il leur disait : « Nous avons eu de rudes combats ces jour derniers, les Allemands étaient déjà avancés de 25 à 30 kilomètres sur le territoire français, nous les avons sortis en deux jours et bien lestement, bien qu'ils étaient cinq contre un des nôtres. » Cette lettre était datée du 16 août, le 20 il était au combat de Sarrebourg, combat qui subit un premier arrêt vers 9 heures du matin, ce qui permit à notre jeune soldat de faire panser par son camarade, un des fils Taillon, des OEufs, la blessure qu'il venait de recevoir à la main. Vers deux heures, le combat reprit avec plus d'intensité ; gravement blessé une seconde fois le brave Joseph Perrier dut être abandonné sur le terrain au cours de la retraite et fut ramassé par les brancardiers allemands. C'est en vain que ses pauvres parents attendirent de ses nouvelles, il n'en revint jamais. D'après des renseignements recueillis

dans la suite et parvenus à la mairie on put croire que Joseph Perrier était mort des suites de ses blessures et avait été inhumé à Strasbourg en janvier 1915. Quelques mois plus tard en avril 1915 on apprenait par l'entremise de la Croix-Rouge de Genève, que le jeune héros était décédé aux environs de Bühl (Lorraine), et qu'il avait été inhumé à la sortie de ce village dans la tombe 7, à gauche de la route allant à Brüdorf.

C'est là qu'il repose dans cette terre, qui fut celle de Jehanne la grande Lorraine, terre qui gémit maintenant sous le joug étranger et qui bientôt reviendra à la France. En attendant ce jour ses chers parents, trouveront dans la foi qui les anime, la consolation d'avoir donné non seulement un héros à la France, mais un martyr au ciel. Il y a tout lieu de l'espérer d'après le témoignage que rend de sa bonne conduite son maître M. de la Coute, quand il écrivait à son père quelques jours après avoir appris sa mort : « Joseph était un très bon et très brave garçon dans lequel nous avions toute confiance. Nous sommes tous désolés de savoir les douleurs de sa fin glorieuse mais si triste, loin de tous les siens. Comme il était bon chrétien, il avait rempli ses devoirs religieux à Saint-Sauveur, notre paroisse, avant de partir pour la guerre. Aujourd'hui c'est une grande consolation pour vous et pour tous ceux qui l'ont connu de penser que son sacrifice n'a pas été perdu et qu'il est auprès du bon Dieu. »



Jaulet Gilbert naquit en 1880 au hameau des Raclats où ses parents étaient cultivateurs. Cinq fils s'élevèrent avec Gilbert à ce foyer qui donnait l'exemple de



RENAUD Gaspard



ROY Jacques



FÈVRE Jean



GERBIER Jean



toutes les vertus familiales et que la mort priva trop tôt des soins et de l'affection d'une mère. A peine l'enfant fut-il devenu assez grand et assez fort pour se mettre au travail qu'il entra comme domestique agricole au domaine des Mathés, ensuite à la Folie, puis à la Bouasse, chez M. Desrichard. Partout notre jeune Beaulonnais donna l'exemple de l'assiduité au travail jusqu'au jour où il dut accomplir son service militaire. Il fut affecté à l'un de nos héroïques bataillons de chasseurs à pied si renommés par leur bravoure et leur opiniâtre résistance à l'ennemi et qui depuis le début des hostilités se couvrent de gloire dans les régions montagneuses des Vosges, de l'Alsace et plus récemment des Alpes italiennes. Le jeune bleu s'en fut rejoindre son 4^e bataillon à Saint-Nicolas du Port, petite ville située dans l'arrondissement de Nancy et qui pendant cette guerre se trouve sans cesse sous le feu des canons boches ou de leurs avions. Jaulet Gilbert eut tout le loisir pendant les trois années passées sous les drappeaux, d'explorer ces beaux paysages, qui forment le cœur même de la Lorraine et qui sont aujourd'hui totalement dévastés.

A son retour au pays, notre jeune chasseur se plaça pendant un an au domaine de l'Hôpitaux, puis il songea à fonder une famille. Son caractère doux et paisible, ses qualités de cœur qui faisaient de lui un être bon et affectueux pouvaient assurer le bonheur de la jeune fille qui devait être l'objet de son choix, Jeanne Jault, du hameau de Mauprès où ses parents étaient cultivateurs. Il vint vivre auprès d'eux et se trouvant par là plus à proximité de Bourbon-Lancy, comme beaucoup, il se laissa tenter par l'usine et la préféra à la terre. C'est là qu'il travaillait quand le deuxième

jour de la mobilisation l'obligea à s'arracher aux étreintes de sa famille et de ses chères fillettes pour rejoindre à Chambéry le 13^e bataillon de chasseurs. Il demeura dans cette ville jusqu'au 7 septembre, puis partit pour le front d'Alsace. Il s'y battit en brave comme le font tous ceux qui portent le glorieux uniforme qui était le sien.

Le 23 novembre il écrivait à sa femme : « J'ai été au col Sainte-Marie et nous nous sommes battus, je m'en suis tiré avec beaucoup de peine, mais pas de blessure. Tu me demandes si j'ai vu des Boches de près, mais oui, j'en ai vu à trente mètres que l'on repoussait à la baïonnette et tu parles, si ça marchait au pas de course. » Le 26 décembre il écrivait encore : « Nous sommes partis la veille de Noël et nous avons marché dans la neige toute la journée, nous sommes encore une fois dans les bois et il ajoutait dans son style imagé : « La France n'était pas assez grande pour nous contenir, nous en sommes sortis, nous voici déjà loin en Alsace. » Cette lettre fut la dernière reçue par sa chère épouse qui ne sut plus rien de lui si ce n'est qu'il était inscrit comme disparu à son bataillon.

En août 1917 seulement la lettre d'un camarade vint confirmer les craintes qu'inspirait cette disparition. Gilbert Jaulet était tombé au champ d'honneur à l'Hartmanswillerkopf, dans les circonstances suivantes : « C'était le 27 ou 28 janvier, ils allaient trois chercher le ravitaillement pour la section et voilà qu'aussitôt partis un obus de crapouillot éclata à leur côté. Deux furent grièvement blessés, le troisième put se sauver. Gilbert dut être ramassé par les brancardiers de son bataillon et transporté au poste de secours à 4 ou 5 kilomètres à l'arrière des lignes sur la

petite montagne qui s'appelle Irenflourd : C'est là, que le pauvre chasseur grièvement atteint en plusieurs endroits par les éclats de cet obus meurtrier aurait expiré le lendemain, victime pour la France, en vue de la montagne du vieil Armand, l'Hartmanswillerkopf, où il était tombé, et dont les pentes tant de fois perdues et reconquises, sont teintées du sang de milliers de nos héros. »

★★

Le commandant **Robert Hartmann-Desvernois**, dont nous allons tenter d'esquisser la physionomie toute guerrière, vit le jour à Diou le 4 janvier 1873. Il est un fait souvent constaté dans l'Histoire, que sur le berceau des saints, des héros, des grands hommes des mères admirables ont veillé. Femmes fortes dont nous parle l'Evangile, femmes des temps antiques que leur patriotisme a hissées presque au même niveau ; tout ce qui se rencontre chez certains êtres de grand, de pur, d'héroïque, ils le tiennent de leur mère. Après leur avoir donné la vie, elles ont pétri leur cœur et leur âme des sentiments des leurs pour en faire éclore dans la suite des fleurs de sainteté et d'héroïsme, telles que le monde s'étonne d'en voir. A plus forte raison, il en est ainsi, quand privé de son chef par la mort, il ne reste plus au foyer qu'une grande chrétienne, femme de cœur et d'intelligence, comme celle que nous saluons dans la mère de notre jeune héros.

C'est aux professeurs du Séminaire de Rimont, situé dans ce pittoresque paysage, aux confins des montagnes du Charollais, que Mme Hartmann confia la première éducation de ses deux fils, devenus l'un et l'autre deux officiers de notre belle armée.

A sa sortie de Saint-Cyr, le sous-lieutenant Robert Hartmann choisit l'infanterie de marine et partit pour Madagascar. Cette campagne faite en entier lui valut la médaille coloniale avec agrafe Madagascar et la citation suivante à l'ordre du corps d'occupation :

« Chargé de l'attaque du village d'Andranomanty, le 22 juillet 1898, et d'exécuter un mouvement de flanc a fait preuve de décision et de jugement en profitant d'une circonstance favorable et inattendue pour procéder à l'enlèvement du village. »

Après cette colonie, ce furent trois années à la Réunion, puis deux ans et demi dans le Sud-Oranais « où il avait contribué avec un grand dévouement à l'acclimatement des troupes sénégalaises et à la pacification de la frontière marocaine. » Successivement le jeune officier avait gagné ses galons de lieutenant et de capitaine, il venait en plus de recevoir le 14 juillet 1914 sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur quand il dut abandonner ses chères colonies pour venir défendre la France elle-même. Il revint avec le 89^e d'infanterie. De suite il entra en première ligne et y resta presque continuellement pendant les 5 mois qu'il eut à combattre. Bientôt il essuya une première blessure, puis une seconde qui lui valut le 13 novembre 1917 cette citation à l'ordre de l'armée :

« Deux fois blessé au feu, n'a pas voulu quitter son commandement, s'est particulièrement distingué devant Montfaucon. » Une troisième blessure vint sous peu atteindre ce vaillant, qui savait rester à son poste, dit son état de service, pour ne pas abandonner ses hommes qu'il entraînait par sa bravoure, sa hardiesse et son inaltérable gaieté. Une quatrième blessure reçue aux Islettes vint prouver que le grade de chef de

bataillon au 76^e d'infanterie qui venait d'être décerné à ce brave officier était justement mérité. A ce sujet son colonel lui adressait la lettre suivante :

« Etes-vous toujours aux Islettes ? je ne sais, ce que je veux vous dire c'est que le 76^e est fier de vous compter dans ses rangs et fait des vœux pour votre prompt guérison. Je vous propose pour officier de la Légion d'honneur. »

Il vint une heure où « cet être d'intelligence, de droiture, de bonté qui dès le début de la campagne avait accepté tout son devoir et fait généreusement le sacrifice de sa vie pour sauver sa Patrie », se trouva définitivement terrassé. Ce fut à la prise de Bolante en Argonne, le 8 janvier 1915, et dans les circonstances que relate la magnifique citation, signée Joffre, que nous reproduisons :

« Le 8 janvier, alors qu'un régiment voisin était violemment attaqué, enleva une compagnie de son bataillon, fit sonner la charge et se précipita sur l'ennemi qu'il refoula. Quoique ayant la mâchoire fracassée par une balle, trouva encore la force d'encourager ses hommes en criant : « Vive la France, en avant ! »

Relevé sanglant et transporté à l'hôpital, on crut pendant quelques jours pouvoir arracher le blessé à la mort. Les soins que lui prodiguèrent les plus habiles chirurgiens ne purent, pas plus que l'affection des siens et les larmes de celle qui était la très digne compagne de son foyer retenir à la vie l'âme de ce héros. Le 6 février, elle s'envola pour recevoir au Ciel la récompense de tant de belles et mâles vertus pratiquées jusqu'au sacrifice suprême. Honneur au commandant Hartmann-Desvernois, qui a su au début

de sa carrière porter l'amour de la France par-delà les mers et dont l'héroïque conduite sur les champs de bataille aura pour autant contribué à appeler la victoire dans les plis de son drapeau.

Nous pouvons répéter ce que le colonel du 76^e écrivait à sa pauvre veuve : « Devant de tels deuils la parole est impuissante, mais si quelque chose peut contribuer à amortir votre chagrin, c'est peut-être de penser qu'il est tombé avec magnificence et que son exemple lui survivra. » Honneur aussi à la mère, qui a donné ce héros à la France et qui a la douleur de pleurer avec ce fils aussi brave que tendre une fille chérie, Mme Buchet de Neuilly, âme d'élite, enlevée prématurément quelques mois avant la mort de son frère, laissant à la terre trois jeunes orphelins.

Thin Jacques, né en 1875, appartenait à une de nos plus vieilles familles Beaulonnaises. Dès 1547, nous voyons dans nos registres paroissiaux ce nom porté par Nazaire Tain, fils de Benoist Tain. Mieux que cela un siècle auparavant, un terrier de Sept-Fons nous révèle ceux de Mathieu Tain né en 1452 et de Gilbert Tain. Ils paraissent dans un acte qui concerne les dixmes des Mallades et des Pielles « dixme qui commence à la Bayse d'Ambierle et tire le long d'un riz et fossé auprès des Peloctes », et c'est à ce titre d'habitants des Peloctes que lesdits Tain se trouvent ici mentionnés. Ainsi non seulement ces actes nous démontrent l'existence de cette famille à Beaulon depuis plus de 450 ans, mais ils nous prouvent leur profond attachement à cette infime parcelle de la terre française. Aucun des événements qui ont bouleversé

l'histoire de ces quatre siècles, aucune des idées et des erreurs qu'ils ont propagées n'ont pu en déraciner les Tain. C'est un fait qui n'a pas assez d'exemples et qui mérite notre admiration. Là où les pères sont morts, là ont vécu les fils, ils ont suivi le même sillon, pratiqué les mêmes croyances, reproduit les mêmes traditions d'honnêteté et de travail qu'ils avaient vu observer et qu'ils ont à leur tour transmis à ceux qui sont venus après eux. Ainsi s'est perpétuée parmi nous, une de nos vieilles races de cultivateurs, de ceux qui ont toujours servi la France en faisant éclore aux rayons de son soleil, les plus belles moissons.

Dans cette dernière guerre, tous ces fils de la terre ont su sans compter mêler leur sang à celui des fils des preux qui dans les siècles passés ont sans trêves, mis leur épée au service de la France. Inclignons-nous devant les fils de ces deux races plus que jamais unies en face du péril ; de l'épée de la noblesse et du soc du laboureur vient à la France une partie de son honneur et de sa richesse.

Saluons donc cette vieille famille de notre Beaulon, laquelle en l'espace de cinq ans a vu mourir ses trois fils au service de la Patrie.

Le premier, Hugues-Antoine, affecté au régiment d'Epinal ne put résister à la rigueur du climat, il tomba malade d'une pleurésie et mourut dans le cours de 1900. Le second, Jean Thin, fut également appelé à faire son service sur nos frontières de l'Est à Belfort ; bientôt il se trouva, lui aussi, atteint d'un mal semblable à celui de son frère ; renvoyé chez lui, il s'y éteignit à son tour en 1902.

A ce foyer des Pelottes qui avait vu naître cinq enfants, et que la mort avait trop tôt privé de l'affec-

tion d'une mère, il ne restait plus que Jacques Thin. Il était l'aîné des trois fils ; une constitution trop faible l'avait fait ajourner et placer dans l'auxiliaire. Son pauvre père tant affligé, avait eu la joie de le conserver auprès de lui pour l'aider à cultiver ses terres. Parvenu à l'âge de 27 ans, Jacques Thin choisit pour en faire la compagne de sa vie Marie Livrozet, de la commune de Paray-le-Frésil. La droiture de son caractère, sa franchise sa bonté contribuèrent à faire régner le bonheur en même temps que les vertus des ancêtres à ce foyer que vint successivement embellir la naissance de trois fillettes, aujourd'hui orphelines.

La guerre maudite vint là encore troubler la tranquillité de ce ménage. Jacques Thin, placé dans le service armé, dut partir le 1^{er} janvier 1915 pour le 98^e d'infanterie à Montluçon ; à peine y était-il arrivé, qu'il fut atteint de méningite cérébro-spinale. Sa femme appelée auprès de lui ne le quitta que lorsque le mal parut conjuré. Il l'était pour peu de temps, une pneumonie se déclara, bientôt tout espoir fut perdu. Sa malheureuse épouse revint au chevet du cher malade, elle n'eut que la consolation de lui fermer les yeux. C'était le 4 mars 1915, depuis quarante jours qu'il était à l'hôpital, Jacques Thin avait supporté ses souffrances avec une résignation et une patience admirables, à plusieurs reprises la réception des Sacrements était venue les adoucir et maintenant il s'en allait jouir au Ciel de la récompense qu'elles lui avaient méritée.

Telle fut la mort édifiante de Jacques Thin, le descendant de toute une lignée, qui après avoir pendant des siècles fructifié le sol de France de son labeur, envoie ses fils mourir pour la défendre.

.*.*

Entre Dompierre et la Palisse, dans la jolie vallée qu'arrose la Besbre, se trouvent disséminées quantité de vieilles demeures féodales. Plusieurs d'entre elles furent, aux siècles passés, l'habitation d'une famille de vieille race Bourbonnaise, dont les fils surent, à toutes les époques et sous tous les régimes, mettre leurs bras et leur dévouement au service de la France.

C'est d'abord au château de Beauvoir commune de Saint-Pourçain-sur-Besbre, qui soutint en 1367 le siège des Anglais, et dont la tourelle de guet, hardie et légère, corrige un peu l'austérité des autres bâtiments, que nous trouvons l'ombre de noble messire Antoine Rogier.

Il était le fils de François Rogier, mort capitaine d'infanterie en 1595 et père d'Antoine Rogier, écuyer du roi, lieutenant particulier en l'élection de Moulins. Cette charge, il la transmet à son fils, noble Pierre Rogier, seigneur du dit Beauvoir, et que nous retrouvons au milieu du xvii^e siècle, à quelque distance de là, également seigneur de la terre et maison forte de Chambonnet, dont la grosse tour située au sommet d'une pente dévalant vers la Besbre, remonte, dit la légende, au temps de César.

Au pittoresque castel de Préréal, dont le donjon coiffé d'un toit à quatre pentes, se flanque aux angles de deux tourelles, se rattache également le souvenir du nom Rogier, de même qu'aux Amoneaux, à la forêt, au Méage. Dans cette dernière gentilhommière, nous saluons l'ombre d'un brave, noble Jean Rogier, officier dans un régiment de fusiliers, qui prit part à différents sièges et principalement au combat de Valcourt, le 22 août 1689. De ses sept fils

l'un fut lieutenant d'infanterie, deux autres gardes du corps du roi Louis XV, et l'aîné, autre Jean, fut après lui seigneur du Méage. Il continua la migration, commencée par les siens à travers la vallée de la Besbre.

Par suite de son mariage avec Maguerite Vaillant, fille du Seigneur de Mont, en la paroisse de Garnat, Jean Rogier se fixa définitivement à Beaulon. Il y remplit l'office de contrôleur des actes des notaires royaux et devint bientôt bailli ou juge châtelain des justices de Beaulon, Torcy et le Deffend. Un de ses fils, Jean-Claude Rogier de la Motte du Méage, fut lieutenant au régiment Royal-Nassau, puis capitaine au régiment des grenadiers royaux de Chabrillan, et mourut au siège de Mahon, en 1756.

Un frère de ce dernier, Claude-Eustache, également bailli de Beaulon, fut l'ascendant direct du zouave **Jean Rogier**, l'objet de cette notice, et qui savait, on le voit par les quelques noms que nous venons de citer, de qui tenir par la noblesse des sentiments, la vaillance et les qualités militaires que nous allons admirer en lui. Du reste voici les armes de la famille Rogier d'allure toute guerrière : « D'azur, à deux épées d'argent passées en sautoir garde et poignées d'or, accompagnées au flanc de deux lions affrontés d'or. »

M. Jean Rogier, fils de M. Joseph Rogier, maire de Beaulon, puis conseiller général du canton de Chevagnes, naquit le 15 juillet 1888, à Buxy, joli village de Bourgogne et pays d'origine de sa mère Mlle Berthault. Sa naissance, après celle de six filles, et qui semblait assurer la continuation d'un nom, porté depuis plusieurs siècles par une de nos vieilles familles bourbonnaises,

fut saluée avec joie, comme celle de son frère Victor, né deux ans plus tard, au moment où leurs aïeux M. et Mme Victor Rogier descendaient dans la tombe.

L'intelligence de Jean Rogier s'éveilla de bonne heure. Dès ses premières années il se fit remarquer par son esprit posé, réfléchi, qui devait être plus tard l'un des signes distinctifs de son caractère, et qui se traduisait par d'interminables « pourquoi » ? tant ce jeune cerveau sentit de suite la nécessité d'aller au fond des choses et d'en connaître exactement la valeur.

C'est chez les Frères de Beaulon que Jean Rogier et son frère Victor firent leurs premières études, avec les jeunes enfants du pays, qui n'eurent bientôt pas de meilleurs camarades, tant ils savaient se montrer simples et avenants à tous. Les élèves de l'école des Frères se recrutaient naturellement parmi les enfants des meilleures familles de Beaulon. Quoi d'étonnant alors qu'entre ces enfants du peuple et les deux fils de la famille si honorablement considérée, se soit établie une camaraderie de bon aloi. En travaillant, en jouant ensemble tous aspiraient à devenir de bons chrétiens et de vaillants français. C'était la pratique de l'*Union sacrée* avant la lettre. Combien de ces jeunes gens devenus hommes, vous diront en parlant de leurs petits camarades Jean et Victor : « On avait été à l'école ensemble. Ceux-là, ils étaient de chez nous, on les connaissait, on savait ce qu'ils étaient. » Loin de leur nuire, cette fréquentation à l'école populaire leur avait acquis la confiance et une certaine autorité morale sur leurs compagnons de classe. S'il en était ainsi, c'est que les deux fils Rogier donnaient le bon exemple, comme devraient le faire toujours, ceux que

Dieu a placés dans une sphère plus élevée et qu'il appelle à devenir des chefs dans notre organisation sociale. Des liens ainsi formés n'auraient pu être rompus. Quels fruits n'en seraient-ils pas sortis pour l'avenir de notre cher pays de Beaulon, si la mort n'était venue si tôt anéantir ces belles espérances.

Toutefois il vint une heure où les excellentes leçons, reçues à l'école des Frères, devenaient insuffisantes à ces deux enfants que leur situation appelait à posséder une instruction plus complète. M. Rogier choisit alors pour précepteur de ses fils M. l'abbé Favre, prêtre savoyard, aujourd'hui curé de Notre-Dame de Briançon, diocèse de Moutiers. Etant tombé malade, cet excellent prêtre dut abandonner l'éducation de ses chers élèves et se retirer dans son diocèse. Il fut remplacé dans cette tâche délicate par M. l'abbé Mennesson, licencié ès-lettres, qui sut bientôt mettre l'aîné de ses élèves, Jean, en état de passer avec succès la première partie de son baccalauréat. Il passa, l'année suivante, la partie de philosophie avec un nouveau succès et une mention.

Jean Rogier eut alors à subir la plus douloureuse épreuve de sa vie. Il perdit son jeune frère Victor, cet enfant aimé de tous par ses qualités attachantes et en qui reposait aussi tant d'espoir. Par suite de ce malheur, Jean Rogier devint encore plus cher aux siens, à son père qui voyait en lui le seul héritier de son nom, le continuateur de son œuvre.

En effet, Jean Rogier, parvenu à l'âge où se décide une carrière, n'avait jamais eu d'autres ambitions que de suivre les traces de son père, de ses grands-pères, d'être comme eux un terrien. Il avait le culte de la famille, il aimait la France, dont les traditions

glorieuses l'enthousiasmaient. Avec toute l'ardeur de ses 20 ans, il se préparait à remplir cette tâche et à exercer à son tour l'influence morale et bienfaisante, qui est le fruit de l'exemple, d'une conduite irréprochable et d'une foi agissante. Etendre le bien dans toute la mesure du possible, se montrer serviable envers tous, apprendre au peuple à connaître ses devoirs en même temps que ses droits, telle fut désormais l'unique pensée de Jean Rogier, et cette pensée le stimulait au travail intellectuel, pour armer son esprit des connaissances utiles, pour tremper son caractère, former son cœur aux vertus sociales. Car il comprenait qu'appartenant par tradition de famille, par éducation, à un parti qui ne se contentait pas de l'estampille d'un comité électoral, pour choisir ses candidats aux charges publiques, il devait travailler pour se rendre digne des fonctions que la confiance de ses concitoyens pourrait peut-être un jour lui offrir. Après l'obtention de ses deux baccalauréats il aborda résolument l'étude du droit et prit ses premières inscriptions.

Peut-être qu'un peu d'atavisme se mêlait aussi à cette préférence marquée chez lui pour la jurisprudence. Un de ses ascendants, noble Claude Rogier, n'était-il pas avocat du parlement au XVII^e siècle ?

Il suivit les cours de droit de la faculté catholique de Paris, qui a pour recteur l'éminent Mgr Baudrillart, et dont les élèves tombés au champ d'honneur, se comptent par plusieurs centaines. Au mois de juin 1910, notre jeune étudiant, après un court séjour à Paris, passa son examen et revint à Beaulon avec son diplôme de licencié en droit.

Dans cet intervalle était venu pour lui le moment

de payer sa dette à la patrie. Ajourné une première fois à cause de sa faible constitution, il décida de ne point se présenter à la revision l'année suivante, afin d'être pris d'office. Les choses se passèrent, comme il l'avait prévu ; à sa grande satisfaction. Sans vouloir embrasser la carrière militaire, que sa complexion délicate ne pouvait affronter, Jean Rogier sentait en lui l'âme militaire de ses ancêtres, qui dans le cours des siècles avaient donné aux armées royales quinze officiers, dont plusieurs chevaliers de Saint-Louis. Cet attrait s'était même manifesté dès ses jeunes années. Un jour que Mgr Dubourg, aujourd'hui Cardinal archevêque de Rennes, en tournée de Confirmation honorait sa famille de sa présence, il prenait les deux jeunes fils de M. Rogier sur ses genoux et, causant paternellement avec eux, leur demandait ce qu'ils feraient quand ils seraient grands. « Moi, répondit Jean d'un ton bien décidé, je veux être un officier. » Etre soldat pendant trois ans malgré sa faiblesse physique, faire son devoir patriotique comme les jeunes gens de son âge, voilà son rêve de bon français. Mais ce ne fut qu'un rêve bientôt évanoui. Incorporé au 26^e dragons à Dijon, il fut réformé quinze jours plus tard par le major du régiment, et renvoyé dans sa famille. Ses forces avaient trahi sa vaillance et ne pouvaient supporter les fatigues du métier de soldat. Ce fut une grande peine pour lui. Il s'en consola peu à peu, en menant une vie plus active, en se livrant aux exercices du sport pour fortifier sa santé. L'équitation, la chasse, l'auto devinrent ses distractions préférées. Il secondait de cette façon son père dans la surveillance de ses propriétés, et se faisait des muscles, en vue d'être

capable, un jour, de reprendre l'uniforme de soldat, si la patrie était en danger.

Il n'en négligeait pas pour cela ses chères études, conscient du rôle qu'il pourrait être appelé à remplir dans les affaires du pays. Toutes les questions agricoles, économiques, sociales et politiques attiraient son attention. Il les étudiait avec son intelligence avisée, la sûreté de jugement qui était remarquable chez un jeune homme de son âge. L'asthme dont il souffrait lui infligeait souvent des nuits sans sommeil. Ces nuits douloureuses n'étaient pas sans profit pour ses connaissances et son caractère. Ne pouvant dormir, il lisait, il réfléchissait, il méditait ; la souffrance le mûrissait plus que les années ; sa volonté de résister aux pénibles malaises, se faisait tenace, énergique, patiente. Même dans les moments les plus douloureux il ne se plaignait jamais.

A ce contact presque perpétuel avec la souffrance, son caractère s'était empreint d'une certaine gravité, disons plus, d'austérité, qui se traduisait par des réflexions où perçait une philosophie mélancolique, mais toujours chrétienne. A son arrivée à l'hôpital de Lyon, cet air grave accentué par la maladie qui se peignait sur son jeune visage le fit prendre, sachant qu'il était de l'Allier, pour un trappiste de Sept-Fons.

S'il aimait la société des jeunes gens de son âge, il ne se plaisait pas moins dans celle des personnes d'un âge mûr et sérieuses, qu'il étonnait parfois par la justesse de ses raisonnements. C'est ainsi qu'un ami de son père put lui écrire le lendemain de sa mort : « J'avais toujours un grand plaisir à causer avec Jean. Sa conversation était instruite, éclairée, pleine de sagesse, inspirée par un jugement sain et

droit. » Il ne parlait pas sans savoir, sans avoir étudié les questions sur lesquelles il émettait une opinion. Cette conscience avec laquelle il traitait toute chose inspirait la confiance de ses amis, imposait le respect et l'autorité aux serviteurs, aux métayers qu'il était appelé à conseiller et à diriger plus tard. — M. Jean connaît son affaire, disaient-ils, il est calé sur tout. — Et l'attachement qu'ils avaient pour son père se répercutait sur lui avec quelque chose de plus amical, de plus doux.

Il puisait ces qualités de cœur et d'esprit dans une foi robuste, dans des convictions chrétiennes que nul doute ne venait jamais effleurer. Ajoutez-y les traditions et le bon exemple de sa famille et vous aurez le secret de la confiance qu'il inspirait déjà, du bien qu'il répandait autour de lui et de celui qu'il désirait faire plus tard, quand il aurait atteint la situation que la population de Beaulon lui souhaitait.

Tel était Jean Rogier, dont la physionomie sympathique, le regard franc, loyal, lumineux disait une amie de sa famille, laissaient du premier coup l'impression la plus favorable sur son intelligence et sa bonté !

Quand la guerre éclata, en août 1914, Jean Rogier souffrit terriblement dans son patriotisme, de ne pouvoir se rendre à la frontière avec les camarades de sa classe.

Dès cette première heure cependant les siens avaient largement payé leur tribut à la patrie. Le 30 août une de ses sœurs succombait victime indirecte de la guerre ; le lendemain, c'était son beau-frère, le capitaine de Lagasnerie, et le 8 septembre son cousin le lieutenant de Varenne, qui tombaient héroïquement



Jean ROGIER

Zouave au 2^e Régiment

Mort pour la France le 10 Mars 1915

au champ d'honneur. Un nouveau conseil de revision ayant maintenu Jean Rogier dans la réforme, il s'employa ne pouvant faire mieux à rendre tous les services possibles, se faisant réquisitionner avec son auto par la gendarmerie de Chevagnes. C'est ainsi qu'il eut l'occasion pendant les premiers jours de la mobilisation d'aller porter des ordres dans toutes les communes du canton, d'admirer le bel enthousiasme avec lequel nos populations répondaient à l'appel de la Patrie. Combien de fois pendant ces premières semaines Jean Rogier ne forma-t-il pas le projet de prendre un engagement en rapport avec ses aptitudes physiques. La seule pensée de passer pour un embusqué le faisait frémir. « Quelle autorité aurais-je ensuite et quel bien pourrais-je faire dans le pays, si je ne vais pas au front. » Et animé par cette pensée, en dépit de sa santé délicate, il voulait partir, ne rêvant que mêlées sanglantes, assauts furieux et aussi, pourquoi pas sa part de gloire sur les champs de bataille, en mourant pour la France. Il voulait partir et il partit comme nous allons le voir.

Le 11 décembre 1914, un nouveau conseil passé à Moulins le déclarait bon pour le service armé, à la stupéfaction des maires du canton de Chevagnes, qui étaient là et qui connaissaient sa complexion délicate. Pourtant la décision des majors qui ont examiné Jean Rogier s'explique parfaitement. L'asthme qui le faisait tant souffrir habituellement était dans une période d'accalmie. Les poumons fonctionnaient bien. Comme, d'autre part, Jean Rogier avait le poids réglementaire et des organes sains il fut jugé apte à faire la guerre comme combattant, à sa grande satisfaction. Son rêve patriotique allait se réaliser. Quel-

que temps après il recevait son ordre de départ et son affectation au 2^e régiment de zouaves, alors cantonné à Sathonay, aux portes de Lyon. Le 19 février Jean Rogier s'arrachait aux étreintes des siens, d'autant plus éplorés par cette séparation, que l'asthme, qui s'était calmé juste au moment de la dernière révision, avait repris son empire sur ses voies respiratoires. En entendant murmurer autour de lui le mot d'ajournement, à cause de la crise qui le malmenait, le jeune zouave affirma résolument que la patrie l'appelait et qu'il voulait partir.

À peine arrivé au camp, une nouvelle visite du major reconnaissait que la santé de Jean Rogier n'était pas en rapport avec ce rude métier de zouaves, qui exige des poumons de fer pour les évolutions rapides de leurs manœuvres. Mais là encore, il manifesta sa résolution de servir la France coûte que coûte, en priant le major de le laisser dans le rang.

Vu les diplômes qu'il possédait et qui attestaient son instruction, le général le désigna de suite pour passer l'examen d'élève officier.

Il se mit donc avec ardeur au travail préparatoire de cet examen, tout en suivant les exercices journaliers et pénibles demandés aux zouaves. Ce qui lui était le plus dur, c'étaient les marches au pas accéléré de cette troupe d'élite. Mais il se raidissait contre la fatigue, luttant en désespéré contre l'essoufflement. Il tombait parfois dans le rang, mais se relevait aussitôt, à l'admiration de ses camarades qui le voyaient souffrir mais ne se plaindre jamais. Il voulait rester debout, tenir au moins jusqu'à l'examen d'admission à l'école des élèves officiers. Ce jour-là vint enfin, et il fut admis à la première partie. Ce

jour-là, il fut le plus heureux du 2^e zouaves. Dans son cœur vaillant et patriote bouillonnait l'espoir de tenir bientôt une épée à lui, de porter l'élégante tenue des officiers d'un de nos vaillants régiments, et d'être bientôt appelé aux premières lignes, à prendre part à la bataille. Il se voyait déjà sur le front d'Alsace. Se battre pour reconquérir la belle province perdue était pour Jean Rogier une double joie. Par sa grand'mère maternelle il descendait de Jean-Jacques de Maugas, officier du corps royal et garde d'artillerie à Vissembourg.

C'est dans cette ville qu'il épousa en 1770 Marie-Antoinette-Bénédictine Klein, dont le grand-père, bailli de Vissembourg, négocia le mariage de Marie Lesinska avec Louis XV, contribuant ainsi à rattacher la Lorraine à la France. En récompense de ses services, le grand-père d'Antoinette Klein reçut de Louis XV la terre de Langberg, dans la vallée du Weiler. Ce château de Langberg a été détruit par les obus prussiens en 1870. Il n'en reste que quelques ruines. Jean Rogier était donc heureux comme officier, et de se battre pour délivrer ce lambeau de terre ancestrale sis dans la belle Alsace.

Mais ce rêve fut de courte durée. Le lendemain, sa compagnie fit une longue marche, sac au dos. Une pluie battante compliqua la fatigue du retour. En rentrant au camp, harassé par la marche, trempé jusqu'aux os, il dut encore passer une nuit de garde pluvieuse et froide. Ce fut son dernier effort. Ses forces étaient à bout. Miné par un violent accès de fièvre il dut à son grand désespoir se faire porter malade. Le major diagnostiquant un commencement de bronchite l'évacua sur Lyon, à l'hôpital n° 11.

A peine arrivé, il prenait son stylographe et écrivait à sa famille : « L'humidité du camp de Sathonay m'a vaincu. »

Oui, vaincu, il l'était, le pauvre petit zouave. Sa santé débile n'avait pas répondu à la vaillance de son âme. La journée qui suivit son entrée à l'hôpital fut pénible. Une broncho-pneumonie s'était déclarée, compliquée d'une crise d'asthme qui occasionnait une énorme fatigue au cœur. A cause des étouffements grandissants, on le transporta dans une salle plus aérée. C'est là qu'un infirmier missionnaire vint lui offrir les secours de son ministère, l'encourager dans ses souffrances et lui suggérer la pensée de les offrir pour ses fautes personnelles, pour sa famille... et pour la France ! continua Jean Rogier, en se redressant, alors que son regard s'illuminait d'une dernière flamme patriotique.

C'est bien toujours le même rêve, le même cri, qui cinq ans plus tôt s'échappait des lèvres de son jeune frère Victor, quand au milieu des souffrances qui devaient l'emporter, lui aussi, s'écriait : « Pitié, mon Dieu, pour la France. » Heureux jeunes gens, dont le cœur battait si fort pour Dieu et pour la patrie, comme beaucoup de ceux de votre génération, vous avez compris la mission qui vous était dévolue. Vous vouliez être des apôtres dans le monde, des propagateurs, par la parole et par l'exemple, des idées saines qui relèvent les peuples. C'est pour cela que Dieu a fait de vous des victimes, parce que c'est par les larmes et par le sang que s'accomplit la rédemption des nations.

Le lendemain de ce jour de souffrances aiguës, vers midi, Jean Rogier, qu'on avait dû installer dans un

fauteuil, en raison de sa difficulté à respirer, prend subitement une syncope que rien n'avait fait prévoir. Un prêtre infirmier accourut, mais il ne put que recevoir son dernier soupir quelques minutes plus tard, après lui avoir donné l'absolution. Ce jeune homme, qui avait l'âme d'un héros, et sur lequel reposaient tant d'espérances venait de donner sa vie pour sa patrie. La mort l'avait fauché, debout, comme le soldat dans sa tranchée, en quelques instants, loin des siens, qui, prévenus trop tard, ne purent arriver à temps pour lui fermer les yeux.

« Couchons-nous bien dans notre tombe, car nous y restons longtemps » a écrit Châteaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Le grand écrivain songeait à deux choses, en burinant cette pensée. Il songeait d'abord à la gloire éternelle du paradis, quand la mort est le couronnement d'une vie bien chrétienne. Il songeait aussi à la gloire humaine, quand la vie a été consacrée à faire le bien en servant son pays et quand on meurt en soldat pour sa patrie. Depuis le commencement de cette terrible guerre, c'est par milliers que nos chers petits soldats se sont bien couchés dans leur tombeau, en donnant leur vie généreusement, héroïquement pour la France. Qu'un tombeau soit un simple trou d'obus, dans la zone des combats, tombeau souvent connu de Dieu seul ; qu'il soit une de ces petites croix de bois, avec un nom et un numéro, qui jalonnent si nombreuses hélas ! l'immense champ de bataille, depuis l'océan jusqu'à Belfort, c'est un glorieux tombeau. Dieu saura reconnaître et glorifier les héroïques dépouilles, qui y sont couchées en rangs serrés, et la France saura les honorer. Ceux-là sont morts debout, dans l'enthousiasme

et la fumée des combats, au bruit du canon qui berça leur dernier soupir. Mais combien d'autres milliers de soldats, blessés, déchiquetés par la mitraille ou terrassés par la maladie, sont morts à l'arrière, sur un lit d'hôpital. Ceux-là aussi se sont bien couchés dans leur tombeau. Ils ont donné leur vie non moins héroïquement, non moins généreusement, non moins utilement pour la France. Leur mérite est égal, et s'il y a une différence, c'est que les souffrances de ceux qui meurent à l'hôpital sont plus longues, plus angoissantes que celles de ceux qui sont fauchés dans la fournaise de l'attaque. Toutefois, à l'hôpital les familles ont parfois la consolation de recueillir les dernières paroles, le dernier sourire des êtres chéris, de les ramener dormir le grand sommeil dans le cimetière du pays natal.

C'est le cas du brave petit zouave Jean Rogier. Deux de ses sœurs reçurent la douloureuse mission d'aller à Lyon, de faire le nécessaire pour ramener la chère dépouille, afin qu'elle repose au milieu des siens, dans le tombeau de famille, à Beaulon. Beaulon et toute la région se sont unis dans un magnifique élan pour faire au petit soldat des obsèques dignes de l'estime et de l'affection qu'il avait inspirés. L'armée était présente aussi. Un jeune zouave fit entendre de vibrantes paroles d'adieu, au nom du régiment dont Jean Rogier avait porté l'uniforme.

En 1840, le Père Lacordaire visitait un cimetière de Rome, un de ces *camposanto*, dont sont si fières les grandes villes d'Italie et qu'elles font admirer aux étrangers. L'illustre dominicain s'arrêta près d'une tombe, dont l'épithaphe mystérieuse le frappa. Au-dessous d'un buste de marbre représentant un tout jeune

homme au profil distingué, on lisait ces paroles : « Pleure sur le mort parce qu'il s'est reposé. » Le Père Lacordaire qui avait une tendresse particulière pour les jeunes gens, sentit son cœur s'émouvoir en lisant ces paroles, il tomba à genoux et pria pour ce jeune homme, en commentant la mystérieuse épithaphe : « Pleure sur le mort parce qu'il s'est reposé, dès le printemps de la vie, avant d'avoir pu accomplir toutes les belles choses qu'il avait rêvées. Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé avant d'avoir pu donner à sa grande et à sa petite patrie, tout ce que faisait espérer, sa vertu, sa science et son dévouement. Pleure sur le mort, parce qu'il était aimable, doux, au cœur loyal et généreux et que tout le monde l'aimait. Pleure sur le mort parce qu'il était l'espoir de sa famille et parce que sa mort l'a plongée dans le deuil le plus cruel. Pleure sur le mort..... »

Sur cette tombe, où repose Jean Rogier, mort pour la patrie, à 27 ans, tombons aussi à genoux et prions pour lui, en lui appliquant les commentaires du Père Lacordaire, qui semblent avoir été écrits pour perpétuer sa mémoire. Car Jean Rogier n'avait-il pas rêvé d'accomplir de belles choses et de donner à sa petite et à sa grande patrie tout ce qu'il sentait bouillonner dans son cœur de chrétien convaincu et de vaillant patriote ? Jean Rogier n'était-il pas aimable, d'une courtoisie exquise, instruit, au cœur loyal et généreux, aimé et estimé de tous ceux qui l'approchaient ? Jean Rogier n'était-il pas l'espoir de sa famille et le dernier rejeton d'une race qui avait poussé de profondes racines dans le pays, d'une race respectée et honorée pour les services rendus ? Et la mort de ce cher enfant, une des plus nobles victimes de cette ter-

rible guerre, n'a-t-elle pas été un deuil cruel pour les siens, d'autant plus cruel, qu'il fut précédé et suivi, à courte distance, de deuils non moins cruels et douloureux ?

Après avoir pleuré ce jeune héros, moissonné dans sa fleur, n'éprouvons-nous pas le besoin d'adresser nos hommages et nos respectueuses sympathies aux vaillantes femmes qui pleurent leurs maris, leurs frères et leur père, dans leur maison dévastée par la guerre ? *Res adversa est donum Dei*, a dit saint Augustin. L'épreuve est un don du ciel. Inclignons-nous devant la mère et ses filles que Dieu a choisies et a jugées dignes d'offrir à la France tant de glorieux et sanglants sacrifices.

UN COMPATRIOTE.



Cette guerre fatale n'atteint pas seulement ceux qui sont sur les champs de bataille, face à l'ennemi. Elle frappe encore ceux que leur santé ou quelque autre raison semblaient placer à l'abri des mêlées sanglantes.

Tel fut le cas de M. **Nazaire Mathé**, notre regretté secrétaire de mairie. Sa santé délicate ne lui permettait point de combattre, mais il n'était pas sans se rendre utile à la patrie en occupant fidèlement son poste. Maintenu dans la réforme par le conseil du 11 décembre 1914 il devait donc passer la guerre à compiler les registres, à étudier les lois nouvelles et à appliquer les innombrables circulaires que font surgir les difficultés toujours croissantes du ravitaillement et de la réquisition. Il n'en fut rien : en mars 1915 une grippe violente atteignit notre dévoué secrétaire. Elle dégénérait bientôt en une pneumonie dont le cours ne put être arrêté

par les soins habiles du docteur belge Van den Mortelle alors fixé à Beaulon. Le soir du 2 avril, après avoir reçu avec piété les derniers Sacrements, il expirait au milieu des larmes des siens.

Né à Beaulon où ses parents possédaient une petite propriété au Montat, Nazaire Mathé doué de sérieuses qualités d'ordre et de travail avait vite acquis une instruction suffisante pour devenir le clerc de l'étude de M^e des Horts. Quelques années plus tard, son intelligence des affaires, sa bonne tenue, son aimable caractère, sa patience et son affabilité avec un public parfois exigeant l'avaient désigné à M. Rogier pour en faire le secrétaire de la mairie. Ce choix fut justifié par les capacités et l'exactitude qu'il déploya dans ses nouvelles fonctions.

Désireux de fonder une famille il jeta les yeux sur Mlle Elisa Dupraz, l'une des sympathiques maîtresses de notre école libre, venues de la Savoie pour se dévouer à l'éducation de notre jeunesse avec un zèle et une abnégation qu'on ne saurait assez admirer. Il eut la joie de voir sa demande agréée et en septembre 1909 le mariage se célébra à Beaulon au milieu d'une assistance nombreuse de parents et d'amis. Six ans plus tard la mort brisait cette union et fauchait celui qui avait si utilement servi son pays par son intelligence et son labeur.

Il laissait un jeune enfant, un fils, qui semble avoir hérité de son père son amour du travail et qui continuera à perpétuer un nom très anciennement porté à Beaulon. Effectivement en 1442, Pierre Le Long, abbé de Sept-Fons intrage à Guillaume Mathé demeurant à la Grange des Pruniers et à ses fils, Jehan, Germain et Hugues Mathé et à leurs hoirs, les hérita-

ges qu'ils veulent porter à perrière de laditte Abbaye c'est-à-dire plusieurs terres situées aux Mathés entre autres les champs des Papillons, des Sénéchaux et des Aubépins. Depuis cette date la famille Mathé ne paraît guère avoir quitté le domaine qui porte son nom ou celui des Grangers, plusieurs titres de Sept-Fons en font foi pendant les xv^e, xvi^e et xvii^e siècles ; enfin en 1750 Marc Mathé est devenu propriétaire aux Grangers, et son fils Claude Mathé, époux de Marie Bouillé, est sans doute l'un des ancêtres du secrétaire Nazaire Mathé et de son frère Philippe disparu dans les derniers combats des Flandres. Espérons que ce brave est au nombre des prisonniers qui attendent leur délivrance de la victoire, et que sa pauvre mère aura la joie de le voir bientôt revenir.

♦♦

Renaud Gaspard appartenait par son père Etienne Renaud à une famille originaire de Chalmoux. Par sa mère, Antoinette Deschamps, il était habitant de Beaulon, né à la Reue où ses parents font valoir la petite locaterie de M. Briat. La venue successive de deux filles et de trois fils vint apporter la joie en même temps que des charges au foyer de ces braves gens qui n'avaient d'autres ressources que leur travail pour subvenir au besoin de toute cette petite famille. Mais Dieu n'est pas sans aider ceux qui mettent en Lui leur confiance et sont fidèles à leur devoir. Ainsi en fut-il dans cette demeure, que la guerre a rendue maintenant déserte en enlevant les fils qui devaient être le soutien des pauvres parents qui restent seuls, plus que jamais courbés sous le poids du travail, auquel l'âge ajoute la maladie et les infirmités.

Ne sont-ils pas dignes d'intérêt, ceux qui ont fait ainsi le sacrifice de leurs trois fils pour les donner au service de la France ?

L'ainé, Jean, brancardier au front, s'expose sans cesse à la mitraille pour relever nos pauvres blessés et les transporter aux ambulances; le plus jeune, Louis, est mobilisé à Moulins. Quant au second Gaspard celui dont nous allons parler, son dévouement pour la patrie l'a conduit jusqu'au sacrifice suprême, il est mort pour elle.

Né en 1883 Gaspard Renaud fit ses classes à l'école communale pour la bonne raison que celle des Frères ne fut ouverte que plus tard pour y recevoir son jeune frère Louis. A sa sortie de l'école, après avoir reçu de son père et de son aîné les premières leçons des travaux de la campagne, il entra au service d'un de ses oncles cultivateur à Thiel. Il passa ensuite deux années au Brouillat, puis entra comme ouvrier à la Brasserie de Sept-Fons; il ne fut pas non plus sans prêter l'aide de ses bras et de son bon cœur à son beau-frère habitant Maltat, mari de l'une de ses sœurs laquelle était morte laissant cinq enfants. Oui, bon cœur il avait le jeune Gaspard, malgré une certaine vivacité de caractère, c'était un brave enfant, plein de droiture et de loyauté, soumis et affectueux pour ses parents. Seules ses forces physiques ne répondaient pas toujours à son assiduité au travail et ce ne fut pas sans raison qu'il fut réformé au conseil de revision. Peu après Gaspard tombait gravement malade, il dut passer deux années chez ses parents entouré de leurs soins vigilants ; il se remit lentement et entra aux usines de Bourbon. Au bout de cinq ans, découragé de ce pénible métier et cédant à l'entraînement qui attirait

alors tant de nos campagnards vers la grande ville, Gaspard s'achemina en novembre 1913 vers Paris pour y devenir employé d'un magasin. L'année suivante la guerre éclatait et notre jeune compatriote, qui vu son âge n'avait pas été appelé dès les premiers jours, dut songer à partir à son tour et à abandonner son foyer. Pendant ces dernières années en effet il avait contracté mariage avec Angèle Poligny, de Dompierre. Un fils lui était né ainsi qu'une fille, venue au monde le 18 janvier 1915, un mois à peine avant le départ de son père pour le 66^e d'infanterie à Montluçon. Après avoir séjourné quelque temps dans cette ville, puis à Clermont, il partit pour le front. Quelles furent les campagnes de ce brave, on les ignore, on sait seulement qu'elles ne furent pas longues. Il fut tué le 25 septembre dans un combat livré à Ogny, Pas-de-Calais. On ne sut rien de plus de sa fin glorieuse, mais on peut être sûr que se souvenant des bons principes et de l'éducation religieuse qu'il avait reçus de ses chers parents, il fit jusqu'au bout son devoir.

★★

Gerbier Jean, le brave petit chasseur dont nous allons retracer la fin glorieuse était le fils d'Antoine Gerbier, dont les parents ont habité de longues années Chez du Bœuf. Il est fort probable qu'il compte au nombre de ses ancêtres cet autre Jehan Gerbier, du Fourneau, dont le fils Gilbert Gerbier est en 1506 « revêtu d'héritages au village de la Grange des Pruniers » autrement dit des Grangers, par Jean de Ramilly, abbé de Sept-Fons. Sa mère Antoinette Roy, du domaine des Charlats, appartenait elle aussi à une des



TRAMOIS François



GIN Jean



PLÉDIT Louis



TAILLO

LAPORTE Jean

vieilles familles de notre pays qui savent conserver à travers les siècles, avec leur foi des traditions d'honneur et de patriotisme.

C'était donc une union bien assortie que celle de ces deux jeunes gens qui, après leur mariage allèrent se fixer à Jommesson. Il leur naquit successivement deux fils et trois filles, le dernier Jean, notre futur héros, était encore bien jeune quand une mort soudaine vint jeter la désolation à ce foyer en le privant de l'époux et du père.

La tâche d'Antoinette Roy, restée veuve avec cinq enfants en bas-âge, était bien lourde ; elle leur donna quelque temps plus tard un soutien en unissant de nouveau son existence à notre brave facteur Gin qui lui aussi demeurait veuf avec plusieurs enfants. Le petit Jean grandit dans cet intérieur, l'instruction religieuse en même temps que les bonnes leçons qu'il reçut à l'école des Frères, contribuèrent à développer l'intelligence et les aimables qualités dont l'enfant se trouvait doué. Sa douceur, son bon cœur surtout se manifestaient à toute occasion et contribuaient à le faire aimer de sa famille et de tous ceux qui le connaissaient. Il comprit bientôt le rôle qui lui incombait d'avoir à veiller sur ses sœurs, de remplacer auprès d'elles par son affection et ses sages conseils le père qu'ils avaient eu le malheur de perdre. Jean Gerbier devint cultivateur, il travailla dans différents domaines entre autres au Marchats puis plusieurs années chez son cousin au moulin de la Voûte. A la mobilisation un nouveau conseil l'ayant maintenu dans la réforme en raison de sa frêle santé, il prit en main la direction de la ferme restée sans chef, jusqu'au jour où vint son tour de se ranger parmi les défenseurs de la Patrie.

Il fut affecté au 5^e bataillon de chasseurs à pied qui tint campagne en Alsace ainsi que le font la plupart de ces admirables régiments spécialement chargés de la défense des parties les plus accidentées de notre front. Jean Gerbier passa ainsi l'hiver 1915, dans les tranchées creusées sur le versant de l'Hartmansvillerkopf, attendant les beaux jours pour reprendre la série des assauts sanglants qui le mettrait définitivement en possession des diables bleus devenus la terreur des Boches.

Notre petit chasseur n'eut point la gloire qu'il avait sans doute rêvée de mourir dans le fracas d'une grande bataille, un jour de victoire... ce fut au contraire dans le silence d'une froide nuit de février. La neige recouvrait de ses flocons les pentes rouges de sang de la montagne du Vieil Armand. Une sentinelle veillait à son poste l'œil tourné vers l'ennemi, l'oreille aux aguets sachant que de sa vigilance pouvait dépendre le sort de son bataillon. Jean Gerbier car c'était lui, veillait ; il veillait sous le ciel étincelant d'étoiles, sous le regard de Dieu et des saints protecteurs de la France. Soudain l'éclatement d'un obus ébranla cette atmosphère glaciale ; les Boches avaient visé juste, la sentinelle frappée en plein cœur s'affaissa et expira une heure plus tard, avec toute sa connaissance, recommandant son âme à Dieu. Quatre jours plus tard son aîné Antoine Gerbier dont le régiment venait d'occuper le secteur voisin obtint à la nuit tombante de gravir la montagne où il savait que se battait son frère. Hélas ! quelle douloureuse surprise, il ne put que prier sur la tombe où ses camarades l'avaient pieusement enseveli !

Roy Jacques était le seul fils né entre deux filles d'Antoine Roy, fermier aux Bluziaux, et de Marie Fèvre. L'origine de ce nom de Roy remonte à une époque des plus reculées. Par titre latin du 24 juillet 1391, un Jehan Roy délaissé à l'abbaye de Sept-Fons des droits qu'il avait sur des biens appartenant à Perronet, de Saint-Paul. En 1425 Messire Gilbert Roy archiprêtre de Moulins et curé de Beaulon termine par une transaction, un procès intenté, au sujet des droits de moissons exigibles sur les habitants de cette paroisse.

Le xvi^e siècle voit éclore toute une lignée de gentilshommes du nom de Roy possesseurs du fief et château du Martray édifié autrefois dans le quadrilatère formé par les terrains qui s'étendent entre la Voûte et Chez le May. Leur dernière héritière Reine Roy, porta par son mariage ce fief au seigneur de Torcy, le célèbre capitaine Franchesse.

On trouve enfin ce nom porté de façon plus modeste mais non moins honorable, dans le cours des siècles par la nombreuse famille de cultivateurs à laquelle appartient notre jeune héros, Jacques Roy. On voit successivement les membres de cette famille aux Mathés, aux Granges, à la Curesse, à Pétigny, chez le Beau et enfin aux Bluziaux. Partout ils tiennent à honneur de perpétuer les traditions de foi, de travail, de probité qui sont celles de ces vieilles races pour lesquelles la terre a toujours été, suivant l'expression d'un auteur moderne : « la Grande Amie », celle qui alors même qu'elle paye nos labeurs de quelque ingratitude ne trahit jamais entièrement nos espérances.

L'ancêtre direct du jeune Roy était né aux Mathés avant la Révolution, ses fils et petits-fils essaimèrent

dans différents domaines tandis que son père Antoine Roy était amené par son mariage à se fixer aux Bluziaux ancienne propriété de Sept-Fons, des marquis d'Aligre, de Valori puis enfin de M. Puzenat.

C'est dans cette demeure des Bluziaux ou Beluzeau, non loin des bords de la Loire et voisine du gour du même nom, au fond duquel on entend, dit la légende, retentir les cloches de la chapelle qui s'y trouve engloutie, que Jacques Roy vint au monde. L'école des Frères fut tout indiquée pour donner à ce jeune enfant l'instruction nécessaire et compléter sa formation religieuse si bien commencée au sein de sa famille. A ce contact, ses qualités se développèrent encore, il se montra un écolier intelligent, studieux ; dès l'âge de 11 ans, le Directeur, M. Marmet, après lui avoir fait passer avec succès son certificat, l'encouragea à poursuivre ses études. Jacques Roy préféra la terre à la science, il resta au domaine et devint un modèle d'activité et de travail. Il fut un fils affectueux et soumis donnant à son père l'aide dont il avait besoin dans la culture, sachant se montrer bon camarade avec tous ceux qui étaient appelés à coopérer avec lui à l'exploitation du domaine. Il savait mériter l'estime et l'affection de chacun. Tous l'aimaient ce beau jeune homme à la physionomie ouverte, au regard clair où se reflétait la candeur et l'élévation de son âme dénuée de toute arrogance et suffisance dans le commandement et les rapports avec le prochain. En lui vraiment semblait revivre le type de ses ancêtres de la vieille France, car il avait aussi hérité de leur âme croyante, et c'était là le secret de sa sérénité et de ses belles vertus. Loin de céder aux entraînements pernicioeux de notre époque, il remplissait fièrement tous les devoirs



DUMAY . an



DIOT Jean



VILLENEUVE Antoine



VILLENEUVE Jean



THÉRAUT Jean



PERRIER Jean-Marie



BOUILLER Pierre



BOUILLER Simon



DODAT Claude



VILLENEUVE Gilbert



JABOIN Jacques



JABOIN Laurent

religieux sans se soucier du respect humain ou des moqueries dont il pouvait être l'objet. Voisin de la Trappe de Sept-Fons, c'était avec plaisir et confiance qu'aux jours de détresse morale ou de difficultés matérielles il allait chercher auprès de ces hommes de Dieu un réconfort ou un conseil utile. Il ne voulut point partir en guerre sans se rendre une dernière fois auprès d'eux, il en revint avec l'assurance de leurs prières et des médailles qui ne le quittèrent plus, l'âme plus forte et peut-être déjà résigné au sacrifice suprême...

L'heure de la grande guerre en effet avait sonné, le père de Jacques avait été mobilisé à Montluçon et pendant ce temps on vit le jeune homme prendre la direction du domaine avec une maîtrise et une sagesse qui méritent des éloges. Le père revint, mais nos premiers désastres ayant nécessité la levée des jeunes classes, Jacques partit à son tour. Après avoir été quelque temps au 105^e à Gannat, Jacques Roy revêtit le glorieux uniforme du 7^e bataillon de chasseurs à pied dans lequel combattait son beau-frère Imbert, actuellement en Italie. Jacques fut envoyé sur le front d'Alsace : une entorse faite en sautant dans une tranchée lui valut en novembre 1915 un congé de convalescence qu'il vint passer aux Bluziaux. Il venait de rejoindre au front les camarades et les chefs dont il avait déjà conquis l'affection et la confiance, quand se déclancha une sérieuse offensive sur l'Hartmansvillerkopf. Dans la boue, sous la pluie et sous la neige, les chasseurs eurent beaucoup à souffrir, comme le témoignent les lettres du jeune Roy : « Il ne faut pas se « décourager pour cela, répète-t-il à ses parents, il « faut en voir, mais il faut espérer que Dieu nous « gardera. Hier, jour de Noël, nous avons passé un

« triste jour ; on a eu un bombardement toute la jour-
« née par les Boches. »

Cette lettre écrite le 26 décembre fut la dernière qui parvint à ses parents, le 29 au soir toujours pendant l'attaque il écrivait une carte qui fut plus tard renvoyée dans son portefeuille avec la photographie de ses sœurs et de Jean Diot, son camarade de première communion. Quelques heures plus tard, pendant cette même nuit du 29, un obus tombait dans la tranchée où se trouvait Jacques Roy et le tuait ainsi que deux de ses camarades et le sous-officier. Le lendemain, le 7^e bataillon était en partie anéanti ou fait prisonnier, aussi ne put-on rien savoir de plus sur la fin glorieuse du petit chasseur alpin. Il avait toutefois accompli à la lettre la définition du sacrifice qui se trouve dans le *Memento* du soldat chrétien, petit livre que les Trappistes lui avaient aussi remis au jour de son départ et dont il ne s'était depuis jamais séparé : « Le sacrifice élève la valeur au degré héroïque, il résume toutes les autres vertus militaires, il est le don généreux et total de soi. »

♦♦

Fèvre Jean, né en 1893, fils de Jean Fèvre, était par sa mère Jeanne Roy, le cousin germain du jeune Jacques Roy dont nous venons de retracer la fin glorieuse. Les Fèvre sont originaires de la Forteresse, de Thiel, l'un d'eux Jacques Fèvre fixé aux Bluziaux est le père de Marie épouse d'Antoine Roy et de Jean Fèvre marié ainsi que nous l'avons dit à Jeanne Roy la sœur d'Antoine. Les deux jeunes ménages restèrent auprès de leurs parents pour les aider à l'exploitation de leur domaine. Tandis qu'un fils et deux filles

naissaient à Antoine Roy, trois fils : Jacques, François et Antoine, venaient dans le ménage de sa sœur augmenter le nombre des habitants des Bluziaux. Les six petits cousins s'élevèrent donc dans cette maison, l'égayant de leurs jeux et de leur babil en attendant que vienne pour eux l'heure de s'initier aux travaux de la campagne et de fréquenter les écoles libres de notre village. La mort qui ne respecte rien et semble jalouse des bonheurs les plus paisibles, vint bientôt jeter la désolation dans cette maison où régnait la joie... A l'automne 1892, Jean Fèvre tomba malade d'une fièvre typhoïde, malgré les soins attentifs qui lui furent donnés, cet homme de devoir, bon, affectueux pour les siens, rendait son âme à Dieu le 22 septembre, en laissant à sa femme l'espérance de voir un quatrième enfant prendre place à ce foyer d'où il serait désormais absent. Huit mois plus tard, jour pour jour, le 22 mai 1893, naissait cet enfant qui fut comme lui nommé Jean et qu'avant de mourir il avait donné à la France afin qu'elle eut un fils de plus pour la défendre à l'heure du péril.

L'enfant grandit aux Bluziaux jusqu'à sa première communion, puis entra aux Grangers, au service de son oncle. Il y resta jusqu'à l'appel de sa classe, qui eut lieu en 1913 ; son instruction de jeune bleu se fit au 170^e à Montluçon. L'été suivant il obtint une permission pour venir lever les moissons. Les Boches ne la lui laissèrent pas achever, subitement rappelé à son régiment il partit aussitôt sur le front. Il fit avec lui diverses campagnes, en mars 1915 il se trouvait cantonné dans la région de Châlons-sur-Marne. Vers le 12, il monta aux tranchées ; d'après les lettres de Jean Fèvre, les combats semblent y avoir été durs, « six

jours sans fermer l'œil, rien à boire et rien à manger ».

Le 18, après une attaque à la baïonnette, il fut blessé d'un éclat d'obus au mollet alors qu'il creusait avec ses camarades une tranchée entre les deux lignes ennemies, n'ayant pu arriver à déloger les Boches de celles qu'ils occupaient. Cette légère blessure lui valut quelques jours à l'hôpital, puis une convalescence passée auprès de sa mère, après quoi il rejoignit son régiment. L'année 1915 s'écoula sans apporter une solution à cette lutte gigantesque qui divise le monde. Le moral de Jean Fèvre qui jusqu'ici écrivait à ses parents « votre fils ne s'en fait pas », semble quelque peu atteint par ces longues soirées d'hiver où sévissent le froid et toutes les intempéries et qui rendent plus rude encore le métier du soldat. En février une permission le ramenait à Beaulon ; ce furent ses adieux à son village natal, à sa pauvre mère, à tous les siens. Il rejoignit ses camarades près de Verdun ; le 27 il écrivait, et ce fut sa dernière lettre, qu'il ne tarderait pas à monter aux tranchées. La lutte se poursuivait plus active que jamais entre les forts de Vaux et de Douaumont ; vers le début de mars, elle fut acharnée dans le bois des Corbeaux, c'est là que Jean Fèvre tomba mortellement frappé le 11 au cours d'une attaque. L'âme de ce jeune héros, qui fut toujours celle d'un chrétien convaincu et pratiquant, passa des horreurs du champ de bataille aux splendeurs du Paradis, pour être réuni au père qu'il n'avait point connu ici-bas mais dont il avait fidèlement reproduit les belles qualités. En effet Jean Fèvre était du nombre de ces jeunes gens au cœur vaillant dont la disparition est une perte irréparable pour la France. Que d'amer-

tume dans les larmes des mères qui perdent de tels fils, bons, affectueux, délicats, auxquels les traditions et l'éducation ont appris dès leur berceau le grand art de la patience et de la lutte qui consiste à dominer les passions. Ils savent rester non seulement eux-mêmes bons chrétiens et honnêtes hommes, mais comme Jean Fèvre ils savent encore encourager les autres par leurs conseils et leurs exemples à le devenir. Ceux qui ont su vivre ainsi, savent mourir sans crainte. On est content de vivre disait, en effet, notre jeune héros, s'il le faut je m'en irai d'autant mieux que je ne laisse pas de famille. Réflexion mélancolique qu'on ne saurait approuver entièrement. La mort de ces jeunes gens n'est-elle pas plus attristante dans un sens que celle de ces pères de famille qui laissent pour se survivre toute une lignée d'êtres issus de leur sang ? Ne seront-ils pas la plus belle revanche que la France de demain pourra offrir aux Barbares qui voulaient anéantir notre race ?

Mathieu Boucher, fils de Jean et de Marie Mathé, naquit à Beaulon en 1894. Il fit comme tant d'autres les études à notre école libre. D'un naturel vif, ardent, toujours plein d'entrain et de bonhomie, il se montra bon écolier, préférant toujours l'action et le mouvement à l'immobilité forcée de l'étude. Le métier de cultivateur était celui qui répondait le mieux à ses dispositions. Il débuta d'abord chez M. Lamy, aux Mathés, au Pied-Gris, puis aux Bassets, ne voulant pas s'éloigner de ses parents à qui il témoignait beaucoup d'affection filiale et de dévouement. Il ne chercha jamais à quitter Beaulon où il ne comptait que des amis. Parti

avec la classe appelée après le vote de la loi de 3 ans, Mathieu Boucher fut affecté au 152^e d'infanterie à Gérardmer. Il revint 2 fois en permission avant le déclanchement européen de 1914. En garnison dans les Vosges, Mathieu Boucher se trouva tout transporté sur le théâtre de la bataille. Il ne resta pas toujours dans cette région ; le 30 décembre, il écrivait à ses parents : « Nous sommes en Alsace et nous avons beaucoup avancé près de Mulhouse ; nous nous sommes battus 4 jours sans répit. Je crois que je ne verrai jamais plus ce pauvre vieux pays de Beaulon. » Le 16 janvier 1915, il fut nommé caporal et proposé pour la médaille militaire à la suite d'une reconnaissance où il était resté 4 jours sous le feu de la mitraille. Dans une lettre du 13 février 1915, il résumait alors la situation en ces termes avec son bon sens habituel. « C'est une guerre de ruse, s'il y avait une autre puissance comme la France, on dompterait comme il faut les casques à pointes. Les Russes, qu'est-ce qu'ils font ? Pas grand'chose ! Les Anglais, ils commencent un peu ; toutes les autres puissances font ce qu'elles peuvent. » Il ajoutait : « On souffre beaucoup, mais je ne puis m'empêcher de rigoler, avec les larmes aux yeux. » Avec son bel humour, dans une autre lettre, il disait à ses parents, parlant toujours des casques à pointes : « Nous leur avons mis la pilule complète. » Pour lui, le plus beau régiment de France était le sien, le 152^e. A ses yeux il dépassait même les héroïques *diables bleus*, « les chasseurs alpins ne valent pas mieux, écrivait-il, que mon beau régiment, le 152^e voltigeurs, qui a donné dans les combats pour enlever la crête à la force de la baïonnette et qui, depuis les débuts, s'est toujours couvert de gloire. Vivent les poilus de la 9^e compagnie. »

Le 17 mai 1915, il fut nommé sergent ce qui prouve que ce poilu du 152^e, qui professait une si grande admiration pour son régiment, était parvenu par son intelligence et sa bravoure à obtenir un poste de confiance. Il s'en montra digne, car il gagna de plus en plus l'estime de ses chefs et l'affection de ses camarades.

Après l'Alsace ce furent encore les Vosges. Il cantonna dans un petit village, à Bresses. Il envoya à sa famille une carte postale de l'église dans laquelle il avait entendu la messe avec ses camarades. Depuis longtemps il n'avait pu le faire, aussi écrivait-il : « J'ai été heureux, cela m'a fait plaisir. » Ce brave et ce chrétien allait sous peu mourir comme ceux qui ont au cœur l'amour de Dieu et de la patrie. Sa fin allait être plus héroïque que celle de beaucoup d'autres, puisqu'il devait sacrifier sa vie pour celle de ses camarades. C'était le 6 juin 1916. Le 152^e prenait de nouveau la défense de l'Hartmansvillerkopf. Le sergent Boucher était dans la tranchée avec ses hommes quand eut lieu un lancement de grenades. Un poilu en envoya une sur la caisse de munitions qui se trouvait dans la tranchée. Le sergent Boucher, voyant en quel péril se trouvait sa compagnie, n'écoula que son cœur. Il se précipita sur la grenade, parvint à la saisir ; mais avant qu'il n'ait eu le temps de l'envoyer au loin, elle éclatait entre ses mains et le blessait mortellement. Quelques instants après, il expirait sans souffrances. S'il n'est pas de sacrifice plus beau que celui de donner sa vie pour sa patrie, il n'est pas d'acte de charité plus sublime que de la donner pour ses frères. Quelle ne doit pas être au Ciel la récompense de ce brave qui mérite de ses chefs cette belle citation à l'ordre de la 8^e armée :

« Sergent Boucher Mathieu, du 152^e d'infanterie :

« Modèle de bravoure et du plus entier dévouement, mort au champ d'honneur alors que distribuant des grenades à mains dans un dépôt de première ligne, il intervenait spontanément et courageusement pour essayer de limiter les effets d'une explosion se produisant dans ce dépôt.

« Le 25 septembre 1915, Signé : DE MAUD'HUY. »

✱✱

Gillier Jean, fils de Baptiste Gillier, était par sa mère Annette Clair, originaire de la commune de Garnat. Il naquit en 1891 au petit domaine des Sables, appartenant à M. Rogier et cultivé depuis par son oncle Pierre Clair. Il y vécut jusqu'à sept ans ; ses parents prirent alors une locaterie aux Loges, à Lesmes, et finalement se fixaient à Jommesson. Quand Jean eut atteint l'âge de travailler, il entra comme domestique agricole chez un de ses oncles ; il y fut deux ans, puis il revint chez ses parents et s'occupa comme journalier dans les domaines, jusqu'au jour où il abandonna la terre pour s'embaucher dans les usines de Bourbon. Le moment d'être soldat arriva pour Jean Gillier ; en 1913, il partit au 160^e d'infanterie. Une année de sa vie militaire était écoulée et déjà il comptait les jours qui le ramèneraient au foyer paternel où sa jeune sœur restait seule, quand l'Allemagne déclara la guerre à la France.

Jean partit le 5 août de Nevers avec son régiment ; le 6 août il débarquait à Chatel-le-Mexie ; le 7, il était à Gray dans les Vosges ; le 15 août, à quatre heures dix du soir, le 160^e passait la frontière au moulin de Foulerais ; le 18, il repoussait l'ennemi à Sarrebourg. Les jours suivants, il est à Domèvre, Saint-Georges,

Migneville, Vaxainville, Hazerailles, Dieuvillers où il doit en ce dernier endroit repousser une forte attaque ennemie. Le 160^e d'infanterie est ensuite dirigé dans la région de Saint-Mihiel, puis de Sainte-Menehould. Le 5 octobre, ces braves attaquent à Saint-Agnan ; armés de boucliers et de cisailles, pour se créer un passage à travers les fils de fer barbelés, ils avancent par bonds jusqu'aux tranchées. « Les balles nous criblent », écrit Jean dans son journal d'où nous extrayons ces détails. Le 9 octobre, au moment où ils allaient occuper une redoute, un obus arriva qui blessa notre jeune poilu au mollet. Emporté sur le dos de ses camarades jusqu'au poste des brancardiers, ceux-ci le transportèrent à Saint-Agnan, puis à Saint-Julien. De là, il fut évacué à Marseille et y resta jusqu'en janvier 1915. Cette blessure lui valut deux mois de convalescence passés à Jommesson auprès de ses chers parents, heureux de voir revenir auprès d'eux ce fils dévoué dont la présence au front leur causait de si cruelles inquiétudes. Le 18 septembre de l'année suivante, Jean fut de nouveau atteint à la tête par un éclat d'obus. Cette blessure peu grave ne nécessita pas son évacuation ; il continua à se battre, quand le 25 du même mois, une balle vint le frapper gravement à la cuisse gauche. Transporté à l'ambulance de Valmy, il fut évacué sur l'hôpital de Limoges. Là, les soins dévoués de Mlle de la Chapelle, son infirmière, cousine de M. de Lagasnerie, contribuaient à hâter son rétablissement. Il eut de nouveau la joie de revenir passer une convalescence au sein de sa chère famille, sur les bords de la Loire qui l'avaient vu naître. Le 24 mai, il partit rejoindre son régiment dans la région d'Amiens et fit successivement tout le front de la Meuse et Meurthe-et-Moselle. Il continua

à se battre comme un brave, méprisant le danger, les balles et les obus qui l'avaient déjà atteint trois fois. Un jour arriva où, atteint de nouveau par la mitraille, le pauvre enfant tomba comme tant d'autres pour ne plus se relever. Toutefois, il ne mourut pas seul. Transporté à l'hôpital de Froidos, dans la Meuse, il expira, entouré des consolations de notre religion, le 3 mai 1916. Ainsi mourut à l'âge de 25 ans Jean Gillier dont les ancêtres ont leurs noms inscrits dans nos registres paroissiaux depuis 1650. Ceux-ci peuvent être fiers de leur descendant, de ce vaillant petit Jean qui sut par ses nombreuses qualités se faire aimer de tous et qui succomba glorieusement pour la France !

**

Lecornet Jean, était l'aîné des quatre enfants de Gilbert Lecornet, métayer à Charenfou et de Françoise Prunier. Né en 1888, il se trouvait être de la classe de M. Jean Rogier, après avoir été un de ses camarades à l'école des Frères.

Jean Lecornet avait donc reçu dès ses premières années une éducation chrétienne, c'était du reste un enfant au caractère facile, doux et travailleur. Dès qu'il en eut l'âge et la force, il se mit à gagner sa vie et s'enrôla comme domestique agricole dans les domaines. Il fut d'abord aux Baudats, aux Levesques, puis à Pierreponts, commune de Saint-Martin-des-Lais, jusqu'au jour où ayant atteint l'âge de servir la France, il fut incorporé au 7^e bataillon de chasseurs à Chambéry. Jean Lecornet passa ses trois années dans les beaux paysages de la Savoie, s'exerçant par des marches et des exercices de tous genres au métier de soldat, très rude pour les Alpains qu'il faut habituer à vaincre les difficultés de

la montagne et à lutter contre les intempéries et les éléments.

Son service achevé, Jean Lecornet revint au pays et se remit courageusement au travail. Ce ne fut pas pour longtemps ; au mois d'août de l'année suivante, il était obligé de rejoindre, toujours à Chambéry, le 13^e bataillon auquel il venait d'être affecté et de se préparer à partir avec lui au front. Au vingtième jour de guerre, ce bataillon fut dirigé vers la frontière dans l'espoir de contribuer à arrêter l'invasion des hordes barbares qui n'avaient pas craint de violer la neutralité de la Belgique. Les premiers combats furent durs sans doute et nécessitèrent bien des allées et venues au 13^e bataillon, puisque la première lettre écrite par Jean Lecornet à ses parents ne leur parvint qu'en octobre. Ceux-ci, on le comprend, se désespéraient de ce long silence ; aussi quelle ne fut pas leur joie d'apprendre que leur cher fils avait traversé sans être atteint les batailles meurtrières de ces premiers mois de guerre. Presque en même temps leur parvenait la nouvelle que leur plus jeune fils Antoine, soldat au 99^e d'infanterie, avait été fait prisonnier à la fin d'août 1914. Celui-ci était désormais à l'abri des balles, il n'en était pas de même pour Jean qui, après le front du Nord, fut chargé de la défense de celui d'Alsace. L'hiver 1915-1916 fut rude dans ces régions montagneuses ; notre chasseur ne tarda pas à y avoir les pieds gelés. Il fut pour cette raison évacué d'abord à Belfort, puis dans le Midi. Il y gagna une permission de quelques jours, passée auprès de ses chers parents, puis retourna à son bataillon, toujours terré dans les tranchées d'Alsace. Cette fois, il y tomba gravement malade, atteint d'une pleurésie ; il fut de nouveau évacué à Belfort. Au bout de 45 jours, on le trans-

porta dans un hôpital de Lyon ; il eut en mars la grande joie d'y recevoir la visite de son père et de sa mère qui conservaient l'espoir de le voir se rétablir bientôt. Mais hélas ! malgré les bons soins dont Jean Lecornet était l'objet, le mal continuait lentement ses ravages.

Transféré à l'hôpital H. F. à Villeurbanne, les forces du malade continuèrent à décliner. Il vint un jour où une péritonite se déclara et l'emmena dans un monde meilleur. C'était le 23 mai 1916 que le brave petit chasseur expira doucement consolé par les secours de la religion.



Dumay Jean, venu au monde le 25 mai 1888, était le fils de Antoine Dumay qui avait en plus deux filles de son mariage avec Jeanne Fréty, du domaine de Chézelle. Le nom de Dumay est très ancien dans notre commune de Beaulon ; il faut rechercher son origine au domaine du May appartenant autrefois aux ancêtres de M. Rogier, actuellement à M. Giraud. En 1478, Estienne du Mex, laboureur, figure dans l'acte de transaction passé par l'abbé Roy avec ses paroissiens. Avant 1530, Vincent de Poullenot acquiert par échange de Jehan du May, une pièce de terre appelée le champ de la Joye. Vers la même époque, Vincent des Gours a pour femme, une du May. Enfin nous avons en 1534, de Simon du Mex, la reconnaissance des cens dûs par lui, aux châtellenies de Bessay et de Chézelles pour les terres du Mex.

Jean Dumay n'avait que huit ans quand il eut le malheur de perdre sa mère, la bonne éducation qu'il reçut à l'école des Frères suppléèrent dans la mesure du possible aux conseils maternels dont l'enfant fut trop

tôt privé. Quand il eut l'âge de travailler, il entra au Bois-Brûlé et y demeura jusqu'à 16 ans. Son aimable caractère, son bon cœur, son énergie et son assiduité au travail l'y firent apprécier, de même que plus tard aux Vernets et aux Bessaies. Dans ce dernier domaine vint pour lui le moment de partir au service de la France au 13^e bataillon d'alpins, à Chambéry. Ses trois ans terminés Jean revint dans son cher pays de Beaulon, il ne tarda pas à émigrer pour la Picardie et finit ainsi que tant d'autres par échouer à Paris chez un jardinier. C'est là que la France fit encore une fois appel à son dévouement en l'obligeant à rejoindre son bataillon qui partait à la rencontre des Boches, dans les Vosges. A maintes reprises notre chasseur s'était déjà battu courageusement, quand en septembre 1914 il arriva, au cours d'un combat livré dans la forêt de Saint-Dié, qu'il fut sur le point lui et six de ses camarades d'être faits prisonniers. Pour échapper à ce péril, ils n'eurent que le temps de grimper à travers les rochers et de disparaître dans l'excavation d'une immense roche, dite la Roche aux Fées. Ils restèrent 16 jours cachés dans cette retraite épuisant jusqu'à la dernière de leurs minces provisions, n'ayant plus à la fin pour se soutenir que l'eau de la source qui coulait à proximité. Impossible de s'évader, les Boches tenaient la forêt et nuit et jour rôdaient autour de la cachette des alpins !

La situation devenait critique il allait falloir se résigner à mourir de faim ou à se laisser emmener en Allemagne. Fort heureusement pour eux, vers le dixième jour, des enfants qui jouaient aux pieds de la Roche aux Fées aperçurent les réfugiés. Ils révélèrent leur présence à leurs parents et entre autres à une dame Varion, personne charitable qui non seulement s'em-

pressa de ravitailler les alpins, mais encore de donner de leurs nouvelles à leur famille. C'est ainsi que le père et la belle-mère de Jean Dumay purent être rassurés sur le sort de leur enfant.

Rendu à la liberté il continua à se battre avec courage et le 3 novembre il écrivait à ses parents : « Nous avons passé un mauvais jour de Toussaint, il faisait très beau, mais on a fait la chasse aux Prussiens toute la journée, le plus on tue, le plus il y en a de ces sales Boches. »

Toutefois les privations endurées dans la retraite de la Roche aux Fées avaient été trop fortes, la santé de Jean s'en ressentait bientôt, il fut transporté à l'hôpital Saint-Joseph de Saint-Dié atteint de la fièvre typhoïde. Il fut ensuite évacué à celui de Saint-Rigner dans la Somme puis chez les convalescents de Vayson près Abbeville. Une permission passée à Beaulonacheva de le remettre avant sa rentrée au dépôt. Il fut de là successivement envoyé à Modane, à la Valbonne pour faire un stage de mitrailleur puis à la Bastie-Rolland. Noël 1916 le ramena une dernière fois à Beaulon, puis ce fut en janvier le départ pour le front d'Alsace avec son nouveau bataillon le 58^e.

Les combats sanglants de cet hiver et les souffrances de tous genres n'enlevèrent rien à Jean Dumay de sa bonne humeur et de son énergie. Il se battait non seulement pour la France et parce que tel était le devoir que Dieu lui assignait mais une autre pensée le soutenait dans l'ardeur de la lutte et occupait son cœur dans le repos des tranchées. Jean Dumay était fiancé à une brave et vertueuse fille, Simone Caron, dont il avait fait la connaissance en Picardie. Depuis deux années ils correspondaient fidèlement, aussi pouvait-il dire dans une

des lettres qu'il écrivait à ses parents : « Je ne sais si j'aurais une permission, je serai tout de même bien heureux de retourner voir ce vieux pays de Beaulon et si Dieu veut, sans tarder, nous accorder la liberté, je crois que ce jour-là comptera au nombre des plus beaux de ma vie. » Oui, on le comprend, la paix, c'était pour Jean le retour au pays avec la réalisation de son rêve le plus cher. La mort implacable guettait encore ce bonheur. Le 25 mai 1916, jour des 28 ans de Jean Dumay, son bataillon avait dû livrer une attaque meurtrière, le combat déclinait et allait prendre fin, quand un dernier obus fendit l'air et vint s'aplatir sur le pauvre chasseur, qu'il coupa en deux.

Par deux fois encore, il put de sa voix mourante appeler au secours. Son camarade Faure répondit à ce cri d'angoisse, mais le mal était irréparable et ce brave, qui avait rêvé du bonheur de la terre, s'en allait pour toujours jouir de celui du Ciel. Il fut inhumé au cimetière de Vestenn, en Alsace, et son camarade remplit la douloureuse mission de prévenir les parents et la pauvre fiancée du malheur qui les frappait. Quelles sont nombreuses hélas ! celles que cette terrible guerre aura rendues veuves avant d'avoir connu les douceurs d'un foyer !

♦♦

Il n'est pas rare, dans cette guerre, qui demeure sans exemple dans l'histoire de l'humanité, de voir la mort s'acharner contre la même famille et lui demander des victimes sans nombre, comme si un sang devenait inépuisable par ce fait même qu'il est plus généreux. Combien de foyers disparaissent dans cette vision d'épouvante et d'horreur qui enveloppe le monde depuis 1914. Que de rameaux trop hâtivement

détachés du tronc de nos vieilles races françaises qui désormais resteront improductifs. Que de mères restent seules à pleurer plusieurs fils tombés parfois à de courts intervalles au champ d'honneur !

Les noms d'Antoine et de Jean Villeneuve s'ajoutent à celui des frères Taillon et Dumont déjà inscrits au Livre d'Or des enfants de Beaulon.

★★

Villeneuve Antoine, l'aîné des fils de Simon Villeneuve et de Madeleine Renaud, était né aux Turriers, où son père remplissait la modeste profession de journalier. Une maladie grave atteignit bientôt le pauvre homme, la mort s'ensuivit laissant le petit Antoine orphelin dès l'âge de quatre ans. Dès que ses classes à l'école des Frères furent terminées, il dut commencer à gagner sa vie. Il se plaça dans les domaines et devint un ouvrier actif, travailleur qui toujours sut se faire apprécier de ses maîtres, soit à Beaulon, à Chevagnes, à Sornau où il resta cinq ans.

Quand vint l'heure du service militaire, il fut tout d'abord réformé pour sa constitution un peu faible. Il en profita pour se créer un foyer ; il épousa Jeanne Livragne et entra à Moulins au service de M. Bouchon.

La guerre se déclara. Antoine Villeneuve dut abandonner femme et enfants pour rejoindre dès le deuxième jour de la mobilisation le 121^e d'infanterie. Il ne devait hélas ! pas revenir à son foyer, ni revoir sa pauvre mère, il périt dans un combat livré le 25 août 1914 à Saint-Maurice, dans les Vosges, alors que nos armées battaient en retraite et que l'on ne voyait pas encore poindre l'aube merveilleuse de la victoire de la Marne.

Villeneuve Jean, frère plus jeune d'Antoine et comme lui orphelin dès son jeune âge, devint également ouvrier agricole dès que ses études à l'école libre furent terminées. C'était un bon petit cœur, assidu au travail et comme son frère docile aux ordres de sa mère, intentionné et affectueux pour la pauvre veuve. Jean Villeneuve resta cinq années au domaine des Chassins à Chevagnes, puis il partit au 121^e régiment d'infanterie, son service n'était pas encore achevé que la France eut à subir l'agression de l'Allemagne. Au lieu de revenir dans son cher pays de Beaulon auprès de sa pauvre mère qui l'attendait, Jean partit défendre nos frontières. Pendant deux ans il se battit en brave, apprenant à connaître tous les secteurs, supportant avec courage toutes les intempéries, les plus dures privations, gardant toujours l'espoir de voir arriver la victoire définitive.

Le 25 mai 1916 son régiment se trouvait près de Barnaval, commune de Tracy-le-Mont dans les Vosges, et occupait les tranchées de première ligne. Jean Villeneuve avec son caractère vif, entreprenant, se faisait difficilement à cette immobilité des tranchées ; il eut ce jour-là l'imprudence de passer la tête en dehors des créneaux pour observer l'ennemi. L'observation ne fut pas longue, aussitôt visé par les Boches une balle l'atteignait au front et le couchait au fond de la tranchée aux côtés de son camarade Chalumeau de qui nous tenons ces détails. Le corps de ce brave fut inhumé non loin de là au cimetière de Biermont, à la tombe 230.

★★

Diot Jean, fils de Louis Diot et de Marie Gendre, naquit en 1895 au domaine des Gours, propriété de

M. Rogier, que ses père et grand-père exploitaient depuis 1880. Sa petite enfance écoulée, il se rendit chaque jour, malgré la longueur du trajet, à l'école des Frères. Il en devint bientôt un des meilleurs élèves ; à 11 ans, il passait son certificat d'études et était reçu deuxième du département. Jean Diot resta dès lors auprès de ses parents ; il employa son intelligence, son ardeur et toutes les forces de ses jeunes bras à les seconder dans l'exploitation de leur vaste domaine. Combien il les aimait, ces terres des Gours ; il subissait sans doute le charme un peu nostalgique de cette immense plaine couverte en maints endroits de bruyères et d'ajoncs, émaillée d'étangs, que survolent pendant la saison d'hiver les corbeaux, les sarcelles, les judelles et tous les gibiers d'eau. Si le sol se montre ingrat là plus qu'ailleurs, la joie n'en était que plus grande pour Jean Diot, lorsqu'il recueillait les fruits d'un laborieux travail.

La vie semblait devoir être douce pour cet enfant intelligent, actif, à l'esprit sérieux et réfléchi, qui se plaisait en la compagnie de personnes plus âgées, tant il avait atteint de bonne heure une certaine maturité. Il savait se montrer sage en tout et ne demandait qu'à bien faire et à user de l'influence qu'il avait sur son frère et de jeunes camarades pour les encourager à suivre ses traces, c'est-à-dire à être fidèles à leurs devoirs envers Dieu, à entourer leurs parents de soins et d'affection, à être dévoués envers ceux dont ils dépendaient. Quelle affection respectueuse ne ressentait-il pas pour son jeune maître, M. Jean Rogier, son ancien camarade de classe ! Combien je l'aime, disait-il un jour à sa mère à la suite d'un entretien, je sens que nous pouvons nous entendre et qu'on pourra faire quelque chose de bien avec lui.

Pour l'un comme pour l'autre, la guerre devait faucher tant de belles espérances ! Diot partit avec la première classe appelée après la mobilisation, c'est-à-dire le 16 décembre 1914. Il passa l'hiver au 17^e d'infanterie, à Nyons, dans la Drôme. Dès avril 1915, son jeune frère Etienne passait la revision. Le brave enfant, comprenant la peine de ses parents devant le départ de leur dernier fils, ne cessait de leur adresser des lettres pour les consoler. « Prenez courage, leur écrivait-il, nous avons tous de durs jours à passer, mais cette guerre ne durera pas longtemps, et nous serons heureux le jour où nous nous retrouverons au foyer. » Ce jour, hélas ! ne devait pas venir. Jean Diot fut dirigé avec son régiment dans la Somme. Il resta jusqu'au mois d'août dans la région de Lihons ou Tahure. Il fut de là jusqu'en novembre à Souchez, où on lui donna le galon de caporal, bien contre son gré, écrivait-il, mais il avait déjà refusé deux fois, il fallait accepter. En février, il eut enfin le bonheur de venir passer une permission aux Gours, et d'y retrouver son frère. Le 14, il repartit pour ne plus revenir, disant à ses parents éplorés : « Prenez courage ; Dieu fera la grâce que je m'en tire, et je soulagerai vos vieux jours. » Il rejoignit son régiment à Seppois, où il passa vingt-et-un jours pénibles, dans le froid et la neige, se battant pour reprendre des tranchées que d'autres avaient perdues. En août, le régiment de Diot est amené dans la fournaise de Verdun, et l'on comprend sans peine tout ce que notre jeune compatriote eut à y endurer de souffrances et de fatigues. Dans le même temps, il avait passé quelques jours heureux à l'arrière, pour faire un stage qui devait le conduire au grade de sergent, et lui valoir une nouvelle permission ; mais

la mort le guettait. Le 31 août 1916, il montait à l'attaque, après avoir embrassé son ami Denis et lui avoir dit : « Je n'en reviendrai pas, de celle-ci. » Triste pressentiment qui devait se réaliser. Denis et Contoux, les deux camarades de Jean Diot, en revinrent avec des blessures. Mais lui, le pauvre enfant, resta pour toujours couché sanglant sur le sol de la Patrie qu'il avait si vaillamment défendue, comme le témoigne la lettre de son capitaine et les magnifiques citations que nous reproduisons.

« Votre fils, dit cet officier, a eu une très belle « mort de soldat. Sa vaillante conduite lui a valu une « citation à l'ordre de l'armée, ce qui lui vaudra la « croix de guerre avec palme. Comme elle n'a pu, « malheureusement, lui être remise, elle le sera à « vous. Je comprends toute l'étendue du deuil qui « vous frappe, mais la belle mort, face à l'ennemi, « dans un assaut, de votre fils qui, en succombant, « a rassemblé toutes ses forces pour passer le com- « mandement au plus ancien de l'escouade, doit être « pour vous un objet de légitime fierté. Il ne vous « sera sans doute pas désagréable d'apprendre qu'a- « vant l'attaque, un aumônier est passé devant le « front de la compagnie, pour donner l'absolution gé- « nérale à tous ceux qui la désiraient. Votre fils, « comme tous ses camarades, s'est agenouillé et a « reçu l'absolution. »

Diot Jean, dit la citation signée Nivelles : « Caporal énergique et brave, animé du plus haut sentiment du devoir. Blessé mortellement, a rassemblé ses dernières forces pour passer toutes les consignes au soldat le plus ancien de l'escouade. »

A cette citation personnelle s'en ajoute une autre, celle de la compagnie avec laquelle Jean Diot avait

CONSEILLERS MUNICIPAUX

décédés pendant la Guerre



ROY Antoine



MONCIAUD Michel



BAUDOT Claude



TRAMOIS Antoine

participé à l'attaque, ainsi que l'a certifié le capitaine de Juvigny, en la faisant parvenir à ses parents, le 16 novembre 1916 :

« La 3^e compagnie du 414^e régiment d'infanterie, qui, sous le commandement d'un officier d'élite, le capitaine Léonard de Juvigny, secondé par les sous-lieutenants Merlat et Bertrand, a conquis sous le feu des mitrailleuses et sous un bombardement d'une intensité inouïe, un terrain important qu'elle a su garder pendant quatre jours, et organiser, malgré des pertes très lourdes, préparant ainsi une action offensive ultérieure. »

Peut-on rêver fin plus héroïque et plus glorieuse que celle de ce jeune héros qui, dans un effort suprême, alors que la mort l'enveloppe déjà de son ombre, rassemble ce qui lui reste de force pour passer le commandement au plus ancien, et par là ne pas compromettre le succès de l'attaque. On peut être fier d'avoir eu un tel fils, mais on peut aussi le pleurer ! Puissent ses pauvres parents trouver un adoucissement à leur douleur en reportant toute leur affection sur leur jeune fils qui, lui aussi, a vaillamment accompli son devoir, et qui, bientôt, reviendra à leur foyer, portant les traces de la glorieuse blessure reçue au mont Kemmel et qui l'empêche d'être plus longtemps au nombre des défenseurs de la Patrie.

Tarraud Alexis n'était pas par sa naissance un enfant de Beaulon. Toutefois, par sa vie qui s'est écoulée presque entièrement dans notre village, il a droit à ce titre. A l'âge de quatre ans, il fut confié à la famille Perrin, de la Bassie, qui joua auprès d'Alexis le rôle des parents dont il fut privé. Elle l'éleva

et l'entoura d'affection comme son enfant, et en fit un bon petit français, qui devait un jour donner sa vie pour la Patrie. Quand Alexis fut en âge de se suffire, sa mère nourricière le plaça chez Desrichard Léonard, puis chez son fils Pierre. Il se montra partout un enfant soumis et travailleur, comme il se montra un bon soldat quand il fut incorporé au 2^e régiment de zouaves de Sathonay. Il termina son service militaire en Algérie, et revint à Beaulon en octobre 1913. Mais il ne fit qu'y passer, et quand la guerre éclata, elle le trouva à Saint-Léon, d'où il partit aux premiers jours de la mobilisation. Deux ou trois fois, il donna de ses nouvelles à sa famille adoptive, puis ce fut tout ; on ne sut qu'une chose, c'est que le zouave Alexis Tarraud disparut le 22 août 1914, à Ham-sur-Sambre (Meuse). Quelle fut la mort de ce brave, quelle est la tombe qui garde ses restes en attendant le grand jour de la Résurrection ? Nul ne le sait. Mais la France pleure cet humble comme elle pleure chacun de ses enfants qui, par leur sacrifice, ont contribué à la délivrance de son territoire.

★★

Théodore-John-Louis de Rocque. J'espère que l'*Echo des Familles de Beaulon*, qui se plaît à magnifier les victimes de la guerre de la région bourbonnaise, voudra bien accueillir ces lignes destinées à conserver la mémoire du maréchal des logis Théodore de Rocque, bourguignon par la naissance, mais bourbonnais par son alliance avec la famille Rogier et par son cœur. Je l'en remercie.

Théodore-John-Louis de Rocque est né à la Villeneuve-les-Seurre, au département de Saône-et-Loire, le 2 mai 1875, de M. Arthur de Rocque et de M^{me} Marie-

Caroline-Louise Dieudonné. Il n'avait qu'un frère, son aîné, de 5 ans plus âgé, M. Henri.

Jusqu'au service militaire, son enfance et sa jeunesse s'écoulèrent au sein de sa famille, à la campagne, pendant les mois d'été, dans la calme maison ancestrale de la Villeneuve, à l'ombre de grands arbres ; à Paris, pendant les mois les plus inclements, dans l'hôtel familial. Son instruction se fit par des leçons particulières à la campagne et, à Paris, dans les cours suivis, en qualité d'externe, au collège Stanislas. Il eut ainsi constamment sous les yeux les exemples d'absolue droiture et de christianisme sincère qui distinguent ses parents.

Quant vint l'heure de la conscription, Théodore fut incorporé au 26^e dragons à Dijon, où il reçut les galons de maréchal des logis. A son retour, dédaignant les distractions frivoles de la capitale, son caractère paisible aidant, il quitta définitivement Paris pour se réfugier dans la demeure tranquille de La Villeneuve où déjà son frère Henri s'était établi d'une façon permanente. Leurs deux âmes s'harmonisaient si bien ! L'Écriture nous dit que le cœur de Jonathas s'était comme collé au cœur de David et qu'ensemble ils formaient une seule âme. Il n'est pas exagéré d'exprimer de la sorte l'intime union des deux frères.

Puis « vint le moment où la cordialité des amis, la mâle tendresse du frère, et même l'amour de la mère ne suffirent plus : moment où l'homme cherche une compagne semblable à lui qui l'aide à accomplir sa tâche et partage sa destinée ». Selon la pensée du P. Lacordaire. Cette âme sœur se rencontra dans la personne de Mlle Anne Rogier où la noblesse du cœur s'alliait à la dignité du nom. Théodore donna sa main et son cœur à cette compagne idéale. Leur union fut

solennellement consacrée le 14 novembre 1912, dans une chapelle délicieusement calme à Saint-Philippe-du-Roule. A cette charmante cérémonie, les deux familles Rogier et de Rocque étaient entourées de tous ceux des leurs que l'*Echo des familles de Beaulon* a indiqués dans ses intéressantes notices, et que la Providence avait déjà désignés comme victimes pour la rançon de la France. M. et M^{me} de Rocque comptaient parmi leurs témoins des parents illustres, comme le colonel de Gérauwillers et le général Terrillon ; M. et M^{me} Rogier, tous leurs enfants avec les officiers de Lasgasnerie, de Chantemèle et Bernard de Varenne, morts au champ d'honneur. Théodore de Rocque devait hélas ! lui aussi tomber sous les projectiles ennemis.

Pendant les deux années qu'il vécut en Bourbonnais, son caractère affable le fit aimer de tous. Métyers, ouvriers, serviteurs le regrettent autant que ses compatriotes de la Villeneuve.

A la mobilisation, Théodore de Rocque est allé rejoindre son régiment à Dijon, comme maréchal des logis, au 26^e dragons. Cinq ou six jours après son arrivée au dépôt, il s'offrit comme volontaire pour aller au front. Il fut envoyé avec ses camarades à Mulhouse pour l'occupation de la ville. Ils arrivèrent au moment de la retraite, et durent reculer avec notre armée. On le versa alors dans la remonte, pour aller recueillir les chevaux blessés dans la ligne de feu, dans la région d'Amiens. Quinze mois durant, il demeura dans ce service, puis il fut rappelé à Dijon pour le dressage des chevaux, et, après un temps très court, versé dans l'artillerie, service de crapouillots, et fit en cette qualité un stage de huit jours à Bourges. On était alors en juin 1916.

De Bourges, il fut envoyé dans la Somme où il ne

demeura que quelques heures avant d'être mortellement atteint. La lettre suivante de l'un de ses chefs va nous donner les détails et renseignements des dernières heures de notre cher Théodore. Voici ce qu'écrivit cet officier à M^{me} Anne de Rocque :

« Madame,

« Je m'empresse de répondre à votre lettre qui nous
« a bien peiné ; car je l'ai lue à tous les camarades et
« ça nous a rappelé à tous de bien tristes moments,
« d'autant plus que c'est ma batterie qui a été le plus
« éprouvée : un lieutenant, 5 maréchaux des logis, un
« pointeur tués, et une dizaine d'hommes blessés.

« Quand on m'annonça que je recevrais des sous-
« officiers provenant de la cavalerie, je me proposais
« de prendre le maréchal des logis de Rocque avec
« moi pour la lecture des cartes et plans, mais je ne
« voulais pas les faire venir de suite dans les tran-
« chées qui allaient devenir le lendemain un champ de
« bataille. Je donnais l'ordre de les laisser au repos,
« jusqu'après les combats en cours. Ils étaient au re-
« pos dans le village de Cappy, pendant que nous
« opérions sur la direction de Péronne.

« Les boches jusqu'à ce moment n'avaient pas trop
« bombardé le village ; ils avaient tapé sur le pont
« et sur l'église, quand le malheur voulut qu'un pre-
« mier obus tombât sur le magasin, le mettant en
« miettes, et le lendemain un deuxième obus tombe
« à vingt mètres de celui de la veille, juste sur la
« pension des sous-officiers, au moment où ils se met-
« taient à table. Mes trois sous-officiers furent tués
« sur le coup. L'un d'eux cependant cria : « Au se-
« cours » et un sous-lieutenant, couché dans la cham-
« bre à côté, sauta dans la salle à manger et ne fit que

« constater que de Rocque était complètement mort.
« Une ambulance se trouvant à 30 mètres, les médecins arrivèrent, mais ne purent rien faire. L'effroyable mort avait fait son œuvre.

« J'ai fait mettre les malheureuses victimes chacune dans un cercueil. Le prêtre n'a pu faire entrer les corps dans l'église, car le bombardement ne cessait pas ; mais il accompagna les corps jusqu'au cimetière où il donna l'absoute.

« Tout le personnel disponible était présent et j'ai fait rendre les honneurs à ces malheureuses victimes.

« J'ai fait faire une croix de bois pour chaque tombe, et j'ai fait garnir les tombes d'une grande quantité de fleurs et d'une couronne.

« Le personnel restant est très affecté de la perte de ces trois malheureux venus d'hier, pour trouver la mort aussitôt. »

Un autre chef, après avoir donné les mêmes détails, ajoute :

« Je n'ai connu de Rocque pas même un jour, mais tout de suite il me fut sympathique, et même, m'ayant fait remarquer qu'il était d'une classe ancienne, je lui avais promis de m'occuper de son cas aussitôt.

« Tous ceux de la batterie qui étaient restés à Cappy furent très touchés de cette mort trop brutale, et, c'est le cœur plein de rage pour l'ennemi, qu'ils se mirent aussitôt à l'œuvre pour les secours à apporter. Trop tard, hélas ! »

Ainsi donc, notre cher Théodore n'avait pas même passé une journée entière à son poste de combat, avant de recevoir le coup fatal. Arrivé le 27 juin 1916

au soir à Cappy, il était tué par un obus allemand, le lendemain 28, vers 11 heures du matin.

Après tant de deuils qui avaient frappé la famille Rogier au début des hostilités, la mort de Théodore de Rocque fut particulièrement cruelle pour sa jeune épouse qui perdait un soutien précieux et pour toute la famille Rogier qu'il aurait pu aider à porter le lourd fardeau des soucis et des travaux qu'exige la conduite d'une maison et d'exploitations considérables.

Dieu veuille donner à sa famille toute la force nécessaire pour supporter fièrement et courageusement ce nouveau et accablant sacrifice. J.-M. C.

♦♦

Perrier Jean-Marie était le fils de Simon Perrier et de Catherine Geai qui alors étaient métayers au domaine de Grandvaux commune de Thiel. C'est loin de Beaulon que Jean-Marie passa sa petite enfance occupé à aider ses parents dans l'exploitation de leur domaine. Il n'était pas seul à remplir cette utile et si intéressante besogne, trois frères et une sœur prenaient leur part de ces travaux qui contribuaient à fournir à la France le bon pain, que le manque d'hommes n'a rendu que trop rare depuis la guerre.

C'était un bonheur pour Simon Perrier d'avoir autour de lui tout cet essaim de jeunes travailleurs, c'était aussi une richesse de n'avoir pas à recourir à des bras étrangers pour remuer et fertiliser ses champs. Depuis hélas ! la guerre s'est allumée entre les peuples, et la France qui semblait lasse de se laisser déchirer les entrailles par le soc des charrues, comme une marâtre, a versé à flots le sang de ses enfants pour en arroser les sillons. Elle a enlevé à Simon ses fils. L'aîné, Joseph qui avait fait son service avant 1914, épuisé

par les fatigues du régiment est revenu mourir près de lui à l'expiration de ses 3 ans. Gilbert est tombé au champ d'honneur, un troisième marié à la fille de Milleret est encore du nombre de nos poilus. Quant à Jean-Marie lui aussi est mort pour la Patrie, non dans l'enthousiasme du combat mais dans les souffrances et la lente agonie d'une maladie dont sa pauvre femme a été elle-même victime. Jean-Marie Perrier qui était de la classe 1905 avait fait son service militaire à Cosne. Au bout d'un an il fut exempté pour faire place à son jeune frère Gilbert. Perrier songea alors à s'établir et choisit Marie Delorme, de la Bessaie, pour en faire la compagne de sa vie. Ce mariage le rendit pour quelque temps habitant de Beaulon, puis il entra à Bourbon-Lancy au service de M. de Rocque qui lui-même venait d'être amené dans notre pays par son mariage avec Mlle Anne Rogier. Le maître et le serviteur ne tardèrent pas à se comprendre. Le maître reconnut bientôt les qualités de ce serviteur fidèle, intelligent et doux, soucieux de son travail, répondant avec empressement à ses ordres, sachant prévenir ses désirs. De son côté Perrier s'attacha au bon maître dont il se savait apprécié et qui n'exigeait rien de lui qui ne fut juste. La mobilisation vint troubler ces bons rapports et séparer le maître et le serviteur qui ne se retrouvèrent plus que dans la mort victimes l'un et l'autre à quelques jours d'intervalle de leur dévouement à la Patrie.

Dès les premiers jours de la guerre, Jean-Marie Perrier avait rejoint son régiment à Cosne ; mais il n'était pas fait pour supporter les fatigues d'une campagne aussi dure : bientôt il tomba malade et fut évacué dans un hôpital de l'arrière. Fièvre typhoïde, diphtérie, congestion pulmonaire s'acharnèrent tour à tour sur le pauvre soldat et obligèrent les majors à le réformer et

à le renvoyer auprès de sa femme retirée dans sa famille à Beaulon. Le repos, le grand air, pas plus que les bons soins ne purent vaincre le mal dont il était atteint. Ses forces continuèrent à décliner et, le 5 août 1916, après avoir rempli tous ses devoirs religieux, il s'éteignait doucement. Pas même un mois s'était écoulé depuis le jour où il avait appris avec une émotion qui peut-être hâta sa fin la mort de M. de Rocque, tombé sur le champ de bataille de Cappy. Et maintenant il s'en allait le rejoindre et recevoir la récompense que Dieu accorde dans une égale proportion au serviteur comme au maître quand ils ont vécu en bons chrétiens, puis sont morts en offrant leur vie pour la Patrie.



Prunier Jean-Marie est peut-être plus un enfant de Garnat que de Beaulon. Non seulement il y vit le jour en 1885, mais sa jeunesse se passa de sept ans à vingt ans au domaine des Baudats où il fit son apprentissage de cultivateur. Ce long stage suffit à faire l'éloge de ce jeune homme doué d'un caractère doux, patient, et qui dès son jeune âge sut satisfaire ses maîtres par son application au travail, et le soin qu'il apportait à remplir tous ses devoirs. Il ne se sépara d'eux que lorsque vint pour lui l'heure de la conscription. Ses trois années de soldat se passèrent au 121^e régiment d'infanterie à Montluçon.

A peine libéré, Prunier qui ne savait pas rester inactif entra aussitôt au service de Petit, au domaine des Chevaliers, et y resta jusqu'en 1910. Pendant l'année suivante qu'il passa au Moulin de Garnat, Jean-Marie songea à fonder une famille. Il fixa son choix sur Marie Bijon, dont les parents étaient alors métayers au domaine de Maison-Rouge à Lusigny. Le jeune mé-

nage s'y fixa, et pendant deux années Prunier qui était devenu un cultivateur émérite fournit à ses beaux-parents l'aide de son intelligence et de ses bras vigoureux. Ce temps écoulé ils quittèrent la maison paternelle pour venir s'installer à Beaulon aux Cabots, appartenant à M. Pierre Ledez. Une petite fille était venue apporter la joie à ce foyer que la guerre devait désorganiser ainsi que tant d'autres. Il rejoignit son régiment à Saint-Etienne et de là fut dirigé sur le front. Il eut à supporter bien des fatigues, à affronter bien des périls et participa à plus d'un assaut sanglant.

La pensée de revenir bientôt vivre paisiblement auprès de sa chère femme et de ses deux enfants, car une seconde fillette lui était née depuis son départ, soutenait son courage dans l'apreté des combats. Ce jour heureux ne devait point luire pour lui. Le 12 septembre 1916, étant à 600 mètres à l'ouest de Wertsmanveillers, dans la Somme, un éclat d'obus lui brisait la jambe droite en même temps qu'un autre l'atteignait à l'œil droit et lui traversait la tête. Le malheureux alors que la mort l'envahissait de toutes parts, dans un suprême effort, ressaisit ce qui lui restait de forces pour ramper jusqu'au poste de secours. Avant d'y arriver, la mort avait fait son œuvre et porté l'âme de ce brave auprès de Dieu, où il a reçu la récompense de son héroïque sacrifice.



Bertrand François, fils de Jean-Marie Bertrand et de Marie Dupont, naquit à Beaulon en la fête du 15 août 1877. L'enfant grandit entouré de la tendresse et de la vigilance de ses parents et de l'affection de sa jeune sœur, qui devint vite la confidente de ses joies comme de ses peines. Les qualités sérieuses dont il

devait faire preuve plus tard se développèrent rapidement chez cet enfant qui ne songeait, ainsi que la plupart de ses compatriotes, qu'à s'occuper d'agriculture. Il sut se montrer un ouvrier intelligent, laborieux, donnant par ses aptitudes et son application satisfaction à ses patrons dans les différents domaines auxquels il apporta son concours, principalement à Garnat, chez M. Moreau, au Camus, puis au domaine du Paradis.

Les exigences du service militaire transportèrent François Bertrand des bords de la Loire dans les sites pittoresques des Hautes-Alpes. C'est à Briançon qu'il porta, pendant trois années, le glorieux uniforme des chasseurs alpins. Il se livra en leur compagnie aux exercices et aux sports de la montagne qui, alliés à une bravoure extrême, ont contribué à faire pendant cette guerre de ces soldats d'élite les Diables Bleus si redoutés des Boches.

Revenu au pays natal, François Bertrand entra au Bois-Droyer chez Mme Diant qui n'eut qu'à se louer de ses services, comme elle se loue de ceux de sa sœur qu'elle conserve auprès d'elle depuis de longues années.

Le mariage de notre jeune François, survenu en 1912 avec Jeanne Philippe, de Dompierre, l'obligea alors à quitter Mme Diant. A la suite de cet événement il prit le parti de s'éloigner un peu de notre pays pour aller aux environs de Chalon-sur-Saône, chez Mme Allemand, où une place de jardinier lui était offerte.

François Bertrand apporta dès lors tous ses soins et son attention à l'entretien du parc de la Condemène. Il sut vite profiter des bonnes leçons qui lui furent données par des professionnels dans l'art de cultiver

les fleurs, les arbustes et plantes rares qui en faisaient l'ornement. Son bon caractère et sa ponctualité à exécuter les ordres, joints aux capacités qu'il avait acquises, son extrême bonne volonté et les prévenances dont il savait entourer sa maîtresse le firent apprécier et encore plus regretter d'elle quand la guerre vint la priver de ses services et que la mort lui eut enlevé tout espoir de retrouver ce fidèle serviteur.

François Bertrand était parti dès le 4 août 1914 rejoindre son régiment à Montluçon. Versé au 98^e d'infanterie, il fut au bout de quinze jours envoyé à Besançon où il resta quelques mois. De là il fut pour quelques autres mois envoyé dans la place forte de Toul. En décembre 1915 survint son affectation au 252^e, son départ pour le front, bientôt suivi de sa nomination au grade de caporal. A différentes reprises, il eut la joie de pouvoir revenir passer quelques permissions à la Condemène où sa chère femme était restée en espérant son retour avec la paix prochaine. Ce jour ne vint pas ; le 17 septembre 1916 un obus tomba dans la tranchée de Chattancourt (Meuse), dans laquelle François Bertrand se trouvait et l'atteignit si malheureusement qu'elle lui enleva la tête. Notre jeune compatriote avait su déployer au front les mêmes qualités que dans la vie ordinaire, il y fit exactement son devoir et sut se montrer brave partout jusqu'au jour où il tomba glorieusement pour la France.

★★

Cimetière Antoine appartenait à l'une des plus honorables familles de Beaulon, et qui a eu l'honneur de donner un prêtre à l'Eglise. C'était en effet un foyer chrétien, que celui où vivait à la Reue, Henri Gabriel Cimetière et Catherine Guéraud, qui donnèrent succes-

sivement le jour à six enfants, trois fils et trois filles : Antoine, celui dont nous avons à rappeler la fin glorieuse, y naquit le 7 février 1886.

Dès qu'il fut en âge de commencer son instruction, il se rendit à l'école des Frères ; les maîtres qu'il trouva dans cette institution ne firent que continuer à lui inculquer les principes religieux et l'amour du devoir qu'il avait reçus dès le berceau au sein de sa famille. Ses études terminées, il prit place dans notre Fanfare-Chorale, et en fut un des membres les plus exemplaires. En même temps, il commença son apprentissage de tailleur de pierres, chez M. Perrot, au Canal. Après avoir manié tout le jour la scie ou le ciseau, le soir, il s'en allait gaiement aux répétitions de la musique ou de la prochaine comédie, chercher un délassement et une distraction en reprenant contact avec ses anciens maîtres et camarades. Pendant quelque temps, Antoine Cimetière travailla à Beaulon et dans les environs : Ensuite, il émigra pour Lyon, où il se perfectionna dans son métier et s'initia à la sculpture — dans cet art qui produit des chefs-d'œuvre, et où chaque artiste, chaque ouvrier même, est appelé à y mettre quelque chose de lui, de son inspiration personnelle !

Antoine Cimetière fit son service militaire à Lyon et fut bientôt affecté dans la musique du 98^e d'infanterie. A son retour, il partit pour Paris, il ne tarda pas à y monter un fonds, où la guerre vint le surprendre en pleine prospérité.

A la mobilisation, le 2 août, il fallut gagner Clermont-Ferrand, puis Montluçon, d'où il partait le 13, comme brancardier au 321^e d'infanterie, pour le front d'Alsace. Il y arriva le 20 août, pour en repartir quelques jours plus tard. Ramené aux environs de Paris

pour prendre part à la bataille de la Marne, le 321^e était en ligne le 7 septembre à Puisieux, où, comme début, le colonel était blessé, et où plus de 200 combattants tués ou mutilés restaient sur le terrain. Mais les Boches battus reculaient et c'est en les poursuivant que le 321^e se trouva dans la première quinzaine aux environs de Soissons. Puis ce fut la guerre de tranchées, la vie dans la boue ou dans les carrières de l'Aisne et du Soissonnais, où Antoine marqua son passage par quelques sculptures.

Puis ce furent les combats incessants de Crouy, de Quenevières, de Berry-au-Bac, etc. Au mois de mai 1916, le 321^e était vers Soissons, quand il reçut l'ordre de partir pour Verdun. C'était la fournaise, c'était l'enfer pour nos malheureux soldats. Au début de juin, le 321^e était devant le fort de Vaux. Le 13 juin, à 10 heures du soir, notre jeune brancardier montait en ligne, à travers le bois Fumin déchiqueté, dans un boyau complètement bouleversé, portant avec un camarade une corbeille à pansements.

Il fallait traverser un tir de barrage terrible... Aussi, quand son compagnon, grièvement blessé, revint à lui, piétiné par une compagnie qui montait en ligne, Antoine Cimetière était mort. La nuit suivante, les camarades brancardiers du 321^e revinrent et le trouvèrent dans un trou d'obus, où il repose encore. Et lui qui sut donner une âme au marbre, à la pierre, qui souvent grava des épitaphes, il n'aura pas même son nom inscrit sur le tertre où il dort de son dernier sommeil. Ne faisons pas erreur, il reste de lui un souvenir plus impérissable. Ceux qui, dans la suite, s'en iront en pèlerinage à nos champs de batailles, arrivés aux carrières de Soissons, ne verront pas sans émotion quel-

ques sculptures, signées du nom d'un brancardier du 321^e d'infanterie.

Que fut la vie intime d'Antoine pendant ses deux ans de guerre ? Lui-même ne l'a pas révélé, car, si dans ses lettres ou ses conversations, il savait raconter les mérites des autres, il était muet sur les siens. Mais, d'après tous les témoignages, il était doux, serviable. Ses camarades l'aimaient pour son bon cœur, ses chefs pour son dévouement et son courage. Quel autre éloge égalerait ces deux-là ?

★★

Roy Simon était fils de Roy Lazare et de Louise Picot. Aussi bien par ses aïeux paternels que maternels, il appartenait à deux très anciennes familles de Beaulon. Depuis plus de 80 ans, les Picot exploitent le domaine des Pindons, quant aux Roy, nous avons dit, dans la biographie de Jacques Roy, des Bluzieux, l'origine de cette famille. Ses membres ont vécu depuis plus de cinq siècles sur notre sol, ils l'ont fécondé de leur labeur et ont pris part pendant ce laps de temps à tous les événements qui se sont succédé dans notre chère petite patrie.

Lazare Roy, le père de notre jeune héros, et avant lui son grand-père, furent durant 64 ans métayers au domaine de Laucreachat, lequel, dès 1548, était exploité par Jean Laucreachat, en 1556 par Claude et en 1586 par Pierre Laucreachat. C'était donc une de nos plus vieilles formations agricoles que Lazare Roy avait à faire valoir. Il le faisait avec intelligence, et, pendant de longues années, ce fut sous la direction de M. Victor Rogier, qui avait affermé ce domaine, ainsi que celui de l'Hôpital, à un de ses cousins éloignés, M. le comte

de la Roche, qui en est encore actuellement propriétaire.

C'est dans ce milieu, où on savait allier à un incessant travail l'observation des devoirs religieux, et la pratique des traditions pieusement conservées des ancêtres, que Simon Roy fut élevé ainsi que ses deux frères, Jean-Baptiste et Jean-Marie, et ses deux sœurs. Il y puisa cet attachement à la terre qui devient comme une seconde nature chez l'habitant des campagnes, et qui fait que pour lui le petit coin de terre qu'il remue et qui le fait vivre est à ses yeux ce qu'il y a de plus beau au monde. Et n'est-il pas le plus sage, celui qui préfère cette vie calme et paisible, qui met l'âme au repos, à l'agitation et au surmenage des villes et usines ? Simon Roy dut toutefois s'éloigner pendant deux années de son cher domaine de Lauchrechat pour remplir son devoir de Français, au 98^e de ligne, à Roanne. Il revint à Beaulon reprendre sa place auprès de son père, qui ne tarda pas à mourir et laissa son domaine à ses fils : l'aîné, Jean-Baptiste, épousa Jeanne Chassin ; Jean-Marie, une Fouverne, des Pindons, morte en 1914, lui laissant deux filles ; quant à Simon, en 1911, il fit de Marie Merle, du domaine des Bessais, la compagne de sa vie. Trois ans plus tard, la guerre éclatait et Simon Roy, ainsi que ses deux frères, partait défendre la France. Simon Roy, dès le quatrième jour de la mobilisation, s'en allait rejoindre son régiment au poste d'honneur, sur le front d'Alsace. Une foulure au pied survenue en sautant un mur pour échapper aux Boches le conduisit bientôt à l'hôpital et de là l'amena en convalescence de 25 jours dans son cher domaine. Il repartit, pour ne plus revenir en permission que quatorze mois plus tard, en décembre 1915. Ce furent ses adieux à sa chère femme, à sa vieille

mère, à ses terres qu'il aimait tant à cultiver. Combien cependant il conservait l'espoir de revenir vivre bientôt auprès de tout ce qui lui était cher ! Dans sa dernière lettre, il écrivait à sa femme, que la longueur de la guerre et le souci du travail commençaient à désespérer : « Prends courage, ça ne durera pas longtemps : ne quitte pas le domaine. » Exemple admirable du soldat qui oublie ses propres souffrances, le péril auquel sans cesse il est exposé, pour ranimer l'énergie de ceux qui sont à l'arrière.

La guerre est finie, et n'a pas hélas ! amené le retour de Simon Roy. Le 11 mars 1916, une balle l'atteignait en plein cœur et le couchait pour toujours dans la vaste nécropole du Bois des Corbeaux, où reposent tant de héros tombés pour la défense de cette infime partie du sol français.

★★

Ducarouge Louis-Joseph naquit à Beaulon le 7 mars 1887. Il était le fils aîné des cinq enfants de Henri Ducarouge et de Claudine Blandin. Pendant plusieurs années, sa mère avait été appelée à veiller sur l'enfance de M^{lle} Paule Bayon, devenue plus tard la comtesse de Monspey ; aussi voulut-elle reconnaître son dévouement en tenant son premier-né sur les fonts-baptismaux. Grâce aux libéralités ordinaires de M^{me} Bayon, ce baptême fut une véritable fête pour sa famille et pour beaucoup. Il y avait du reste lieu de se réjouir, le jeune baptisé allait plus que bien d'autres se rendre digne de la grâce répandue en son âme, et donner à Dieu une grande gloire en devenant un prêtre de son Eglise.

Dès ses premières années, à mesure que s'éveillait son intelligence, l'enfant se manifesta sérieux, réfléchi, porté

à la piété. A sa première communion, quelques velleités d'embrasser le sacerdoce apparurent en lui. La sollicitude de sa marraine jointe à sa générosité lui donnèrent la facilité de compléter ses premières études par des leçons de latin données par le vicaire de Beaulon, M. l'abbé Laronde.

Ce furent, après ces débuts, les longues et dures années du séminaire où se forme le caractère du jeune homme qui se destine à la prêtrise, en même temps qu'il acquiert la science nécessaire pour exercer avec fruits le ministère sacré.

L'heure vint enfin pour l'abbé Ducarouge de recueillir le prix de tant d'efforts et de labeurs. Ordonné prêtre par M^{gr} Dubourg, depuis cardinal de Rennes, en juin 1913, il eut le bonheur de venir célébrer sa première messe dans son pays natal le dimanche suivant, 6 juillet, comme il l'exprima lui-même dans le toast porté à la fin du repas qui réunissait ses parents, ses amis, les bien-faiteurs de Beaulon. Ce jour-là fut un jour de fête pour son cœur et sa foi, et l'occasion pour les siens et pour lui d'une douce, consolante, enivrante joie !

Après quelques jours de repos pris au sein de sa famille, commença pour l'abbé Ducarouge la vie d'apostolat qui doit être celle de tout prêtre. Il s'acquitta dès lors de son devoir avec tant de piété et de zèle qu'on a pu lui rendre ce témoignage, c'est que, depuis le jour où il fut ordonné, il fut prêtre partout et en toute circonstance.

Il fut prêtre à Arfeuilles, où, en juillet 1913, il débuta dans le ministère. Dès son arrivée, il se mit à l'œuvre avec énergie ; il aimait les enfants, il aimait les malades : son champ d'apostolat était dès lors ouvert, il s'y engageait résolument et, grâce à sa nature allante et bien

généreuse, il gagnait très vite les sympathies de tous. Il avait de réelles dispositions pour la parole, et tout faisait prévoir qu'une fois mûri par l'expérience et bien en possession de ses moyens, il serait un excellent prédicateur.

C'est dans le plein épanouissement de son ministère et alors qu'il allait donner dans les œuvres de jeunesse toute sa mesure, que la guerre le prit.

Il fut prêtre sur le front, sur le champ de bataille où il s'affirma de suite, comme il le fut jusqu'au bout, vaillant et confiant. « Il en est, dit-il, à côté de nous, qui maigrissent à vue d'œil et sèchent sur place. Il faut avoir du nerf pour eux, blaguer, crâner pour leur remonter le moral. Enfin nous voilà, écrit-il, à son retour sur le front au mois d'avril 1915, fiers et heureux de se mesurer de nouveau avec les Boches ; le moral vous le connaissez, le physique est excellent, il y a tout pour faire du bon travail. » Au mois de septembre suivant, il prend part à l'offensive d'Artois. Ses lettres sont courtes, elles disent son enthousiasme, ce sont presque des billets de victoire

Le 25, il écrit : « Ça barde, mais ça va, calme et courageux. » Le 27 : « Debout encore ! le canon gronde éperdument et du bon travail se fait. » Le 28 : « Tout va bien, courage et confiance se maintiennent. » Le 2 octobre : « Debout encore ! Un temps de chien, mais une santé et un courage de lion, les Boches prennent quelque chose. On commence à les chasser et la cavalerie s'apprête à les poursuivre. » Le 5 : « Attente anxieuse, le canon gronde sans répit, ça va encore chauffer... On les décrochera cette fois. »

Quand il vient à Verdun, au mois de juin suivant, il n'a rien perdu de sa bravoure ni de ses espoirs : « Le canon

tonne fort, écrit-il le 30, la précipitation des coups suppose une vive attaque de... S'ils le veulent ce sera énormément cher et encore ce n'est pas fait du tout. »

Le 15 juillet, il écrivait sous les obus : « Tout continue à aller fort bien. L'ordre d'aller au canon n'arrive pas. Hier toute la nuit et ce matin, contrairement à l'habitude, le roulement est ininterrompu. Figurez-vous cent tambours battant ensemble avec une ou deux grosses caisses... C'est en petit ce que l'on entend ici en grand... Pendant notre méditation, tout tremblait sauf nous et les oiseaux qui continuaient à chanter leur cantique d'amour... Quel contraste ! Lacordaire n'a-t-il pas dit que le mépris de la mort était le signe des vaincus ?... »

Il se remontait lui-même aux heures les plus déprimantes ou plutôt, c'est dans l'union avec Dieu étroitement gardée qu'il retrouvait force et courage : « J'ai la consolation, écrivait-il, de dire chaque jour la sainte messe dans mon abri de chef de section. C'est simple et splendide ; les balles frappaient dru « ma cagna ».

Et quand il ne pourra plus célébrer à cause du bombardement des tranchées : « Bonne Messe ! elle est rare maintenant, mais dans la communion privée j'ai encore le Maître, je le porte sur ma poitrine dans une custode et je communie son prêtre et ses amis vers 1 heure du matin. »

En tout temps il est donc prêtre, il reste prêtre, et son souci est de ne pas l'être assez. A chaque instant on retrouve dans ses lettres ces mots : « Priez pour que je sois bien prêtre, pour que je reste bon prêtre, priez pour que je sois à la hauteur d'un prêtre-soldat. » Quand il est nommé sous-lieutenant, il se réjouit de ses nouveaux galons, mais surtout parce qu'ils lui permettront de faire

un plus grand bien et d'étendre plus loin son rayon d'action : « Dieu veuille me donner lumière et force pour bien servir la France sous ce nouvel uniforme. »

Il aime ses soldats et se préoccupe de leur âme. « J'ai donné tout haut l'absolution, dit-il, avant de partir pour l'attaque. » « Je ramène tous mes hommes, je les aime bien, ils sont gentils, surtout au feu, et ils me rendent outre mesure leur affection pour eux. »

Un matin, étant à Noyons, il eut la joie de voir venir un jeune soldat de 20 ans lui demander de faire sa première communion. Immédiatement il se met à l'œuvre, l'instruit, le confesse, le communie, et le petit soldat repart au front joyeux, avec les meilleures bénédictions du prêtre. C'est pendant ce séjour à Noyons qu'il se livre à un ministère des plus actifs. Après des heures de marche et d'exercices pénibles, il vient se mettre à la disposition du prêtre de la paroisse pour s'en aller chez quelque curé voisin porter la bonne parole, réunir les jeunes gens pour leur adresser quelques mots d'édification, d'encouragement. Après son départ, ces dignes prêtres eurent à cœur de signaler le dévouement du brave abbé à M. le curé d'Arfeuilles. « Il est parti, écrit M. le curé de St-Maurice, emportant les regrets de tous, de ses camarades comme de ses officiers et de ses hommes, du curé et de ses paroissiens. Votre vicaire a fait un bien immense dans le cantonnement. »

Sur le front comme à l'arrière, l'abbé Ducarouge reste prêtre et apôtre, il se délasse en faisant de l'apostolat. En Alsace, il a un cercle de jeunesse catholique ; il s'y rend presque tous les soirs : « Mes camarades, dit-il, y viennent en nombre. J'explique une parole évangélique entre deux réfutations d'objections courantes. Le bien se fait, le moral se fortifie et la plante de sénévé grandit. Vive

Dieu ! » C'est là, sur cette terre d'Alsace, qu'il a encore la joie de voir un jeune soldat, un Israélite, se faire chrétien : « C'est une petite révolution religieuse dans mon bataillon. Faire un ami de Dieu et un enfant de l'Eglise en temps de guerre, tout près des Boches, dans un coin de l'Alsace reconquise !... »

Cette flamme d'apostolat reste vive jusqu'au dernier jour. Du milieu de cet enfer de Verdun où il vit pendant trois mois, il continue ses rapports avec les chers jeunes gens d'Alsace, de loin il les soutient et les encourage, il entretient l'ardeur de son jeune converti.

Le 15 août, il éprouve encore l'une de ses meilleures joies : « Nous avons fêté la Vierge, écrit-il, par une messe dans une sape, un petit mot et de belles communions. mon commandant en tête. Ça va. » Et ainsi il sera jusqu'au bout apôtre et soldat.

On sait comment il est mort. M. Thellier de Poncheville adressait, le 24 septembre, à M. le Supérieur du Séminaire, cette lettre qui en relate les circonstances :

« CHER MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

« Votre cœur de père va saigner encore : que Notre-Seigneur adoucisse cette nouvelle souffrance en vous envoyant de nouvelles vocations nées dans le sacrifice de vos grands morts.

« Nous avons vu arriver avec joie, à la ...^e division, cet été, un prêtre d'élite, dont on devait faire bientôt un officier de valeur, l'abbé Ducarouge. Je vous en avais dit un jour mon bonheur. Depuis ce matin, il n'est plus des nôtres, sa belle âme s'en est allée au Ciel. Hier samedi 23, il se trouvait avec sa section dans un abri que l'artillerie allemande bombardait violemment, un obus finit par crever la voûte, tuant dix hommes et blessant

leur officier ; le bras gauche avait été arraché presque à l'épaule. D'autres éclats l'avaient atteint au côté et aux jambes.

« Rapidement pansé, il reprit connaissance peu après sans se rendre bien compte de son état. Un prêtre-infirmier, l'abbé Berthaud, le vit et lui administra l'Extrême-Onction sur place. Notre pauvre et admirable confrère supportait ses souffrances sans une plainte, s'associant aux pensées de foi qui lui étaient suggérées. Je l'ai confessé moi-même, à 11 heures du soir, à sa demande. Il m'a reconnu, m'a parlé avec amour de Notre-Dame de Lourdes, à qui je lui conseillais de demander sa guérison. Il avait déjà reçu le saint Viatique, le médecin gardait encore un peu d'espoir. A l'ambulance chirurgicale on le jugea perdu. M. Berthaud est demeuré près de lui presque toute la nuit, ainsi qu'un prêtre de cette ambulance. Jusqu'au bout le mourant garda sa fermeté, sa sérénité. Ses dernières recommandations faites, car cette fois il se sentait mourir, il n'eut plus d'autres paroles que des invocations au Sacré Cœur. Vers 9 heures, ce matin dimanche, il expirait.

« C'est un coup bien dur pour sa famille, son séminaire, sa paroisse, son diocèse ; on le pleurera là-bas, on regrettera longtemps ce bon ouvrier de l'Eglise. Ici le deuil n'est pas moins grand. Nous l'aimions tous, nous l'aimions beaucoup. C'était un fort et un dévoué, un prêtre au tempérament droit, énergique, actif, et à l'âme si délicate, si soucieuse de son devoir et du bien à accomplir. Il avait pris en peu de temps un grand ascendant sur son entourage. Pour les séminaristes qui vivaient à ses côtés il était un père. Sergent, devenant rapidement officier, il avait frappé tous ses chefs par sa belle valeur d'esprit et de caractère. Son commandant, tué

quelques jours plus tôt, me faisait son éloge en des termes où l'on sentait l'admiration. Je n'ai pas vu ses soldats, ils doivent dire la même chose en des termes plus affectueux encore. Ce soir, dans l'église où il a prêché souvent, j'ai annoncé sa mort : l'émotion de cette foule faisait sentir ses regrets. Nous avons déjà prié pour son âme. Demain je dirai une messe à son intention. Il sera enterré dans un cercueil, au cimetière de Petit-Montraiçon. »

Deux jours plus tard, M. Berthaud écrivait de son côté à M. le curé d'Arfeuilles : « J'ai le pénible devoir de vous annoncer la mort de l'un de vos vicaires. M. l'abbé Ducarouge, sous-lieutenant au ...^e, est mort dimanche 24, vers 10 heures du matin, dans une ambulance chirurgicale de l'avant, des suites de blessures par éclats d'obus reçues la veille à midi. Samedi 23, les Boches arrosèrent fortement les parages de seconde ligne où le sous-lieutenant Ducarouge se trouvait depuis plusieurs jours et qu'il devait quitter le soir même pour un secteur des plus tranquilles. Un obus de gros calibre tomba en plein sur sa « cagna », tua une dizaine d'hommes, en blessa 4 ou 5. Il eut pour sa part le bras gauche arraché, la cuisse gauche fortement entamée. Mandé sur les lieux vers 2 heures, j'ai constaté que les premiers soins lui avaient été donnés. On lui avait fait un solide garrot, il saignait peu ; 5 ou 6 soldats veillaient sur lui. Mais il était très agité, nous avions peine à le tenir sur son lit. Sur la voie douloureuse qui va du front à l'ambulance je l'ai suivi. L'opération hâtivement faite, les bons soins de M. Goyet, professeur à la faculté de Lyon, n'ont pu le sauver. Nous étions deux prêtres près de lui à ses derniers moments. »

A tous ces regrets, ajoutons ceux que M^{gr} Penon,

évêque de Moulins, adressait en ces termes, à la même date, à ses pauvres parents désolés :

« Comme vous et avec vous et toute votre famille, nous pleurons ce prêtre d'élite si prématurément ravi à l'affection de son père, de sa mère, de tous les siens et aux espérances du diocèse. Comme vous et avec vous nous sommes fiers de lui, de la vaillance qu'il a déployée dès le début de la guerre qui lui a valu l'estime de ses chefs, l'affection de ses compagnons d'armes, l'admiration de tous et de rapides promotions, vaillance toujours unie à une piété profonde, à un zèle sacerdotal exemplaire. On peut dire qu'après avoir fait beaucoup de bien dans sa première année de sacerdoce à Arfeuilles, il en a fait plus encore dans les rangs de l'armée. La belle lettre de M. l'abbé Thellier de Poncheville, aumônier de la division, atteste quel prestige il avait dans l'armée auprès des officiers comme auprès des hommes, cette lettre vous sera donnée pour que vous en conserviez le texte comme un souvenir de famille. Ce souvenir si glorieux, et plus encore la certitude du bonheur réservé au Ciel à ce cher martyr de la patrie, bonheur dont il jouit sans doute déjà, doit être pour vous, comme pour nous, la consolation suprême en ce deuil si cruel. Il sera, il est déjà sans doute au Ciel, le protecteur de sa famille, de ses confrères, de son Evêque qui partage et bénit votre douleur. »

Après son évêque, après ses confrères, après les paroissiens d'Arfeuilles, redisons à ses chers parents qu'il emporte tous les regrets de ses compatriotes de Beaulon qui l'aimaient et l'appréciaient. Ils peuvent être fiers d'avoir donné un tel défenseur à la Patrie, un tel prêtre à l'Eglise !

Bijon François était né aux Cannes, situées à l'extrémité des communes de Beaulon et Chevagnes et qui, au point de vue administratif, font partie du chef-lieu de notre canton. Ceci n'empêcha pas les trois fils de Nazaire Bijon de se regarder de préférence comme étant paroissiens de Beaulon, d'y faire leur première communion et de fréquenter avec assiduité notre école des Frères. La petite propriété que Nazaire Bijon possédait aux Cannes avait une étendue insuffisante pour lui permettre d'occuper ses trois enfants à la cultiver ; aussi François entra bientôt comme domestique au domaine du Basset. Il y resta jusqu'à son service militaire, qu'il fit à Nancy au 79^e d'infanterie. Au bout de trois ans, il revint dans sa demeure des Cannes où sa mère était morte récemment et où il ne restait que son vieux père. Après avoir passé quelque temps auprès de lui, il prit la résolution de le quitter pour aller en Picardie où les émoluments accordés aux bouviers lui semblaient, ainsi qu'à plusieurs jeunes gens, un grand avantage, comparé aux salaires des ouvriers agricoles de notre région.

Son séjour n'y fut point de longue durée, autre chose attirait François Bijon dans son cher village de Beaulon, et principalement au domaine du Basset où s'était écoulée sa jeunesse. Il rêvait d'unir sa vie à l'une des filles du métayer Gerbier. Pendant les quelques années vécues côte à côte, absorbés par les mêmes occupations, leur cœur et leur âme s'étaient compris au point de savoir qu'ils feraient réciproquement leur bonheur. Ce mariage fut célébré en 1912 et donna lieu à une de ces belles et nombreuses réunions qui depuis la guerre ne sont plus qu'à l'état de souvenir. Rien n'égailait, en effet, la large hospitalité et l'abondance qui s'épalaient en ces noces de campagne où parents, amis, connaissances, tous étaient conviés à festoyer et à entourer les jeunes époux.

Ceux-ci restèrent un an au Basset, puis se fixèrent dans une locaterie à Vitry ; c'est là que la mobilisation vint le trouver et l'obligea à rejoindre son régiment à Montluçon. Il partit aussitôt pour le front et prit part à toutes les luttes qui précédèrent la victoire de la Marne. Il ne devait pas lui survivre : le 9 septembre 1914, un éclat d'obus l'atteignait à la tête, au cours d'un combat livré à Rambervilliers. Il y fut transporté à l'ambulance et évacué huit jours plus tard à Rumilly, en Haute-Savoie, dans un hôpital où les gardes-malades étaient des Sœurs de Saint-Joseph, mais qui malheureusement était dépourvu de chirurgiens. Une compensation fut accordée à François Bijon, celle de revoir sa femme qui eut la joie de passer encore quelques jours avec celui qu'elle ne devait plus revoir. L'état du blessé, loin de s'améliorer, ne faisait en effet que s'aggraver ; une opération étant devenue urgente, on prit le parti de l'envoyer à l'Hôtel-Dieu de Lyon, le 15 juin 1915. Le chirurgien tenta aussitôt l'intervention, pas moins de dix-sept os ou petits éclats furent retirés de la blessure que le malade portait à la tempe gauche ; mais il était trop tard : le 22 juin, François Bijon rendait son âme à Dieu, après avoir reçu tous les Sacrements et entouré des bons soins des religieuses. Sa femme, qui venait de donner le jour à une seconde petite fille, n'eut pas la consolation de l'assister dans cet instant suprême et de recevoir les dernières recommandations du blessé, qui mourait en donnant sa vie pour la France.

.*

Chalumeau Jean-Marie, né le 17 septembre 1888, était l'un des huit enfants de Baptiste Chalumeau, qui a eu le douloureux honneur de donner à la France trois de ses fils, tués ou morts de maladie pendant le cours de la

guerre. Par sa mère, Claudine Blandin, fille du métayer des Godillons, il avait sans doute quelques attaches avec la famille qui portait ce nom et qu'on trouve très anciennement établie dans la région de Garnat. Ne voit-on pas en effet Henry des Boyaulx, seigneur de Torcy, tué malheureusement d'un coup d'épée par Jehan Blandin, au bourg de St-Nazaire à Bourbon, le 28 juillet 1655. A la même époque, en 1654, on trouve Nicolas Blandin au domaine des Godillons, dont la fille Pierrette épouse Denis Merle, qui en reste propriétaire jusqu'en 1721.

Jean-Marie Chalumeau appartenait donc à une de nos vieilles familles de métayers. Aussi dès qu'il fut en état de remuer la terre de ses bras jeunes et actifs, il entra au service de Vernin à l'Haubrenot. Sa seconde place fut chez Boulot à la Bessaie, et la troisième au domaine de Fonverne à Chevagnes. De là, il partit pour passer deux années au service de la France à Montluçon. Son retour fut bientôt suivi de son mariage avec Augustine Milleret ; il le rendit habitant de Beaulon, jusqu'au jour où la France l'appela de nouveau à prendre rang parmi ses défenseurs. Pendant deux ans, ce fut la lutte opiniâtre connue par nos millions de poilus, ce furent les pérégrinations sans fin dans tous les secteurs de l'immense front. Ce fut l'Alsace, la Marne, la Champagne, les Vosges, Verdun, finalement ce fut dans la Somme le combat du Bois triangulaire entre Lihons et l'Ouest. C'est là que, le 4 septembre 1916, il fut atteint mortellement.

Sa mission d'éclaireur que lui valaient son intelligence et sa bravoure l'exposait plus que tout autre. Dans ce jour d'automne, alors qu'il s'avancait à la découverte du boche, assurant ainsi la sécurité de ses camarades, un obus fondit sur lui. En moins d'une seconde, son tombeau fut creusé, et le pauvre poilu y disparut comme enveloppé



CHEVASSON Antoine



PICOT François



PELLETIER Claude



PELLETIER François



CAMUS François



DUSSON Jean

par un linceul, dans un tourbillon de poussière et de fumée. Ainsi mourut, à 24 ans, Jean-Marie Chalumeau, en héros pour la patrie et aussi en chrétien, tel que l'avaient élevé ses pauvres vieux parents courbés sous le poids de tant de douloureux sacrifices. Le fils de ce brave, le jeune Léon, pourra être fier de ce père qui n'a pu veiller sur son berceau. Il ne sera pas là non plus pour le diriger adolescent dans la vie, mais du ciel il l'assistera de ses prières et de sa protection.

★★

Chevasson Antoine était né en 1880, à St-Pourçain-sur-Besbre, dans le domaine qu'exploitaient ses père et mère Louis Chevasson et Anne Charrondier de Thiel. Ceux-ci quittèrent bientôt cette commune pour venir avec leurs enfants, quatre garçons et une fille, à Beaulon, dans une petite locaterie du Montat. Elle ne fut pas assez considérable pour subvenir à l'existence de cette nombreuse famille, aussi dès qu'il fut en âge de pouvoir travailler, notre jeune Antoine entra comme petit domestique au domaine des Grillots, puis aux petits Guillemains à Thiel. C'est là qu'il atteignit l'âge de partir au régiment, qui fut pour lui le 152^e d'infanterie à Gerardmer. Après trois années passées à évoluer dans ces belles montagnes des Vosges, Antoine Chevasson revint au pays et reprit sa place chez ses cousins des Grillots. Il y épousa, en 1906, Jeanne Thomas, fille adoptive de la mère Magnét. Deux enfants, Antoine et Marie-Louise, naquirent de ce mariage. La guerre impitoyable devait bientôt les priver de leur père. Le 11^e jour de la mobilisation, il partit au 298 à Roanne. Il fut de là dirigé sur le front de Soissons, où il passa plusieurs semaines avant de faire connaissance avec les nombreux secteurs qui s'étagaient de la

Suisse à la mer du Nord. En juin 1916, il était devant Verdun et prenait part à l'héroïque défense du fort de Vaux, pendant cette semaine tragique du 1^{er} au 7 juin, où, suivant l'expression d'un des braves qui se battaient sur le plateau hors du fort : « Tout n'était que feu et poussière dans cet enfer où quelques soldats aux aguets empêchaient les masses boches de passer ». « Leurs attaques, continuait-il dans une lettre à un camarade, se sont renouvelées tous les jours, tantôt frappant ici, tantôt là, jamais nous ne leur avons cédé un pouce de terrain tant qu'il y a eu un soldat pour le défendre. Je ne te dirai pas les souffrances que nous avons endurées, pas d'eau, pas de ravitaillement, ceux qui ont voulu nous en apporter sont restés en route. Il n'y a que les munitions qui ne nous ont pas manqué. Nous sommes exténués, mais si heureux d'avoir fait notre devoir, d'avoir contribué à empêcher les boches de prendre Verdun que leur empereur leur avait promis et qu'ils n'auront jamais... Il faudrait qu'ils passent sur nous et sur les cadavres de tous ceux que nous leur avons tués... Ils nous attaquaient de trois côtés à la fois, mais leur étreinte n'a pu nous saisir... »

« En effet ces hommes ont tout enduré, le bombardement ininterrompu, l'incendie dans le voisinage du dépôt de grenades, les assauts quotidiens, le manque d'eau, le manque de sommeil, l'odeur des cadavres et celle des obus asphyxiants, l'esprit rongé par la mort comme le corps par la vermine. »

Du côté des assaillants, les souffrances, les privations ne furent pas moindres. Tant d'héroïsme, de sacrifices sanglants ne purent empêcher la chute du fort, le 7 juin au petit matin. Quelques mois plus tard, les défenseurs du fort de Vaux étaient vengés, les troupes françaises

l'enlevaient dans un élan superbe, avant que les boches n'aient eu le temps de revenir de leur surprise.

Après ces glorieux exploits, Chevasson revit quelque temps le front d'Alsace ; fin septembre, ce fut de nouveau Verdun, qui cette fois allait être son tombeau. Le 21 octobre, vers 1 heure de l'après-midi, un éclat d'obus l'atteignait à la tête. Relevé par les brancardiers, il fut transporté au poste de secours ; mais la blessure était trop grave : vers cinq heures du soir, ce héros, qui était de la trempe de ceux qu'on voyait à Verdun, s'en allait recueillir en Paradis une gloire impérissable.

♦♦

Pelletier Claude, de la classe 1916, appartenait à cette nombreuse famille des Pelletier, établie à Beaulon depuis plus de cinq siècles. Sa mère, Marie Renaud, était en place au May, chez M. Charbonnier, quand elle y fit la connaissance du métayer François Pelletier, qu'elle épousa bientôt. Il fut le père de notre jeune Claude et de trois autres enfants. Claude et son frère Jacques devaient avoir, dans la suite, le douloureux honneur de donner leur vie pour la France.

Jacques Pelletier, dont nous avons pu tous admirer le bon cœur et la bonne humeur, alors qu'il était au service de Monsieur le Curé Parent, ne le quitta que pour entrer dans une plus sainte maison, à Sept-Fons. Il fut là, pendant plusieurs années, chargé de conduire le cheval du monastère et d'accompagner le Père céliér dans ses sorties. A ce contact, il gagna un plus grand esprit de foi, ses sentiments religieux s'affermirent, son caractère y puisa une affabilité et une sérénité qui le firent apprécier de tous. A son grand regret, il dut quitter le monastère

pour son service militaire. Victime d'une avalanche, dans la région de Chambéry, il succomba plus tard dans sa famille des suites de cet accident.

Mais revenons à son frère Claude, un des martyrs de la grande guerre. Après avoir terminé ses classes à notre école des Frères, il resta avec ses parents au domaine du May. Quand ceux-ci le quittèrent, ce fut pour venir au château de Beaulon, où ils s'occupèrent de la basse-cour. Ils allèrent ensuite à Pettereau, et à la locaterie des Barres. C'est alors que Claude ayant atteint l'âge de 14 ans, il fut placé à Thiel, à la Fin-Baron, jusqu'à son départ de Roanne, avec la classe 1916. Il y fut l'objet d'une courte instruction, et dès le mois de mai partit pour le front. Il y fit Verdun, la Somme et successivement tous les secteurs. Si la guerre était dure pour les anciens, ne l'était-elle pas plus encore pour nos jeunes bleus, pour lesquels tout était nouveau, n'étant pas entraînés aux exercices militaires.

Au début de février 1917, Claude Pelletier était dans les Vosges, avec son régiment d'élite, le 54^e bataillon de chasseurs alpins, dans lequel il avait été versé. Le 7 février, il fut chargé de faire une patrouille, la neige tombait abondante. C'était une de ces terribles journées, comme nos pauvres soldats ont dû en subir de si nombreuses pendant les campagnes d'hiver. Durant cette tournée, Claude fut blessé par les Boches. Il s'affaissa sur la neige, bientôt rougi de son sang. Il demeura là sans secours, jusqu'au moment où ses camarades, inquiets de ne pas le voir reparaitre, le découvrirent gelé sur place, ne formant plus qu'un bloc avec la neige sur laquelle il était étendu. Il fut transporté à l'ambulance, puis à l'hôpital Gobeze, à Epinal, le 7 février 1917, où bientôt il rendit son âme à Dieu. La pauvre mère qui avait tant demandé au Seigneur de

lui conserver son enfant ne fut pas exaucée, mais, du moins, aura-t-elle obtenu à son fils de souffrir et de mourir chrétiennement, en faisant son devoir.

**

Pelletier François était né aux Communes, en 1882. Il était l'un des huit enfants de Jean Pelletier et de Marie Moreau. Dès l'ouverture de l'école des Frères, il fut un de leurs élèves, ainsi que trois de ses frères, qui tous ont, depuis, vaillamment combattu sur nos champs de bataille. Pour subvenir à l'existence de cette famille nombreuse, Jean Pelletier et sa femme entrèrent comme métayers au domaine de Briffaut, voisin de celui du May, qu'exploitaient, comme on l'a vu, les parents du jeune Claude, dont nous venons de parler.

Après quelques années passées à Briffaut, ils se décidèrent, sur les conseils de la regrettée Mme Bayon, à s'expatrier chez une de ses cousines, la comtesse de Tarieu, qui habitait la Haute-Loire. Ils avaient été tentés sans doute par les avantages qu'offrait cette nouvelle place. Ils passèrent six ans en Auvergne, et prirent le parti de revenir au pays natal, où Mme Bayon leur confia l'exploitation de son domaine des Naumains, à la Chapelle. Pendant ce temps, François avait grandi. Quand il eut atteint l'âge de remplir son devoir de Français il fit son service militaire à Lyon, au 96^e d'infanterie, puis revint chez ses parents qui avaient quitté le domaine des Naumains pour celui des Broussailles, appartenant à M. de Collasson. C'est là qu'il épousa Jeanne Jaboin, que la guerre a terriblement éprouvée en lui prenant deux frères tombés au champ d'honneur. Le jeune ménage, installé aux Pauchons, voisins des Broussailles, y passa six années, dans la

paix et le bonheur, bonheur complété par la naissance de leurs deux enfants, un fils et une fille. Parti au 58^e de Lyon, dès les premiers jours de la mobilisation, il fut bientôt au 258^e, ainsi que plusieurs de ses camarades de Beaulon. Bientôt aussi il fut avec eux en Lorraine, pour y cueillir les lauriers de nos premières victoires qui ne devaient que trop tôt se changer en sanglantes défaites. Il eut ensuite à occuper différents secteurs, y compris celui de Verdun. Quel est celui de nos poilus qui n'a pas concouru à l'inviolabilité de cette forteresse ?

Au printemps de 1917, François Pelletier était avec le 258^e en Champagne. C'est là que la mort vint le frapper, le 30 mars. Le seul détail que l'on a pu obtenir de ses chefs et de ses camarades est que François mourut tué par un obus. Peut-être voulurent-ils épargner à sa veuve et à ses pauvres parents l'exacte, mais triste vérité ; ce qu'il suffit de savoir, c'est qu'il fut frappé aux avant-postes du secteur Quartier-Beau-séjour. Plus que tout autre, François Pelletier est tombé à un poste d'honneur, en se dévouant à la sécurité de ses camarades.

Ainsi moururent pour la France, en l'espace de quelques semaines, les deux cousins, Claude et François Pelletier. Une fois de plus, ils ont fait honneur à cette famille, sans nul doute originaire du domaine des Pelletier, où l'on rencontre, dès 1546, Gaspard et Jean Pelletier, en 1548 Nicolas, en 1557 Philippe, en 1560 Jacques et Philippe Pelletier.



Picot François était né en 1883 dans la commune de Dompierre où ses parents exploitaient le domaine des

Pinauds. Il était l'avant-dernier des sept enfants de Gilbert Picot et de Marie Puzenat. Un de ses frères mourut à 21 ans, les deux autres ont comme François vaillamment accompli leur devoir pendant la terrible guerre, mais, plus heureux que lui, sont rentrés indemnes à leur foyer. François n'était encore qu'un enfant quand ses parents quittèrent leur domaine de Dompierre, pour venir à celui des Nérondats, à Garnat. Ils y restèrent pendant 24 ans et virent s'y accomplir bien des événements de famille. Les enfants grandirent ; fils et filles peu à peu quittèrent le toit paternel pour prendre leur place dans la vie. Jugeant sans doute sa tâche achevée, Dieu appela aussi à lui, dans un monde meilleur, le père de cette belle et nombreuse famille.

François Picot, qui depuis plusieurs années déjà était revenu de son service militaire fait à Nancy, quitta avec sa mère le domaine des Nérondats et vint vivre avec elle à Beaulon, au Louage Saulnier. Il était bien en âge de s'adjoindre, lui aussi, une compagne pour partager son existence de cultivateur qu'il préférerait à toute autre, car jusqu'ici la terre avait été sa grande amie. Il fit bientôt la connaissance d'une jeune fille, Francine Ramage, qui partageait ses goûts et dont les qualités sérieuses pouvaient lui garantir le bonheur. Bonheur trop éphémère, puisque à peine un an après que cette union fut célébrée, en 1913, la guerre impitoyable venait séparer le jeune ménage. François partit, laissant sa jeune femme dans l'attente de la naissance de la fillette dont il ne connut le sourire que bien des mois après, lors d'une première permission.

Dès le 4 août, le régiment de Montluçon qu'avait rejoint François Picot fut envoyé au front ; il commença

à se battre dès le 15 août. Longtemps, il fut dans la région de Soissons, avant de connaître la lutte plus ou moins âpre des différents secteurs. Il n'échappa pas à la fournaise de Verdun, où nulle part l'héroïsme français n'est monté si haut, au point que le ministre anglais Lloyd George a pu dire : « Sur l'horizon de l'histoire, Verdun flamboie comme un volcan d'honneur ».

François Picot faisait alors partie de la 133^e division de marche, appelée *La Gauloise*, sous le commandement du général de Passaga. Elle s'illustra dans plus d'un assaut terrible et principalement dans la journée du 15 décembre 1917. Le certificat du commandant de la 22^e compagnie, remis à François Picot, constate qu'il prit sa part de ce combat célèbre qui anéantit près de deux divisions allemandes, fit plus de 3.000 prisonniers valides, dont 300 officiers, et enleva à l'ennemi 17 pièces de campagne, 27 de gros calibre, 2 pièces d'artillerie de grande puissance, de nombreux canons de tranchées et un matériel de guerre considérable.

La citation suivante, spécialement décernée à François Picot, prouve la part active qu'il prit à cette importante victoire :

« Picot François a fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid en se portant à l'assaut des positions allemandes, les 15 et 16 décembre 1916 ».

Pendant ces 28 mois passés sur le front, quatre permissions successives le ramenèrent auprès de sa chère femme et de sa fillette qu'il retrouvait chaque fois grande et à laquelle il prodiguait ses caresses.

Le 20 janvier 1917, notre poilu était dans la Meuse, au secteur 161, quand un obus l'atteignit et le blessa grièvement à la main droite et plus encore aux jambes. Relevé par son camarade, le brancardier Claude Gras,

il fut transporté à l'ambulance de Landrecourt. Les bons soins dont il fut entouré n'empêchèrent pas l'état de s'aggraver ; il fallut presque aussitôt recourir à l'amputation de la jambe droite. La médaille militaire qui lui fut décernée dans la suite aurait apporté une légère compensation au sacrifice du membre que ce brave faisait à la France. Mais il était trop tard ; le malheureux était épuisé par trop de souffrances et de privations ; une hémorragie survint et le 7 février, il expirait à l'ambulance, consolé par les secours de la Religion. Il emportait toutefois dans la tombe le regret de n'avoir pu serrer une dernière fois dans ses bras les êtres chers, auxquels sa blessure, toute cruelle qu'elle fût, avait pendant quelques jours donné l'espoir de voir bientôt revenir au foyer conjugal ce glorieux mutilé de la Patrie.

♦♦

Camus François portait un des noms les plus anciennement connus dans les annales du bailliage de Beaulon et Torcy. Dès 1509, on trouve dans nos registres paroissiaux l'acte de baptême de Jehan Camus, fils de Jehan, greffier audit bailliage, et de Jacqueline Bachellier. Cet enfant a pour le tenir sur les fonts baptismaux deux parrains illustres : noble Jehan des Boyaulx, escuyer, seigneur de Torcy et du Martray, et Philibert de Lanty, seigneur du Meuble. Trois ans plus tard, en 1602, c'est une fille, Catherine, qui naît à Jehan Camus ; il lui donne pour parrain Claude de Mallein, seigneur de Torcy, et pour marraine Jeanne Carpot, femme de M^r Marc Trochereau. D'autres Camus se rencontrent vers la même époque dans nos registres paroissiaux. L'un d'eux occupe également une situation au bailliage de Sept-Fons.

François Camus, dont nous avons à parler ici, était le plus jeune fils du foyer d'Etienne Camus et de Marie Veillaud. Cinq enfants y virent successivement le jour. Dès son enfance, François se montra réfléchi, intelligent, studieux ; à l'âge de douze ans, il obtenait son certificat, comme couronnement à ses études. De 13 à 18 ans, il fit ses débuts de cultivateur chez Léperon, à Pétigny. De là, il fut successivement à la Folie, au Clos du May, à Garnat, et enfin à la Chaume, à Dompierre. Réformé pour sa taille trop menue, François Camus s'embaucha alors dans la carrière de l'Hautmoucheron. Dans tous les domaines où il avait séjourné, il avait été un modèle d'application au travail, partout il avait conquis l'estime et la sympathie de tous : il en fut de même à la carrière. Il sut s'y faire remarquer par sa soumission envers les patrons et son bon esprit avec ses camarades. Ces mêmes qualités, il les déployait au sein de sa famille. Jamais on ne saurait dire assez avec quelle délicatesse et quel inlassable dévouement il assista sa mère durant une maladie qui lui dura plus de trois mois.

François Camus ne pouvait être aussi qu'un bon soldat. Après un nouveau conseil de revision passé le 11 décembre 1914, notre jeune compatriote fut incorporé au 2^e zouaves. Son passage dans ce régiment fut de courte durée. Il fut bientôt versé dans les Alpains de Briançon. Il partit avec eux tenir campagne en Alsace, il s'y battit bravement, ainsi que dans tous les autres secteurs. En juillet 1915, il écrivait à sa famille : « Les Boches nous envoient bien des marmites, mais on ne se fait pas de bile, on leur en envoie aussi. »

En octobre 1915, il partit pour Salonique. Le 1^{er} janvier 1916, il écrivait : « J'ai passé mon jour de l'an à 200 mètres des Autrichiens, car on est en Albanie. »



DEVEAUX Claude



FORESTIER François



GRAS Alphonse

Bea
d'autr



DUC Jean-Baptiste



BRIAT Antoine



MONCIAUD Gilbert

A la fin de ce mois, il est devant Monastir et s'attend d'un jour à l'autre à monter aux avant-postes.

En mai, il écrit : « On s'est approché des Bulgares et des Boches, on entend gronder le canon et quelques coups de fusils des patrouilles. Les Bulgares se rendent tous les jours. Je crois que la Grèce marchera aussi ; il y a beaucoup de Russes qui débarquent et beaucoup de Serbes. » En septembre : « Je me porte bien, sauf un peu de fatigue, car depuis plus d'un mois on marche et on combat sans repos. Les Bulgares nous ont attaqués deux fois, mais ils ont été repoussés avec de terribles pertes ; on a fait des prisonniers qui nous ont dit qu'ils ne recommenceraient pas de sitôt. On est du côté de Florina. Il y en a de toutes les nations, des Anglais, des Russes, des Italiens, des Serbes, des coloniaux. Je crois que notre régiment va être cité à l'ordre du jour pour son endurance. » Le 19 novembre, le 242^e était toujours devant Monastir en flammes et gardait le ravitaillement que les comitadjis avaient tenté de prendre, tandis que le reste de la 57^e division était à la poursuite des Bulgares. C'est devant cette ville, une des principales de la Serbie, que François Camus devait tomber le 19 mars 1917, sans avoir revu ainsi qu'il l'espérait tant, son beau pays de Beaulon et ses chers parents. Ces derniers ne connurent d'autres détails sur sa fin glorieuse que ceux que leur transmit le sergent-major du 242^e d'infanterie, dans une lettre du 20 mai 1917, que nous reproduisons :

« L'infortuné camarade François Camus, dit-il, est tombé le 19 mars dernier, près des hauteurs de 1.067, tué par un éclat d'obus lors d'un violent bombardement. Son corps est resté sur les sommets qui ont été pris par les Boches ou, du moins, les coloniaux nous

ayant relevés le 22, il se peut que leurs brancardiers aient pu l'ensevelir, car le corps était entre les lignes. » Et il ajoute cet éloge, qui ne nous surprend point : « J'estimais beaucoup Camus, qui était un garçon loyal et courageux. » Comment eût-il pu agir autrement dans l'armée, alors que dans la vie civile on lui trouvait les plus sérieuses en même temps que les plus aimables qualités.

♦♦

Dusson Jean, fils de Jean Dusson et de Marie Pasquier, naquit à Beaulon en 1887, dans le louage que ses parents possédaient au Raclat. Il y grandit en compagnie de ses deux frères dont l'un, plus âgé que lui, a bravement rempli son devoir depuis la guerre. Dès que Jean eut terminé ses études, il entra au château du Meuble, au service de M. Desvernois. Au bout de deux ans, il désira apprendre le métier de boulanger et fit ses débuts chez M. Melin. Il voulut ensuite se perfectionner et entreprit son tour de France, jusqu'au jour où il échoua dans la grande ville, à Paris. Il s'y établit définitivement et bientôt y choisit une brave jeune fille, Rose Délugard, pour en faire la compagne de sa vie. Deux ans après cette union, Jean Dusson, qui autrefois avait fait son service militaire au 86^e, au Puy, se vit de nouveau appelé à défendre nos frontières contre l'ennemi envahisseur.

Il partit au deuxième jour de la mobilisation et durant quatorze mois, se battit courageusement dans tous les secteurs, de la mer du Nord à la Suisse. En octobre 1915, notre vaillant compatriote était à la Butte de Tahure, qui fut l'objet de tant de longs et violents combats. Pour combien de nos héroïques poilus ne fut-elle

pas le tombeau ? Jean Dusson fut du nombre de ceux qui y donnèrent leur vie pour la Patrie et pour Dieu qui les a récompensés de ce sacrifice suprême.

On ignore dans quelles circonstances tomba Jean Dusson, mais, depuis ce triste jour, sa bonne mère le pleure et la vie de sa pauvre veuve s'écoule dans une douleur d'autant plus grande que Dieu lui a envoyé comme dernière épreuve celle de perdre la vue. Ne semble-t-il pas que du Ciel où il jouit, le brave qu'elle a perdu lui répète ce qu'écrivait quelques jours avant sa mort un officier à celle qu'il ne devait plus revoir : « Prie le bon Dieu bien fort, chère petite femme. Dis-toi que la souffrance est une grâce qui nous est offerte par Dieu et un bienfait pour qui sait en profiter. Dis-toi que ce que fait Dieu est bien fait. Il nous mène, acceptons sa main ; nous serons bien conduits et nous nous retrouverons en Lui pour ne plus nous quitter. »

♦♦

Leroy Alexandre, enfant de l'Assistance, fut élevé par les parents de Jean Dusson, qui le regardaient comme un fils et lui, comme un frère. Dès l'âge de cinq ans, il avait trouvé sa place à ce foyer du Raclat, d'où il ne sortit que pour entrer au domaine de l'Hôpital. Il sut ensuite, aux Patoux, si bien satisfaire ses patrons par son assiduité au travail, sa bonne conduite et son aimable caractère, qu'il resta dans ce domaine jusqu'à l'heure où la France l'appela à son tour à son service. Il n'avait encore que 19 ans et la guerre durait depuis près d'une année déjà quand il fut incorporé au 16^e d'infanterie, à Montluçon, et plus tard, au 92^e. Après quelques mois passés au dépôt, il parti sur le front, comme tous les jeunes bleus de sa

classe ; il en connut bientôt tous les périls, toutes les fatigues, jusqu'au jour, ce fut le 15 mars 1917, où un projectile boche l'atteignit à Craonne, au saillant du Tyrol, et fit de lui un des héros tombés pour la Patrie, un de ceux qui pourrait dire à son tour :

Qu'est-elle donc la vie et qu'est-il le bonheur,
Auprès d'un beau trépas, à côté de l'honneur ?
Le soldat qui combat n'a jamais rien à craindre.
S'il meurt pour la Patrie, il n'a pas à se plaindre ;
S'il y perd en effet un temps d'obscurité,
Il y gagne la gloire et l'immortalité !

Verdenet Gilbert ne vit pas le jour à Beaulon, mais à Chalmoux, où ses parents, Louis Verdenet et Catherine Veillard, s'étaient connus et s'étaient fixés depuis leur mariage. Louis Verdenet, pour subvenir à l'existence de sa famille, travaillait aux mines de Chizeuil ; un jour, la mort y surprit le brave ouvrier : une benne, détachée de sa cage, s'effondra dans la mine et le tua. A la suite de ce triste événement, la pauvre veuve quitta Chalmoux avec ses 5 petits enfants et vint s'installer à Beaulon auprès de deux de ses sœurs, mariées dans cette localité.

Notre jeune Gilbert, qui était l'aîné des fils, y arriva pendant l'hiver qui précéda sa Première Communion. Ce grand acte de la vie chrétienne accompli, il entra chez Lépaubin, métayer à la Folie. Au bout de deux ans et demi, il quitta ce domaine pour entrer à celui de Pétigny. Après les travaux des champs, ce fut l'usine. Gilbert s'embaucha parmi les ouvriers de M. Puzenat. Cette décision lui permit de revenir vivre auprès de sa mère, pour laquelle il se montra toujours

un fils dévoué et affectueux. La guerre maudite éclata. Gilbert, qui venait seulement d'atteindre sa dix-huitième année, ne partit qu'en avril avec la classe 16. Il partit au 92^e à Clermont, mais dans la suite il devint grenadier au 142^e. Cette fonction n'était pas sans péril, la fin de notre jeune poilu le prouva. Il en eut du reste le pressentiment lors de la dernière permission qu'il revint passer auprès de sa mère et de ses frères et sœurs. Avec quelle peine il s'arracha à leurs embrassements et avec les larmes aux yeux ; émotion bien explicable chez ce brave qui n'avait pas encore vingt ans. N'a-t-on pas dit souvent que les plus tendres sont aussi les plus braves, quand il s'agit de regarder le devoir en face. Cette belle citation à l'ordre de la brigade, que reçut notre jeune Beaulonnais, le prouve une fois de plus.

« D'un courage et d'un sang-froid remarquables. Le
« 9 mars 1917, faisant partie de la fraction au repos
« et le petit poste tenu par sa section étant attaqué, se
« précipita dans ce poste en lançant des grenades, a
« contribué par sa courageuse attitude à repousser l'en-
« nemi. »

Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'on lit l'extrait de cette citation que portait sur lui le jeune Verdenet et qui garde en huit endroits la trace d'un des projectiles qui le frappa gravement aux Eparges le 18 avril 1917. Blessé à la poitrine, aux jambes, au ventre, à la tête et au bras, Verdenet sut, d'après le témoignage même de ses camarades, se montrer brave jusqu'au bout, même après ses blessures. Transporté à l'ambulance trois jours après, il écrivait à sa mère :
« Ne vous inquiétez pas trop à mon sujet. Mes blessures ne sont pas graves et j'espère guérir bien vite. »

Trois jours plus tard encore, il lui écrivait de nouveau : « Ma blessure à la jambe droite était très mauvaise ; c'est à cause de cela que les majors ont coupé mon pied droit au-dessus de la cheville. Aussi maintenant, je vais mieux. Quand ma main droite sera libre, je t'écirai moi-même. »

Le pauvre enfant s'illusionnait sur son état, bien qu'admirablement soigné par les majors et les infirmiers, Gilbert, comme l'écrivait l'un d'eux à sa pauvre mère, baissait peu à peu, la vie semblait vouloir le quitter. Dès la première heure, se souvenant de son éducation chrétienne, Gilbert s'était confessé ; aussi, dit le prêtre-infirmier : « quand je lui proposais de recevoir les Sacrements, c'est avec une foi bien vive et une résignation édifiante qu'il les reçut. Et même un jour, quand l'aumônier vint faire communier les chers blessés, Gilbert lui demanda la communion. Malheureusement, le cher enfant ne pouvait la recevoir, à cause de ses blessures, car il vomissait. Quand il se sentit mourir, il m'appela, en me disant : « Père, « je vais mourir ! » Alors il me fit ses dernières recommandations. Il me fit connaître votre peine, vos ennuis, en même temps que l'affection qu'il vous portait, il me parla de toute la famille, et en particulier de ses sœurs. Pour tous il eut un souvenir, donnant à tous rendez-vous au Ciel. Le cher enfant est décédé le 27 avril, à 16 h. 40. Il est mort sans trop grande souffrance. Je lui ai fermé les yeux. Je l'ai enseveli dans un cercueil neuf. Il fut inhumé au cimetière militaire du Petit-Monthairon (Meuse), tombe 638. » Deux jours avant sa mort, une dernière consolation avait été accordée à ce jeune brave. La médaille militaire lui avait été remise, avec cette nouvelle citation :



LEROY Alexandre



VERDENET Gilbert



DURAND Claude



RAYMONDIN Louis



SA



« Soldat très brave, modèle de courage et d'entrain. S'est brillamment conduit lors de l'affaire du 9 mars 1917. A été grièvement blessé le 18 avril 1917, en repoussant avec succès une attaque ennemie dirigée sur l'une de nos tranchées. Déjà cité à l'ordre. »

♦♦

Roux Pierre. Nous ne ferons que citer le nom de ce brave, sur lequel nous n'avons pu recueillir que quelques renseignements. Né aux Cannes, commune de Chevagnes, il ne peut revendiquer le titre d'enfant de Beaulon que pour avoir fréquenté notre Ecole libre des Garçons et avoir été ensuite quelques années domestique agricole au domaine des Pelletiers. Il le quitta pour apprendre le métier de sabotier à Thiel, métier dans lequel il persévéra jusqu'au jour où il partit au 110^e d'infanterie, avec la classe 1914. Durant trois années, son sort fut lié à celui de ce régiment, parcourant avec lui tous les secteurs, partageant ses échecs et ses victoires. Le 27 juillet, Pierre Roux fut mortellement atteint, en Belgique, à Bœsinghe, et inhumé à la ferme de Casa blanca.

♦♦

Durand Claude était fils de Pierre Durand et de Jeanne Bernardin. L'un et l'autre appartenaient à une famille originaire de Beaulon, mais depuis un certain temps déjà les Bernardin exploitaient, à la limite de la commune de Dompierre, le domaine des Prats, qui faisait alors partie de la propriété du comte de Valori. C'est ainsi que le mariage de Pierre Durand eut lieu à Dompierre et que leurs deux fils y furent baptisés.

Quelque temps après, ils quittèrent les Prats et, après un séjour de trois années fait à Diou, vinrent

s'installer à Beaulon, au Montat. Pierre Durand devait s'y éteindre en 1907, des suites d'une longue et douloureuse maladie, laissant à sa pauvre veuve le soin d'élever leurs deux jeunes fils. Claude, qui avait achevé son éducation à notre Ecole libre, se trouvait placé aux Naumains quand mourut son père ; il quitta alors les Laloi pour rentrer avec sa mère chez ses grands-parents, aux Prats. Mais le métier de cultivateur n'était pas dans les goûts du jeune Claude : il préféra entrer comme apprenti chez le coiffeur Page. Au bout de deux années, il s'en alla continuer son apprentissage à Nevers, puis à Paris. C'est là que le recrutement le prit avec la classe 1915 et l'incorpora au 38^e d'infanterie, à Saint-Etienne. Après un stage de trois mois, Claude Durand partait au front dans la première section de la 3^e compagnie de mitrailleuses, poste qui n'était pas sans danger.

Les premières étapes furent Resson-sous-Metz, Betaucourt, Cambronne. Le 1^{er} septembre, il fit connaissance avec les tranchées, à Longueil. Ce fut ensuite Montigny, Crève-Cœur, Daucourt, Montdidier, d'où il partit pour passer une permission à Beaulon. De retour à son régiment, il fit de nouveau plusieurs secteurs. Le régime militaire était dur pour cet enfant de vingt ans, dont la santé n'était pas des plus robustes et que son métier de coiffeur avait habitué à une vie tranquille et sédentaire. Malgré l'âpreté des combats, les privations et souffrances de tous genres, il savait se montrer courageux et remplir son devoir, quelque périlleux qu'il fût. Dans l'été 1917, il fit connaissance avec la fournaise de Verdun : « Groupés en meute d'enfer, les canons ennemis jour et nuit y mêlent leurs hurlements. Les obus grèlent. La mort jalonne son

champ. La terre bondit en gerbes, comme la vague sur un récif. Plus de tranchées. Il faut s'accrocher, s'incruster à la glèbe déjà avide de votre sang. Des bois qui furent soumis à ces chocs insensés, il ne reste que des troncs décharnés. Mais où les arbres même n'ont pu demeurer, les hommes demeurent... Ils attendent l'assaut.. Ils attendent la mort... Qu'elle est lente à venir, la mort libératrice, la désirable mort !... Les nerfs sont déchirés... La tête éclate... On ne peut plus penser : d'ailleurs cela vaut mieux. Oh ! la paix du tombeau ! »

Elle vint pour Claude Durand le 2 août 1917. Il était à son poste de mitrailleurs, avec sept de ses camarades, à la tranchée Champigneules, entre le bois d'Avocourt et la cote 304. Un obus tomba au milieu de cette section et emporta les huit mitrailleurs dans la paix du tombeau et la gloire de l'éternité. Quel ne fut pas le désespoir de la pauvre mère de Claude Durand, en apprenant que son fils bien aimé avait payé de sa vie son dévouement à la patrie !

M. l'abbé Brémont, aumônier-brancardier du 38^e d'infanterie, qui avait inhumé notre jeune héros, envoyait, quelques mois plus tard, à sa mère, avec la photographie de sa tombe, les détails suivants :

« Veuillez me permettre de vous envoyer ce souvenir à la fois si triste et si consolant de votre cher fils, tué le 2 août 1917, tout près de la cote 304, avec sept de ses camarades. Le retour dans ce secteur m'a permis d'aller prier sur sa tombe et d'y poser un entourage, car les lignes actuelles sont à 2 kilomètres de là, alors qu'elles étaient à 100 mètres au mois d'août. »

C'est là que repose le pauvre enfant, attendant que sa mère puisse aller un jour prier sur sa tombe et avoir la consolation de ramener ses restes mortels dor-

mir auprès de son père, dans le cimetière de notre village.



Raymondin Louis était l'un des six enfants de Jean Raymondin et de Marie Desforges. Lors de sa naissance, survenue le 20 février 1892, ils exploitaient le domaine des Parats, commune de Montbeugny. Quand ils quittèrent ce domaine, quelques années plus tard, ce fut pour s'installer à Beaulon, dans une locaterie des Pelottes. Louis Raymondin y demeura longtemps avec ses parents, employant toute son activité et sa bonne volonté à leur venir en aide dans la culture de leurs terres. La production de celles-ci étant insuffisante pour subvenir à l'existence de cette famille nombreuse, Louis Raymondin prit le parti de quitter le toit paternel pour entrer au service du métayer des Desbots. Il sut se montrer auprès de lui comme il l'avait été avec son père, un ouvrier intelligent, attentif à la besogne. Son caractère agréable autant que son bon esprit, sa droiture et sa loyauté lui gagnèrent l'estime de ses patrons, qui gardent encore le meilleur souvenir de son passage au milieu d'eux. Le service militaire le leur prit en 1912, pour l'incorporer au 121^e, de Montluçon. Il sut se montrer aussi bon soldat qu'il avait été bon fils et bon ouvrier.

Louis Raymondin se trouvait au régiment depuis bientôt deux ans quand l'Allemagne envahit notre territoire. L'armée active dont faisait partie notre jeune compatriote fut la première à voler à la frontière pour briser le formidable élan des Boches.

Au début de la campagne, Louis Raymondin remplit les fonctions de cuisinier au 121^e. Dans la suite, il entra dans la mêlée et prit part aux différents combats

dans lesquels son régiment se trouva engagé. Il se battit toujours avec vaillance et portant très haut le sentiment de son devoir, telle, du reste, que le prouve cette belle citation à l'ordre du régiment qui lui fut décernée le 5 juillet 1917 par le lieutenant-colonel Bourg :

« Au front depuis le début de la campagne. Très bon soldat, animé du meilleur esprit ; sert d'une façon parfaite. Très brave au feu et plein de sang froid dans les circonstances périlleuses. »

Verdun, toujours Verdun ! Sommet de gloire pendant la grande guerre, mais dont toutes les pierres de ses forteresses restent éclaboussées du sang des géants qui la défendirent, Verdun devait être aussi le tombeau de Louis Raymondin ; il y tomba à la cote 304 on ne sait exactement à quelle date : ce fut entre le 19 et le 25 août 1917 qu'il alla dans un monde meilleur recevoir la récompense de son héroïque sacrifice.



Dieu a accordé à bien des familles le bonheur de voir les leurs sortir indemnes de la guerre qui a bouleversé le monde, mais il en est d'autres qui ont dû boire le calice jusqu'à la lie. Elles ne sont malheureusement que trop nombreuses celles qui ont vu disparaître plusieurs de leurs membres dans l'horrible fournaise.

Savry Edmond et **Savry Jean**, ces deux frères tombés pour la France, sont un nouvel exemple à ajouter à ceux que nous avons déjà dû citer. Le père de ces enfants, Benoît Savry, a une famille assez nombreuse dans notre région et dont une branche se trouve fixée à Cronat. Les parents de leur mère, métayers pendant

quarante-neuf ans au domaine du Crot Léger, à Lesme, venaient d'entrer au domaine du Creux à Cressy-sur-Somme, quand leur fille, Marie Henriot, épousa Benoît Savry, veuf d'Annette Martin, de laquelle il avait trois filles. Un fils Jean venait bientôt augmenter le nombre de ses enfants, puis un second qui reçut au baptême le nom de son parrain, M. Edmond Perrin, maire de la commune et propriétaire du Creux. Ce dernier ne tarda pas à transplanter le jeune ménage dans un autre de ses domaines de moindre importance, situé dans le village voisin de Grury. C'est là que leur naquit un troisième fils nommé Jean comme son aîné et qui devait un jour tomber au nombre des défenseurs de la Patrie.

Dans la suite, toute cette petite famille vint s'établir à Beaulon, à la locaterie de Valattes, que depuis 22 ans elle exploite pour M. Pelletier, du Rio de Mont. Les fils fréquentèrent notre école des Frères ; cette éducation chrétienne ne fit que compléter celle qu'ils recevaient de leurs bons parents qui surent toujours leur donner des conseils appuyés par l'exemple. Ils firent ainsi d'eux de braves enfants et d'excellents travailleurs. Soit à Saint-Martin, aux Grands Versiaux, où Edmond resta jusqu'à son départ pour l'armée, soit à la Ganche-Sabot, où Jean demeura de longues années, partout ils laissèrent d'excellents souvenirs. La meilleure preuve n'en est-elle pas dans ce fait que leur jeunesse presque entière s'écoula au service des mêmes patrons.

En 1910, la conscription appela Edmond dans les zouaves de Tunis. Il fit alors la connaissance de la vie des camps, dans les grands déserts, sous le soleil torride de l'Afrique. En 1914, ses trois années s'ache-

vaient, il allait être libéré, quand il fallut en toute hâte traverser la Méditerranée et voler à la rencontre du Boche. Une permission fut toutefois accordée à Edmond pour revoir son cher village et embrasser ses bons parents. Ce devaient être des adieux... un mois plus tard, il disparaissait dans un de ces assauts légendaires d'héroïsme, tels qu'en donnaient les zouaves, qui, plus que tous autres, n'obéissaient qu'à une devise : Vamcre ou mourir ! Il ne vainquit pas le pauvre Edmond, mais il sut mourir ; ce furent ses camarades qui, plus tard, recueillirent dans les plis de leur drapeau la victoire achetée au prix de son sang et de celui de tant de héros.

Si la perte d'un fils bien-aimé est pour des parents une immense douleur, quelle acuité ne s'ajoute pas à leur sacrifice, quand ils ne peuvent recueillir aucun détail sur une mort certainement glorieuse, mais dont Dieu seul garde le secret. Que ce soit là leur consolation ; le Ciel s'est incliné près de ces délaissés, il les a assistés autant que les autres à leur heure dernière et les Anges ont recueilli leurs âmes que n'atteint plus la souffrance, pour les porter à Dieu dans l'éternel bonheur.

Quant à Jean Savry, que différentes maladies avaient fait ajourner trois fois avant son entrée au 414^e d'infanterie, il ne partit que le 15 août 1915. Après quelques semaines d'instruction, il fut dirigé sur le front et contribua longtemps à la défense du plateau de Craonne. Il fit ensuite différents secteurs ; sa bonne tenue et sa bravoure le distinguèrent sans doute à l'attention du commandant qui en fit un de ses agents chargés de porter les dépêches. C'était un poste de confiance, mais aussi plein de périls. Un soir, alors qu'il se faufilait

dans la nuit noire, à travers le chaos des tranchées, accompagné d'un camarade qui ne le quittait jamais, un obus fondit sur eux et les terrassa net. Jean Savry eut la poitrine ouverte, un flot de sang jaillit et le cœur de ce brave, atteint jusqu'en ses profondeurs, cessa de battre, tandis que son âme, délivrée de son enveloppe mortelle, s'en allait rejoindre celle de son frère, dans le séjour des Bienheureux. C'était à dix heures du soir, le 3 octobre 1917, au secteur de Crouy, dans l'Aisne.

♦♦

Blond Félix était l'aîné des fils d'André Blond et de Marie Faure. Né le 10 juillet 1894, il fréquenta notre école des Frères et en fut l'un des meilleurs élèves.

Ses études achevées, il se mit au travail et seconda son père dans son métier de charpentier, que lui-même tenait de son père. Pour se perfectionner dans l'art de la construction, Félix Blond collabora quelque temps avec un architecte de Moulins, puis il entreprit son tour de France. Il séjourna dans l'Oise et finit, ainsi que bien d'autres, par échouer à Paris, fasciné par l'éclat de la grande ville. Il n'y trouva sans doute pas l'occasion d'y exercer sa profession de charpentier, bien qu'à Paris on y construise des maisons autant et plus qu'ailleurs, ou peut-être trouva-t-il la situation qui lui fut alors offerte au métro plus agréable et plus avantageuse. Quoi qu'il en soit, c'est là que la déclaration de guerre le surprit en 1914 et l'obligea à devancer de quelques mois l'appel de sa classe. Le 27^e régiment d'artillerie lourde devint le sien. Après s'être exercé dans cet art, on peut dire barbare, du tir et du repérage, qui pendant cette guerre a atteint le maximum de la perfection, Félix Blond partit au front. Mettant en



BLOND Félix



ROY Antoine



PERRIER Charles



BOULEAU Claude



œuvre tout ce qu'il possédait d'intelligence, de bravoure et d'activité, il ne tarda pas à s'y distinguer. Le 29 avril 1916, en récompense de ses actes de courage, le colonel commandant le 27^e d'artillerie lui remettait une montre, don du général Joffre, pour le motif suivant : « Pendant la journée du 8 mars, la batterie étant prise sous un feu de l'ennemi extrêmement violent, ne s'est abrité qu'après avoir entièrement terminé un tir d'efficacité qui lui avait été commandé. »

L'année suivante fut celle du mariage de notre jeune compatriote. La fin de la guerre toujours attendue ne venant pas, il ne voulut pas se résigner à remettre plus longtemps un projet qui lui tenait au cœur. Le 16 octobre 1917, il épousait à Périgueux la jeune fille dont il désirait faire le bonheur. Contrairement à ce rêve, Jeanne Arvieux, c'était son nom, devait apprendre à connaître les douleurs du veuvage avant d'avoir goûté les douceurs de l'union qu'elle contractait et de la maternité. Le 29 juin de l'année suivante, la malheureuse jeune femme mettait au monde un fils, Félix-Etienne, et ce qu'elle ignorait à cet instant qui réalisait son plus cher désir, c'est que cet enfant qui venait de naître n'avait plus de père. Depuis neuf jours, en effet, il était tombé au champ d'honneur en faisant une fois de plus bravement son devoir. Le plus terrible est qu'il ne fut point une victime des Boches, mais de la matière qui parfois se révolte comme une brute et frappe impitoyablement ceux qu'elle devrait servir. Ainsi en fut-il pour Félix Blond, à Bourneville, le 20 juin, à 15 heures. Il était à sa pièce, en train de déclancher le tir, quand brusquement elle éclata. Un gros éclat lui enfonça la boîte crânienne, mettant à nu une partie de la substance cérébrale. Il tomba aussitôt dans le coma,

dit le prêtre qui communiqua ces tristes détails à sa femme, sans prononcer un mot, le côté gauche entièrement paralysé et, d'après l'avis du docteur, ne souffrant aucunement. « Tout le temps qu'il demeura près de nous, au poste de secours, où il fut aussitôt transporté et pansé, il ne fit aucun mouvement ; seule sa respiration était bruyante. C'était le râle. Le voyant en grave danger de mort, je l'ai absous et extrémisé. » L'auto étant arrivée peu après, il fut aussitôt transporté à l'ambulance 4/53, à Antilly. Quelques minutes après son arrivée, il rendait à Dieu son âme de chrétien et de soldat du droit et de la justice, pour lesquels il avait combattu, abrité sous les plis du drapeau de la France, sa chère Patrie.

**

Verdun ! De tous les fronts, ce fut le plus terrible pour nos braves poilus, le plus sanglant par l'âpreté et la durée des combats. Des millions de soldats s'y sont heurtés dans des batailles de géants. Les morts, c'est par centaines de mille que la mitraille les a couchés dans ces ravins au nom désormais fameux. Verdun ! C'est là qu'est tombé, avec tant d'autres, **Antonin Roy**, celui qui aujourd'hui va défiler dans cette chère petite revue, où passent chacun à leur tour les braves enfants de Beaulon. Héros modestes, mais glorieux, morts pour la France, leur grande patrie. Beaulon, leur petite patrie, est fier de les montrer et d'honorer leur mémoire.

« Le soldat Roy Antoine, du 86^e d'infanterie, le 17 août 1917, a fait preuve de courage et de sang-froid, en accomplissant la mission qui lui avait été confiée, a été blessé mortellement. » Signé, Guillaumat, commandant de la 2^e armée.

Voilà le document officiel, par lequel fut communiquée à sa famille la mort glorieuse de celui qu'elle pleure. D'autres détails que nous allons mentionner lui ont été adressés par le médecin-major, par son beau-frère, Antoine Darbelet, soldat du génie au même secteur, par le sergent Baptiste, son compatriote et son ami, par M. l'abbé Guilloux, prêtre-infirmier de Saône-et-Loire, qui l'assista à ses derniers moments. Antonin Roy, de la classe 1895, parti au 4^e jour de la mobilisation, fut affecté au 86^e d'infanterie. Comme il avait fait son congé dans la cavalerie, on le nomma conducteur de la voiture du poste de secours. Il rejoignit le front à Lassigny, en octobre 1914, et ne le quitta plus. Par ses fonctions, il appartenait au service sanitaire et dans une place parmi les plus dangereuses de ce service. Les statistiques ont constaté que les brancardiers et les hommes des postes de secours avaient un pourcentage de morts aussi élevé que les troupes d'assaut les plus éprouvées. Le poste de secours est toujours à proximité des premières lignes, sous le feu des marmites et des tirs de barrage, avançant ou reculant, suivant les fluctuations des combats, mais toujours à portée des combattants pour recueillir les blessés.

Au dire de ses chefs, Antonin Roy conduisait sa voiture sous les bombardements et à travers les trous d'obus, avec un sang-froid imperturbable et une habileté de cavalier consommé. Les boues de la Somme, où il resta longtemps, les ravins de Verdun, où son régiment se battait depuis plusieurs mois, il les connut, il les brava et son moral resta toujours excellent.

La nuit du 17 au 18 août 1917, à la célèbre côte 304, on se préparait à une attaque de grande envergure, à laquelle prenait part le 86^e. Le roulement formidable

du canon faisait trembler le sol. Les fantassins, l'arme au poing, accroupis dans les tranchées, attendaient le signal de l'assaut. Antonin Roy, lui aussi, était à son poste, sous le feu des obus, près de sa voiture attelée, pour se porter en avant dès que l'attaque serait déclenchée. C'est alors qu'il fut touché par un obus qui lui fit d'horribles blessures. Le bras droit brisé, le maxillaire inférieur fracassé, la langue coupée, le sang ruisselant par toutes ses entailles, Antonin Roy, couché par terre, eut le courage de se relever et de franchir 500 mètres pour atteindre une voiture d'ambulance, qui le transporta à Fleury-sur-Aire. L'ambulance qui était installée dans ce village de l'arrière du front de Verdun, était admirablement organisée et les blessés y étaient soignés par des médecins habiles et dévoués. Ils jugèrent d'abord les multiples blessures d'Antonin Roy graves, mais non mortelles. Ils espéraient pouvoir lui mettre un appareil remplaçant son maxillaire fracassé pour lui permettre de s'alimenter. Car il ne le pouvait pas avec sa bouche dont tous les os étaient en miettes et les chairs en lambeaux. En attendant la mise de cet appareil, les chirurgiens lui firent l'opération de la gastéromanie, qui a pour but d'alimenter directement l'estomac par une sonde. Mais des complications survinrent dans cette bouche en lambeaux, la gangrène s'y manifesta, empoisonne le sang, enlevant tout espoir de guérison. « Il a beaucoup souffert, écrit M. l'abbé Guilloux, prêtre-infirmier qui l'a soigné. Très agité par la fièvre qui le brûlait, il fallait continuellement veiller sur lui, pour lui remettre les couvertures qu'il rejetait sans cesse, et le maintenir couché. » A la dernière visite de son beau-frère, se sentant probablement perdu et torturé de ne pouvoir parler, à sa demande par signe, on lui pré-



PRUNIER Jean-Marie



BERTRAND François



ROY Simon



CIMETIÈRE Antoine



BIJON François



CHALUMEAU Jean

senta une feuille de papier sur laquelle il put griffonner de sa main gauche : « Dis à ma famille de bien prier le bon Dieu pour moi. » « Le lendemain, qui était le 29 août, écrit encore l'abbé Guilloux, de l'autre bout de la salle où j'étais occupé, je vois l'infirmière au chevet du pauvre Roy et je l'entends l'appeler par son nom. J'accours près de lui et j'aperçois une figure de cire, j'entends des râles d'agonie. Vite je lui donne l'absolution *in extremis*. Je connaissais d'avance les sentiments chrétiens d'Antonin Roy. Un jour que je le veillais, j'avais ouvert devant lui, avec son assentiment, son portemonnaie et j'y avais trouvé un petit Christ en métal. Une autre fois, me sachant prêtre, il m'avait serré la main avec une cordialité très significative. Puis le jeune sergent qui venait le voir tous les jours, qui paraissait l'aimer beaucoup, m'avait confirmé les sentiments chrétiens de son ami. Je suis heureux de m'être trouvé là, comme l'instrument de la Providence, pour procurer à ce brave soldat mourant les secours religieux et à sa famille une consolation dans sa grande douleur. » Ces sentiments religieux dont parle M. l'abbé Guilloux, Antonin Roy les avait puisés dans l'exemple de sa famille, dans l'éducation soignée qu'il avait reçue au pensionnat des frères de Saint-Gilles, dans le milieu qu'il fréquentait habituellement. Dieu qui n'abandonne pas les siens, lui avait amené aux heures de sa cruelle agonie un prêtre dévoué pour le réconforter et lui ouvrir les portes du Paradis. Le docteur Tombeur, médecin-major du 86^e, son chef direct, dès qu'il apprit ses graves blessures, se mit à sa recherche dans les postes de secours. Mais Antonin Roy était déjà évacué à Fleury-sur-Aire. Son service pendant la bataille le retenant aux premières lignes, le docteur ne put se rendre près

de son cher conducteur. Alors, il écrivit à sa jeune femme une touchante lettre dont je veux citer quelques lignes. « Antonin Roy est le meilleur des hommes. » Ces paroles du docteur Tombeur, que je viens de citer, sont l'expression de la plus exacte vérité. Excellent époux, père de famille admirable, son intérieur respirait le parfum des douces vertus qui font le bonheur des foyers chrétiens, où l'on s'aime, où l'on s'entend, où l'on se respecte, où chacun accomplit tout son devoir. Son commerce de vins en gros le mettait en relations avec un nombre considérable de gens dans un large rayon. Avant la guerre, ce n'était qu'une voix parmi ses nombreux clients, pour louer son affabilité, sa loyauté. Né à Beaulon, enfant du Bourbonnais par conséquent, il en avait la courtoisie de bon aloi, qui est tant appréciée dans tous les rangs de la société. Antonin Roy était le type achevé de ces gars du Bourbonnais, dont le nom est si populaire dans les régiments de notre belle armée française. Gais, serviables et sûrs en amitié, les camarades les aiment et les recherchent, les officiers les apprécient pour leurs qualités de franche politesse et d'élégance dans les manières. Pauvre cher Antonin ! Il dut avoir le pressentiment de sa fin prochaine. A sa dernière permission, en juillet 1917, par conséquent peu de temps avant sa blessure mortelle, il mit tout en ordre chez lui avec un soin particulier qui portait le cachet d'un testament intime. Sa comptabilité commerciale, son magasin, son jardin, ses clients occupèrent une notable partie de sa permission. Sans le dire, il semblait insinuer qu'il ne verrait plus tout cela, où il avait mis toute l'activité de sa jeunesse. A sa femme, à ses enfants, il donna les marques de tendresse plus grandes, qu'il essayait de dissimuler sous sa rondeur virile, mais dont

le sens angoissant perçait malgré lui. Celui qui écrit ces lignes eut le plaisir de sa visite à sa dernière permission. Je me souviens du tableau terrible qu'il me fit, répondant à mes questions, des combats de Verdun, où sa division était engagée depuis plusieurs mois. Son regard ardent qui brillait au cours de son récit palpitant d'émotion, semblait me dire : « Croyez-vous que je puisse revenir vivant de cette fournaise ! » Mais ses lèvres ne le disaient pas. Il avait trop le sentiment du devoir militaire pour se laisser effleurer par la moindre parole de défaillance. Il jouissait d'un beau moral de soldat et il tenait à honneur de le maintenir haut dans son cœur et dans ses paroles, malgré ses noirs pressentiments. J'en ai vu bien d'autres, de ces beaux poilus, qui, comme Antonin Roy, repartaient au front après une permission en disant : « Vous ne me reverrez plus ; cette fois, j'y resterai ! » Bientôt l'événement justifiait ces lugubres pronostics. Un proverbe turc dit : « Quand le palais est fini, le sultan meurt ! » Pauvre cher Antonin ! Avant la guerre, il avait fini, non un palais, mais une belle maison parfaitement comprise pour le confortable et l'élégance. Il y avait installé avec un pieux amour sa chère famille ; il y avait organisé avec goût les accessoires de son commerce florissant. Ses enfants grandissaient, promettant par leur intelligence et leurs vertus naissantes, de continuer les honorables traditions de sa double famille. Il était heureux autant qu'on peut l'être sur cette terre. La guerre est venue, elle l'a fauché à la fleur de l'âge, à 42 ans, emportant du même coup les espérances et le bonheur des siens. Antonin Roy laisse derrière lui des regrets éternels au cœur de sa jeune femme, de ses enfants et de toute sa famille. Il laisse aussi, chez tous ceux qui l'ont connu, l'estime

et le souvenir d'avoir été le meilleur des hommes et un brave soldat.

Unissons nos prières et nos larmes à son sang répandu, à ses terribles souffrances, à sa vie sacrifiée pour le salut de la patrie française, et gardons le doux espoir de le retrouver un jour sur les rivages bienheureux de la patrie céleste.

★★

CŒUR MARIE JOSEPH ANDRÉ ELIZÉE LOUIS **Comte de Monspey**, capitaine du 10^e escadron au 8^e cuirassiers à pied, chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre avec palmé, chevalier de l'ordre souverain de Malte, chevalier de l'Aigle blanc de Serbie, décoré de la médaille de Saint-Stanislas de Russie, était issu d'une maison d'origine chevaleresque ; fils du colonel marquis de Monspey et de Mlle de Sinety, ses ascendants paternels et maternels ont fourni des officiers généraux et, par leurs alliances, lui avaient transmis le sang de plusieurs maréchaux de France.

Le Comte de Monspey fit d'abord ses études chez les Pères Eudistes à Versailles, où il passa son baccalauréat ès lettres, puis chez les Pères Jésuites à Paris ; il y devint bachelier ès sciences.

Sous-lieutenant au 8^e régiment de cuirassiers, lors de son mariage en 1902 avec Mlle Bayon, il fut alors obligé par la gestion de propriétés considérables dans lesquelles son action morale et religieuse était grande, de donner, avec beaucoup de regret, sa démission de l'armée active.

Le Comte de Monspey était lieutenant de réserve au moment de la déclaration de guerre ; elle le surprit non encore remis de l'opération de l'appendicite, subie le



COMTE LOUIS DE MONSPEY

Chevalier de la Légion d'honneur
Décoré de la Croix de guerre avec Palme

16 juillet précédent. Veuf et père de deux jeunes fils, il n'hésita pas à quitter la clinique où il était soigné à Paris, le 31 juillet au soir, et contre l'avis des médecins, après un long voyage fait de nuit, arriva à Montchervet pour prendre ses effets militaires, puis partie en auto, partie en wagon à bestiaux pendant toute la journée du 1^{er} août, après une course de plusieurs kilomètres à pied, il rejoignit enfin, dans la nuit du 2 août, le dépôt du 8^e cuirassiers, à Auxonne.

Capitaine d'Etat-Major pendant la guerre, il obtint sur sa demande réitérée, de suivre un cours d'infanterie. Nommé du 10^e escadron au 8^e cuirassiers à pied, sa froide témérité faisait l'admiration de ses camarades et de ses hommes. La croix de la Légion d'honneur et la croix de guerre avec palme lui furent décernées avec cette citation à l'ordre de l'armée : « Officier d'une haute conscience, plein de bravoure et de sang-froid. Au cours d'une attaque ennemie accompagnée d'un violent bombardement n'a pas hésité à sortir de son poste abrité pour se porter à un observatoire. Gravement atteint par un obus ne s'est laissé évacuer qu'après avoir fait avec le plus grand calme toutes les recommandations nécessaires sur la situation. »

Voici encore la copie d'une note du colonel du 8^e cuirassiers à pied, transmise à la famille par le capitaine vicomte de Galard Terraube, cousin germain du capitaine de Monspey, tué lui-même trois mois après :

« Un coup de main sur l'Allée Noire a eu lieu de la part de l'ennemi contre le 8^e cuirassiers à pied.

« Cent Allemands y ont pris part, tous sont restés sur le carreau grâce à la belle et énergique défense des cuirassiers (vingt-deux hommes contre cent environ).

« Le colonel commandant le 8^e cuirassiers informe « messieurs les officiers de la division que l'état du « capitaine de Monspey est toujours grave. Cet officier ne cesse de faire preuve du moral le plus « élevé. »

« *Signé* : DE TESSIÈRES (colonel). — P. c. c. Le colonel DE TARRAGON, commandant le 14^e régiment de « dragons. »

Le capitaine de Monspey, blessé à l'omoplate et à la colonne vertébrale, est mort pour la France à l'hospice de la Salpêtrière, à Paris, le 20 février 1918, après quatre mois et demi d'un martyre physique et moral héroïquement supporté. Le Père de Garray, qui le vit à l'ambulance du front, à Chigny, écrit de lui : « J'étais dans l'admiration d'une hauteur d'âme si naturelle, et si simple ». Et un autre aumônier : « Sa mort si pieuse doit nous faire envie. »

Voici, confiés à sa mère, les dernières recommandations et les vœux du capitaine de Monspey pour ses enfants : « Vous direz à mes fils : « Quand on a la « foi et l'amour de Dieu, l'amour de la France et l'amour de son nom, on peut marcher droit dans le « chemin du devoir et de l'honneur. » Priez Dieu pour que mes fils soient de bons chrétiens, des hommes d'honneur, de cœur et de caractère. »

A cette biographie déjà si belle et si touchante du comte de Monspey, qu'il nous soit permis d'ajouter encore ces quelques lignes, que son humilité n'autoriserait pas s'il était encore parmi nous, mais que du haut du Ciel il approuvera, parce qu'elles seront une cause de bien et d'édification pour tous ceux qui l'ont connu et qui garderont pieusement son souvenir. Continuateur scrupuleux de toutes les œuvres de Mme

Bayon, de sainte et charitable mémoire, il était heureux de les voir prospérer et s'ingéniait à en procurer le développement par ses conseils et par son action personnelle. Nos deux écoles libres, pépinières des familles chrétiennes de la paroisse, l'intéressaient particulièrement. Là, sous l'habile direction de maîtres et maîtresses éclairés, il faisait donner à de nombreux enfants avec une instruction solide une éducation religieuse qui les formait au bien et à la vertu. L'association de nos jeunes gens, groupés en Fanfare-Chorale, était également l'objet de sa sollicitude. Quant aux pauvres, ils avaient ses prédilections. Il leur fournissait en abondance pain, bois, vêtements et gîte, se faisant un devoir de soulager toutes les misères, quand il les connaissait.

Quand éclata la guerre, il fit confectionner par les jeunes filles de son ouvroir les objets les plus nécessaires pour préserver des intempéries nos chers soldats et nos pauvres prisonniers. Nous savons en outre qu'il s'intéressait à de nombreuses œuvres de guerre et que sa bourse était très largement ouverte quand il s'agissait de nos nombreux blessés. En un mot, son concours était assuré chaque fois qu'il y avait quelque détresse à secourir. Son affabilité et sa bonté lui avaient bientôt conquis une des premières places dans notre conseil municipal et de nombreuses sympathies dans ce Bourbonnais où l'ancien duché-pairie de Lurcy-Lévy avait été érigé en marquisat pour ses ancêtres maternels, les Sinéty, en récompense des services militaires de ses membres.

Comme son glorieux patron, saint Louis, roi de France, le comte Louis de Monspey, de si noble lignée, estimait plus encore la noblesse qu'il tenait de

son baptême. Pas un jour, depuis sa petite enfance, ne s'écoulait sans qu'il récitât une ou plusieurs fois cette belle prière indulgenciée de l'Association de Montmartre, prière qui résume tous les sentiments de ce grand chrétien et de ce Français :

« Cœur Sacré de Jésus, je me consacre entièrement à vous. Protégez la sainte Eglise contre ses ennemis, ayez pitié de la France, et faites que je vous aime chaque jour davantage. »

Sa foi vive, son dévouement à l'Eglise, continuatrice de l'œuvre du Christ, lui faisaient voir dans les œuvres sociales et chrétiennes le seul moyen d'enrayer le mal voulu et organisé par les sectes. Comme tout esprit réfléchi, comme tous les chrétiens au caractère fortement trempé, il s'était convaincu qu'aujourd'hui plus que jamais il faut semer autour de soi à pleines mains la charité et le dévouement qui, seuls, ramènent les âmes à Dieu d'abord et ensuite à ceux auxquels il fait l'honneur d'être les dispensateurs de ses biens. Cette grande grâce qui lui venait du Ciel, ces sentiments si nobles qu'il tenait des exemples de sa double famille, nul doute qu'il ne l'obtienne pour ses chers enfants, déjà si sympathiques à ceux qui les connaissent.

★★

Naillon Pierre avait vu le jour en 1885 à Saint-Martin-des-Lais. Quinze mois après sa naissance, ses parents, Jean Naillon et Marie Labbaye, quittèrent cette commune pour venir se fixer dans celle de Paray-le-Frésil. Pierre y suivit les classes avec tous les petits camarades de son âge. Il était doué de beaucoup d'intelligence et d'une grande facilité pour le travail. Il devint bientôt un élève modèle capable d'affronter les difficultés du certificat

d'études. Une maladie survenue fort mal à propos obligea l'instituteur à renoncer à présenter l'élève dont il pouvait être fier.

Les parents de Pierre ne pouvaient faire plus longtemps le sacrifice de l'envoyer à l'école. Aussi, dès qu'il eut retrouvé ses forces, ils le placèrent au domaine du Paradis, toujours à Paray. Il fut ensuite aux Champrées, pour M. Bouvier, chez Denis, aux Gourauds, à Chevagnes. Après y avoir passé quatre ans, il entra aux Chappes, où il y attendit le moment de partir au 145^e d'infanterie, à Epinal.

A son retour, deux ans plus tard, il mit ses talents de cultivateur au service du métayer des Quatre-Vents, à la Chapelle. Celui-ci, voyant dans Pierre Naillon un brave garçon et un bon ouvrier, se mit en devoir de lui procurer une compagne sérieuse et animée comme lui de l'amour du travail. Dans ce but, il lui proposa Francine Gross, qu'il épousa bientôt, et avec laquelle il alla vivre auprès de ses beaux-parents au domaine de la Motte, à Beaulon. C'est ainsi que Pierre Naillon devint l'un de nos compatriotes. Pendant les quatre années qui suivirent, deux fils naquirent à ce jeune ménage. Le plus jeune vint au monde la veille de la mobilisation. Deux jours après, Pierre Naillon était obligé de quitter sa femme et ses deux chers petits pour aller remplir son devoir. Il alla rejoindre à Lyon le 58^e et fut bientôt versé au 258^e et dirigé en Lorraine. Ainsi que tant d'autres, il partit avec courage, ne croyant qu'à une démonstration militaire faite pour intimider les Boches. Il gardait l'espoir d'être de retour au 15 août, pour assister au Baptême de son cher enfant. Cette illusion dura peu, la lutte bientôt s'annonça effroyable : il fallut faire connaissance avec les tranchées et les premières lignes de

feu. Après dix-sept mois passés sur le front, principalement en Champagne et à Verdun, Pierre Naillon obtint une permission pour venir auprès de sa famille et de son jeune enfant qui, maintenant, marchait seul. Plusieurs permissions lui furent accordées dans la suite, c'était toujours une joie de revenir auprès de sa chère femme, maintenant installée aux Patoux, et de constater les progrès de ses jeunes fils, qui s'élevaient sans connaître l'affection et les caresses de leur père.

Depuis quatre ans, Pierre Naillon combattait sans aucun accroc, quand, le 15 juillet 1918, il fut mortellement blessé à la tête et à l'abdomen par un éclat d'obus. Il fut relevé sans connaissance par un de ses camarades de Beaulon, Simon Bouillé, brancardier de sa compagnie. Après le premier pansement, qui sembla lui apporter quelques soulagements, on le transporta à l'ambulance 13/20. Mais la blessure était trop grave. Pierre Naillon expira durant le trajet.

Il fut inhumé au cimetière militaire de la Veuve, situé le long de la route de Reims, tombe 325. Il y repose avec 3.000 de ses camarades, tombés comme lui au champ d'honneur.

En mars 1919, sa pauvre femme a eu la consolation d'aller prier et pleurer sur cette nécropole, que des mains dévouées entretiennent avec un sentiment de respect et de vénération à la mémoire des héros morts pour la France.

♦♦

Perrier Charles était un enfant de Beaulon par son père, Louis Perrier, l'habile menuisier dont le souvenir est encore vivant parmi nous. Par sa mère, Charlotte Bouleau, il était le cousin du jeune héros de ce nom dont nous retraçons également la fin glorieuse.



DUMOND Toussaint



DUMOND Jacques



BARDIN Claude



PERRIER Joseph



Charles Perrier s'éleva au milieu de cinq frères ou sœurs plus âgés et plus jeunes que lui. Tous fréquentaient avec succès nos écoles libres. Ces enfants avaient l'intelligence vive, le travail facile, l'âme ardente ; ils étaient plus ou moins turbulents ou entreprenants. Ce caractère se manifesta spécialement chez le jeune Charles : il ne savait qu'inventer pour occuper une activité qui le poussait à grimper à la cime des arbres pour y dénicher les oiseaux, à escalader les murs ou à faire l'ascension des cheminées, tel un ramoneur. Le goût de la vie d'aventures par-delà les mers sommeillait en lui, comme dans l'âme d'un Jean-Bart ou d'un Duguay-Trouin. Cet enfant qui n'avait jamais vu la mer se sentit tout à coup la vocation de marin. Après quelques démarches faites par l'intermédiaire de M. Rogier, un beau matin Charles Perrier, chargé de son petit bagage, quitta pour n'y plus revenir son village natal et prit la route de Cherbourg. Il n'avait pas quinze ans quand il s'engagea ainsi sur un bâtiment de la marine marchande qui lui fit connaître le port de Hambourg et quelques voyages au grand large. A 18 ans, il signa à Brest un engagement dans la marine de guerre et s'embarqua à Marseille sur le cuirassé *Démocratie*, qui lui fit connaître l'Algérie, la Tunisie et d'autres parties du globe.

Il fit ensuite partie des équipages du *Iéna*, du *Descartes*, des contre-torpilleurs *Arbalète*, *Claymore*, etc. En 1907, des cartes illustrées envoyées de l'exposition de Jamestown, à New-York, nous font savoir qu'il est à bord du *Victor-Hugo*. Un an plus tard, son cousin, M. Masson, le retrouve à Marseille, toujours matelot. Ses chefs ne tarissent pas d'éloges sur son compte ; malheureusement, son instruction étant insuffisante

pour atteindre la situation qu'il ambitionnait, dans un moment de découragement, Charles Perrier signe un engagement dans l'infanterie coloniale de Madagascar. Il est versé dans le bataillon de l'Emyrne, à Tananarive. On croit qu'il y obtient un grade et plusieurs décorations coloniales, mais on ne sait lesquels ! En décembre 1914, la France ayant besoin de tous ses enfants, appelle de toutes parts ses coloniaux. Le régiment de ce pauvre Charles accourt en plein hiver. Jeté de suite dans la mêlée, il est gravement blessé et fait prisonnier avec sa compagnie avant même d'avoir engagé de grands combats. Au printemps 1915, dans une carte brève, il fait comprendre les ravages causés par les intempéries dans le camp où il est interné. Mauvais baraquements, qui ne suffisent pas à les protéger du froid excessif : sa nature énergique résiste cependant à la vie dure de captivité qui lui est imposée. Il n'est pas au bout de son Calvaire, il lui faut encore un an de souffrances ! Après le camp de Meschede, c'est celui de Mersebourg, d'où il est envoyé le 7 février 1917 en représailles à Bouchain, près Valenciennes. Malgré ses blessures, soignées par les Boches et dont il est insuffisamment guéri, en plein hiver il est envoyé en première ligne pour faire des tranchées allemandes. Les balles françaises l'épargnèrent, mais le froid a raison de cette santé déjà tant ébranlée. Atteint d'une pneumonie double, il est évacué dans un hôpital de Valenciennes, et y meurt vers le 19 mai 1917, loin de sa chère femme et de ses deux pauvres petits enfants qu'il laisse orphelins dans la vie.

Ces tristes détails ont été donnés par la Croix-Rouge ; l'acte de décès a depuis été établi d'après les renseignements fournis par sa femme, qui avait reçu

des autorités allemandes divers objets ayant appartenu à son mari et qui lui avaient été enlevés avant son départ pour le camp de Bouchain.

Telles furent la vie et la mort, non sans grandeur, de Charles Perrier. S'il ne lui a pas été donné d'accomplir des actions d'éclat, son nom n'en mérite pas moins d'être inscrit parmi ceux des braves de son pays natal.

★★

Bouleau Claude, l'un des cinq enfants de Jean Bouleau et d'Annette Lainé, avait vu le jour à la locaterie de l'étang Grillot, qu'exploitaient ses parents. Il grandit auprès d'eux sans les quitter jamais et s'initia de bonne heure à tous leurs travaux agricoles. Son caractère, fait de bonté et de douceur, s'accommodait de la vie modeste, mais non dépourvue de dignité, que mène le cultivateur. Claude Bouleau redoubla d'ardeur et d'activité au travail au début de cette guerre qui enleva à nos campagnes tant de bras experts dans la culture. Son tour vint d'aller défendre la France avec le départ de la classe 1916. Le 30^e régiment d'infanterie de Riom devint le sien durant six mois : il y remplit l'office de cuisinier. Transporté dans l'Oise, il y devint un des braves grenadiers dont les coups hardis causaient tant de désastres dans les lignes avancées des Boches. On ne saurait trop dire quelle est la part de notre vaste front où Claude Bouleau n'eut pas à déployer sa bravoure et à faire preuve d'endurance. Dès l'année 1917, il était, avec tous ses camarades, cité en ces termes à l'ordre de l'armée :

« Le 30^e régiment d'infanterie, chargé d'enlever, le 23 octobre 1917, des lignes ennemies solidement orga-

nisées et soutenues par des points d'appui importants, a, sous les ordres du lieutenant-colonel *Santos-Cottini*, rempli cette mission avec un entrain et une vigueur remarquables. A ensuite exécuté sous le feu, avec une précision et une méthode parfaites, une manœuvre de conversion des plus délicates, qui lui a permis de conquérir dans une nouvelle direction d'autres centres de résistance parfaitement tenus. A fait plus de 800 prisonniers, pris trois canons de campagne, 15 mitrailleuses, 8 lance-bombes et un important matériel. »

Quelques jours plus tard, le 10 novembre 1917, Claude Bouleau obtenait personnellement cette belle citation à l'ordre du régiment :

« Grenadier d'élite d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables. Malgré le feu d'une mitrailleuse, a contribué largement à la reddition d'une creute. »

Ce brave devait bientôt être appelé à prendre place parmi les défenseurs de Verdun. Il y resta onze mois et non des moins durs, puisqu'il eut à participer à la célèbre défense du fort de Douaumont. Ce furent ensuite huit mois dans la Somme, à Craonne, à Saint-Quentin. En avril 1918, il était en Belgique. Son régiment y subit une attaque terrible, avec gaz asphyxiants, un grand nombre d'hommes disparurent, tués ou prisonniers. Claude, resté seul de sa compagnie, fut sur le point d'être pris par les Boches, mais grâce à son énergie et à sa dextérité, il put s'enfuir. Aussi écrivait-il, le 29 avril, à sa sœur : « Je reste heureux d'avoir pu me sauver de celle-ci. Rappelle-toi que je les ai agitées, mes grandes jambes, mais j'ai juste pu sauver moi et mon fusil ; mes musettes, où j'avais bien des choses, tout est resté. »

En mai, le régiment de Claude Bouleau fut ramené

dans le secteur périlleux du Chemin-des-Dames ; il fut affecté à un groupe de cyclistes et reçut la mission de confiance d'être agent de liaison. Il ne tarda pas à s'y distinguer et obtenait, le 7 mars 1918, cette nouvelle citation à l'ordre du régiment :

« Sous un violent bombardement, a assuré en terrain bouleversé la liaison avec un secteur attaqué par l'ennemi. »

Ce poste, où Claude avait à déployer toute son intelligence, son initiative et sa bravoure allait bientôt lui demander le sacrifice de sa vie. Le 31 mai 1918, il était dans la Marne, au secteur de Bligny, près du bois de Sassy. Ce jour-là, il fut chargé de transmettre un ordre, malgré les « marmites » qui tombaient drues de tous côtés. Notre vaillant poilu, malgré le danger imminent, n'hésita pas : il se mit en route, ainsi que plusieurs de ses camarades cyclistes. A peine avaient-ils franchi quelques mètres qu'une de ces formidables marmites s'abattit sur le camp et anéantit Claude Bouleau avec cinq de ses camarades.

En août seulement, les infortunés parents de Claude Bouleau apprirent par un avis officiel que leur fils avait glorieusement succombé pour la France. Un de ses camarades put, dans la suite, retrouver le caporal qui avait relevé sa dépouille mutilée et lui avait donné une sépulture au lieu où il était tombé, près du bois de Sassy. C'est là que dort en paix ce beau et grand jeune homme que nous avons connu dans toute la vigueur de ses 20 ans. Doué des plus belles qualités, animé des meilleurs sentiments religieux, s'il avait eu le bonheur d'être préservé, avec l'expérience qu'il avait acquise bien jeune, il serait devenu parmi nous un homme d'action et de bon exemple. « Cet enfant a

trop de cœur », disait-on. Saurait-on lui en faire un reproche, quand on sait s'en servir comme Claude Bouleau ? Depuis le grand général jusqu'à l'humble poilu, ne sont-ce pas les hommes de cœur qui ont sauvé la France, autrement dit ceux qui, sans s'arrêter à des calculs égoïstes ou à de froids raisonnements, ont su, en écoutant battre leur cœur, pousser l'héroïsme jusqu'à la folie ?

♦♦

Latrace François et **Latrace Jean** nous offrent encore une fois le glorieux exemple de deux frères donnant leur vie pour défendre la France contre la plus terrible des agressions qu'elle eut à subir. Honneur à ces héros ! Honneur à leur famille ! Que les larmes des pauvres parents soient adoucies par le souvenir de leur fin héroïque, et par la pensée que leurs chers enfants, qui surent demeurer fidèles à leur foi et à leurs devoirs, jouissent dans un monde meilleur d'un bonheur et d'une gloire qui dépassent tous ceux qu'ils auraient pu acquérir sur cette terre.

Latrace François était le second des fils de Pierre Latrace et de Marie Billard. Ils appartenaient l'un et l'autre à ces vieilles familles de métayers où tant de bonnes et saines traditions sont encore conservées et que l'on peut appeler : l'aristocratie de la terre. Par suite de ce mariage, Pierre Latrace se fixa à la Curesse auprès de ses beaux-parents. François y vint au monde en 1886. Il va sans dire qu'il fut, ainsi que ses frères et sœurs, un élève assidu de nos écoles libres des Frères. Ses classes étaient achevées quand ses parents quittèrent la Curesse pour aller occuper un autre domaine de Mme Bayon, la Chassagne, située à Chevagnes.

François dut bientôt s'acquitter de son service militaire. Il passa deux années dans les Alpins de Gap. A son retour, tandis que ses parents se transportaient de la Chassagne au domaine de chez Lamouche, François unissait son existence à Marie Guitton, fille du métayer des Charlats, auprès duquel il alla demeurer.

Dix-huit mois s'étaient à peine écoulés depuis cette union, quand la guerre éclata. François rejoignit aussitôt son régiment, le 217^e d'infanterie, à Lyon, avec lequel il ne tarda pas à partir pour le front. Il en connut bientôt tous les secteurs et fut blessé à celui de Baccarat en juin 1916, au bras par une balle et un éclat d'obus. Il fut transporté à l'hôpital de Royat en Auvergne, et bientôt il eut la joie d'y recevoir la visite de sa chère femme et de ses parents.

La convalescence fut plus longue qu'on ne la supposait. Les privations et la fatigue avaient fortement agi sur ce tempérament cependant robuste. François resta dans un état de faiblesse générale qui obligea les majors à le conserver pendant près de deux années, d'abord à l'hôpital, ensuite au dépôt de Lyon. De temps à autre, il était envoyé en équipe agricole ; c'était pour lui un adoucissement à la vie militaire que de pouvoir reprendre ses colloques momentanément interrompus avec l'amie qu'il connaissait depuis son enfance : la terre.

Le 1^{er} novembre 1917, celui qui avait été blessé au service de la patrie ressentit un juste orgueil quand il se vit attacher à la poitrine la croix des braves, accompagnée d'une citation qui ne le quitta pas depuis ce jour, et qui malheureusement a disparu avec lui. La remise de cette décoration fut comme le signal d'un nouveau départ pour le front. Versé au 359^e d'infanterie, il y arriva vers le 20 janvier.

Du mois de février à mars, ce régiment est cantonné aux environs de Belfort et Altkirch, en prévision d'une attaque boche par la Suisse.

Le 1^{er} avril, le régiment embarque à destination du Pas-de-Calais et devient, en deuxième ligne, soutien des Anglais. Après 15 jours, il est transporté en auto à Cassel, pour prendre position en avant du mont Kemmel. Son arrivée est marquée dès le lendemain par une attaque où il fait 1.100 prisonniers. Après 30 jours de ligne, le régiment est mis quinze jours en repos à Dunkerque. Mais le 5 juin, une alerte est donnée, pour voler au secours de Compiègne, que les dernières avances des Boches mettent en péril. Le 10 juin, le régiment arrive à Madgnelet, dans l'Oise. Dès le 11, l'attaque se produit. Elle allait être fatale pour François Latrace.

Voici le récit qui en est fait par un camarade de celui-ci, M. Margotton :

« Ce matin (du 11 juin), nous partons à l'attaque, par divisions, entre Courcelles-Tricot-Oise. Il est dix heures. Deux heures auparavant, un épais brouillard nous cachait à la vue des Boches. A peine dissipé, nous sommes aperçus par eux, qui se préparent à continuer leurs attaques déjà commencées la veille. Bientôt les obus pleuvent sur nous. qui avançons comme à la manœuvre, compagnie par compagnie. Quel affreux spectacle ! Mais le 359^e ne fléchit pas et ses rangs, un instant ouverts par la mitraille, se resserrent : pas un ne regarde en arrière. L'ordre est d'avancer, on avance. Pendant ce temps, toute notre artillerie fait rage sur les positions boches. Avions, tanks, tous sont de la partie. Quel carnage ! C'est à cet instant que ce cher camarade François Latrace disparaît. Ceux qui survi-

vent continuent leur avance et viennent occuper la position qui leur était désignée. Cette avance sous ce déluge de feu fait complètement échouer le plan d'attaque de l'ennemi, qui devait lui donner libre passage pour continuer sa route sur Compiègne. Sur plusieurs points de l'attaque, les Boches sont forcés d'abandonner plusieurs kilomètres ; c'est le commencement de leur débâcle, qui ne s'arrêta plus qu'avec l'armistice du 11 novembre.

« Plusieurs jeunes gens de notre région restèrent dans cette inoubliable journée : ce cher François Latrace était l'un des meilleurs. Il avait eu le pressentiment qu'il ne reviendrait pas de cette attaque. On va recevoir « quelque chose, avait-il dit à son camarade. Si j'y « reste, tu en feras part à ma famille. » A un caractère bon, doux, patient, il joignait une âme religieuse, droite, loyale. A tous ceux qui l'ont approché, il ne laisse que des regrets et un pieux souvenir.

« La sépulture de ce brave demeure incertaine, d'après des renseignements fournis par des amis, il a été enterré avec l'épithaphe de son ancien régiment, le 217^e. Il faut espérer que les recherches amèneront dans la suite la découverte de la tombe où il repose avec tous les héros tombés pour sauver Compiègne. »

★★

• **Latrace Jean** vit, ainsi que son frère, le jour à la Curesse. Il était l'un des plus jeunes des six enfants qui grandissaient au foyer de Pierre Latrace et de Marie Billard. Ils se partageaient par moitié trois fils et trois filles ; tous s'aimaient tendrement, c'était l'union et la concorde qui régnaient dans cet intérieur où, les fils

pour être braves et les filles pour être honnêtes, n'avaient qu'à s'inspirer des exemples de leurs parents. Ceux-ci, en effet, remplissaient leurs devoirs envers Dieu et envers leurs semblables, ils élevaient leurs enfants dans ces principes, car ils estimaient qu'une éducation solide et une bonne réputation sont le meilleur des héritages qu'on puisse leur laisser.

Jean fit ses études à Chevagnes, ses parents, ainsi que nous l'avons dit, étant alors à la Chassagne. Le retour de ceux-ci au domaine de chez Lamouche ramena définitivement Jean au nombre des habitants de Beaulon. La guerre éclata. C'est avec peine que Jean vit le départ de ses deux aînés, Jean-Marie et François, pour le front, ce fut peut-être aussi avec un secret regret de ne pouvoir voler avec eux au secours de la France. Il se rendit utile en redoublant d'ardeur au travail, c'était faire œuvre de patriotisme que de coopérer au ravitaillement de ceux qui combattaient. Bientôt la France réclama de nouveaux fils pour la défendre, ce fut le tour des jeunes, de ceux qui, comme Jean, ne devaient avoir 20 ans qu'en 1917. Ils furent appelés à devancer d'un an le départ de leur classe. Dès 1916, ces jeunes bleus partirent donc. Jean fut affecté au 16^e d'infanterie à Roanne. Il y passa quelques mois pour son instruction. Il fit des manœuvres à Bourg-Lastic, puis fut dirigé sur le front. Il fallut, presque dès le début, faire connaissance avec le secteur de Verdun : c'était une des époques durant lesquelles la France déployait un héroïsme surhumain pour défendre sa forteresse. Le 20 et 21 août, le 16^e d'infanterie ayant participé à un magnifique assaut, le général Guillaumat lui décerna en novembre 1917 cette brillante citation à l'ordre de l'armée :

« Les 20 et 21 août 1917, sous les ordres du lieute-



NAILLON Pierre



DELORME Jean-Marie



PRIEUR Jean-Marie



RENAUD Pierre



JALLET Guillaume



CHEVALIER Etienne

nant-colonel Colombat, a enlevé brillamment et d'un seul élan, les objectifs qui lui étaient assignés, sans souci des pertes, des bombardements et des nappes de gaz, a réduit tous les nids de mitrailleuses, capturé 260 prisonniers, dont neuf officiers, ramené dix mitrailleuses et un canon de tranchées. A rejeté cinq contre-attaques, en faisant encore des prisonniers et a maintenu toujours ses positions. »

« Le lieutenant-colonel Colombat certifie que le soldat Latrace a effectivement pris part aux combats du 20 et 21 août 1917. »

En plus, le plan de tous les ouvrages conquis en ces jours de victoire par la 25^e division, dite du Trèfle Rouge et dont faisait partie le 16^e d'infanterie, fut remis à chaque soldat, avec ce texte :

« Ce document est destiné à laisser à tous la preuve palpable de leur effort, de leur volonté, plus que jamais arrêtée, de chasser le Boche du sol de la Patrie.

« Il leur rappellera le moment où, rassemblant tout leur courage et toute leur énergie, ils ont enfoncé les Boches, dans un assaut furieux, malgré les barrages et les nids de mitrailleuses ; les moments où, organisant sous les bombardements, la position conquise, ils ont rejeté huit contre-attaques ; les moments où, environnés de gaz, ils n'ont pas désespéré du succès.

« Il leur rappellera que le succès n'a été complet que grâce au dévouement obscur ou brillant de tous, sans exception, et qu'aucun effort n'est jamais inutile.

« Il leur rappellera enfin le souvenir des endroits où sont tombés ceux de leurs chefs et de leurs camarades, morts pour la France, sur la glorieuse terre de Verdun, tombeau de l'orgueil germanique, terre à jamais sacrée pour nous. »

Signé : GRATIER,

Général commandant la 25^e Division.

Au cours de ces journées mémorables, Jean fut blessé au front par un éclat d'obus. Il n'en reprit pas moins, dès que possible, sa place au front. Pendant bien des mois encore, il eut à subir tous les périls, toutes les privations jusqu'au 29 juillet 1918, jour où un engin meurtrier l'atteignit au Grand-Rosay, dans l'Oise, et le coucha à son tour dans cette terre française qu'il avait comme son frère, défendue avec une si inlassable vaillance.



Delorme Jean-Marie, fils de Claude Delorme et de Jeanne Lamartine, était le plus jeune de leurs huit enfants, six fils et deux filles. Ils étaient nés dans leur petite propriété de la Bessaie, et, comme autrefois la grande romaine, Cornélie, ceux qui avaient donné l'existence à ces nombreux enfants, pouvaient les montrer avec orgueil en disant : « Voilà notre trésor ! »

N'en est-ce pas un, en effet, que d'avoir à notre disposition de bons et robustes bras pour nous aider au travail, de belles et saines intelligences pour nous survivre, quand la mort viendra glacer nos membres et nous coucher dans la tombe.

Tous ces enfants puisèrent à nos écoles libres avec une solide instruction, les bienfaits d'une éducation chrétienne. Quand Jean eut achevé ses classes, la locaterie de ses parents étant insuffisante pour subvenir à l'existence de tous, il dut, à l'exemple de ses aînés, partir en domaines. Il débuta deux ans au Petit-Colas, à Chevagnes, puis au domaine des Buissons, à Gannay. Il y resta jusqu'à l'heure de son départ pour le régiment.

Il était au 11^e chasseurs à Nancy, quand arriva la déclaration de guerre ; ces braves partirent aussitôt à la rencontre des Boches. Jean y reçut de suite le baptême

du feu ; il fut blessé en Alsace, en août 1914, à la jambe droite. Après avoir reçu les premiers soins dans les hôpitaux, il alla achever sa convalescence dans les dépôts. Quand, au bout de quelques mois, sa guérison fut achevée, il fut envoyé sur le front d'Italie, où tant de nos braves durent aller porter le secours de leurs armes, et le secret de leur endurance et de leur vaillance aux régiments de la grande sœur latine, qui s'efforçaient de franchir les Alpes à travers les neiges et les frimas. A quelle heure critique, n'a-t-on pas vu apparaître, sur n'importe quel front, l'uniforme légendaire de nos alpins. S'il a été dit que le Français est le premier soldat du monde, ne pourrait-on pas ajouter que le chasseur est le premier soldat de France ! Deux nouvelles blessures vinrent consacrer la carrière de ce jeune brave. Elles lui valurent quelques congés de convalescence auprès de ses parents et, avec la croix de guerre, cette magnifique citation à l'ordre de l'armée signée du général Maistre :

« Fusilier mitrailleur d'élite, excellent chasseur, modèle de dévouement et de silencieuse abnégation. Le 30 décembre 1917, s'est porté à l'assaut d'un centre de résistance sous le tir de grenades ennemies et, en mitrillant à bout portant les défenseurs, a fortement contribué à la chute de l'ouvrage. Blessé à l'assaut de la deuxième ligne, est demeuré à son poste jusqu'à la relève de son unité. »

En même temps que cette citation particulière, le 51^e de chasseurs alpins auquel appartenait alors Jean-Marie Delorme recevait celle-ci :

« Après être venu en face de l'ennemi, sur une position difficile qu'il a dû organiser sous un bombardement violent et continu, s'est élancé brillamment à l'attaque, sous les ordres du commandant de Fabry-Fabrigues, le

30 décembre 1917. A enlevé tous ses objectifs, faisant 550 prisonniers, prenant 2 canons, 4 mortiers, 16 mitrailleuses et un matériel important. »

Une dernière permission ramena Jean-Marie Delorme à Beaulon, le 28 mars 1918 ; il en repartit avec de sombres pressentiments, faisant de tristes adieux à sa pauvre mère. Par sa fonction de fusilier mitrailleur, ne se savait-il pas, plus que d'autres, exposé aux coups de l'ennemi. Ils ne tardèrent pas à l'atteindre mortellement entre Château-Thierry et Soissons, le 18 juillet 1918. La veille même de ce jour, il avait écrit à sa famille pour lui donner de ses nouvelles ; aussi sa douleur et sa surprise n'en furent que plus grandes, en apprenant quelques jours plus tard que leur cher enfant était du nombre des héros morts pour la Patrie.



Prieur Jean était fils de Gilbert Prieur et de Marie Jault. L'un et l'autre avaient des ancêtres depuis longtemps fixés à Beaulon ; ils continuèrent leur tradition en élevant une belle et nombreuse famille. Six fils et une fille formaient leur couronne ; ils pouvaient en être fiers. L'éducation chrétienne qu'ils leur avaient fait donner dans nos écoles libres contribuèrent à faire d'eux de braves et honnêtes petits Français. La mort devait, hélas !, de bonne heure, créer des vides parmi toute cette jeunesse.

Jacques, l'aîné des fils, ouvrier agricole au domaine du Basset, mourut à 27 ans, des suites de son service militaire. Louis le suivit dans la tombe à 21 ans, après avoir également contracté une maladie au régiment. Enfin Jean, l'avant-dernier, devait, comme ses frères, donner sa vie pour la Patrie, en devenant une des victimes de la grande guerre.

La France avait assez demandé aux pauvres parents, en exigeant d'eux ce triple sacrifice, elle leur rendit sains et saufs leurs trois autres fils : Antoine, Jean-Marie et Louis, qui ont pris leur part des périls et des fatigues de la lutte et se sont toujours montrés de vaillants combattants.

Mais revenons à Jean Prieur, qui fait l'objet de ces lignes. Placé très jeune au domaine des Pelletiers, il se perfectionna dans la culture au domaine des Paccauds, puis à Saint-Pourçain-sur-Besbre, où il resta trois années.

Partout les patrons étaient satisfaits de ce jeune homme, qui alliait à une nature douce, paisible et avenante, un bon cœur et de la persévérance au travail. Il partit avec la classe 13 un an avant la déclaration de guerre. Il se trouvait en permission quand la mobilisation se produisit ; il dut brusquement s'arracher aux étreintes de ses parents, de sa mère en pleurs, que troublaient les plus noirs pressentiments. Jean Prieur partit aussitôt comme canonnier au 217^e d'artillerie ; il supporta sans se plaindre jamais toutes les fatigues et les privations ; il connut tous les fronts, principalement le Nord, la Somme et Verdun. Dès la fin de 1916, il obtenait la brillante citation à l'ordre du régiment que voici :

« Excellent conducteur. Au front depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve de zèle et de dévouement. S'est particulièrement dépensé durant la période du 17 septembre au 12 décembre 1916, prenant part aux ravitaillements sous de violents bombardements et dans un terrain très difficile. »

Dix-huit mois plus tard, Jean Prieur allait être atteint sur le champ de bataille, devant Bazoches, par un éclatement ennemi. Une seconde citation rendit en ces ter-

mes hommages à cette mort glorieuse, en même temps qu'elle apporta quelque adoucissement à la douleur des parents :

« Courageux, dévoué, doué d'un entrain admirable. Mortellement blessé à son poste de combat, le 6 août 1918. »

Signé : *Pror, lieutenant-colonel,*
commandant le 217^e d'artillerie.

Cette citation donnait droit à Jean Prieur à porter la croix de guerre avec étoile de bronze, laquelle fut remise à ses parents comme un précieux souvenir du jeune héros. Ajoutons pour terminer ces renseignements fournis par un des infirmiers du régiment : « Jean Prieur n'a pas souffert. Nous l'avons transporté en voiture jusqu'à Compiègne, où le G. B. D. lui a donné une sépulture comme il convient à tout soldat mort au champ d'honneur, dans un cimetière militaire. Je puis dire que les chefs et soldats de la batterie ont perdu en lui un excellent camarade, bien regretté. »

Jallet Guillaume était devenu par son mariage, en 1904, avec Marie Bergerat, fille du garde de M. le comte de Monspey, l'un de nos compatriotes. Par sa famille et sa naissance, il appartenait à la commune de Lusigny, située à l'extrémité de notre canton. Son père, Mathieu Jallet, et sa mère, Elisabeth Delesvau, s'y occupaient de culture et élevaient leurs quatre enfants en leur enseignant à la fois la piété, l'honnêteté et le devoir. Guillaume Jallet, toutefois, ne se sentait pas attiré vers cette terre, que ses ancêtres, depuis plusieurs siècles sans doute, remuaient avec constance de leurs bras vigoureux. Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier,

il entra comme apprenti chez un menuisier de Lusigny. Il y travailla jusqu'à son départ pour le 159^e d'infanterie à Briançon. Ses trois années terminées, il revint au pays ; c'est alors que son mariage l'amena à Beaulon, où il s'y établit comme menuisier. Les pratiques lui vinrent nombreuses, car Jallet était un ouvrier habile et consciencieux ; il gagna, sans tarder, la confiance et l'estime de ses concitoyens et devint, dans la suite, l'un des membres de notre fanfare-chorale, composée de l'élite des hommes et jeunes gens de la paroisse. Tout allait donc à souhait dans ce jeune ménage, où la naissance d'une fillette qui reçut le nom d'Elisabeth, comme son aïeule, vint mettre le comble à tous les vœux. Sans la guerre, Guillaume Jallet et sa chère famille semblaient appelés à couler des jours heureux. Mais l'année fatale 1914 se leva, notre brave menuisier, jeune encore, partit le sixième jour de la mobilisation, pour rejoindre à Montluçon le 38^e d'infanterie territoriale.

Il y séjourna quelques jours et fut envoyé à Besançon. Peu de temps après, Montbrison lui fut assigné comme dépôt. Il y passa plusieurs mois, espérant avec bien d'autres que le terrible fléau, qui sévissait sur le monde entier, prendrait bientôt fin. Il n'en fut rien ; le tour de Jallet pour partir sur le front vint en septembre 1915. Soissons, Berry-au-Bac, Reims furent les premiers secteurs où il apprit à connaître les tranchées et leurs privations, les longs jours et les nuits plus longues encore, exposés au feu de l'ennemi. Près de trois années se passèrent ainsi à attendre la victoire, en laquelle la France eut foi, même aux heures les plus désespérées de nos grands désastres. Malgré cette impatiente attente, elle ne venait pas, et seule de temps à autre une permission ramenait Jallet auprès de sa

chère femme et de l'enfant qui grandissait sans connaître l'affection paternelle. Ce n'était toujours point le retour définitif tant désiré, et qui, hélas !, ne devait jamais se produire.

En février 1918, le régiment de Jallet reçut l'ordre de quitter les premières lignes pour aller rejoindre à Coulommiers, le 40^e d'infanterie. Il y resta au repos jusqu'à fin mars et fut renvoyé au front, où son régiment participa à plusieurs attaques périlleuses dans la région de Villers-Cotteret. C'est vers cette époque que Guillaume Jallet, revenu pour quelques jours à l'arrière, eut à faire ses adieux à son régiment, où il avait obtenu le galon de caporal, pour être affecté au 5^e tirailleurs algériens. C'était assurément un régiment de braves entre les braves. La mort les guettait sans cesse et le pauvre Jallet allait bientôt être une de ses victimes. Sa famille, à laquelle il donnait fréquemment de ses nouvelles, tout à coup n'en reçut plus. Elle crut d'abord à un simple retard, occasionné par un changement de secteur ou par des raisons stratégiques. Des semaines, puis des mois se passaient, l'attente devenait de plus en plus angoissante. Un espoir restait : Jallet était peut-être prisonnier et du fond de sa geôle on l'empêchait de communiquer avec les siens ! Ce dernier espoir s'évanouit en décembre 1918 : une lettre du dépôt de son régiment arrivait enfin et apportait la triste nouvelle que le caporal Jallet Guillaume avait été tué à l'ennemi et retrouvé le 25 août sur le champ de bataille de Nempsel (Aisne), secteur de Moulins-sous-Touvent. Malgré toutes les recherches faites par sa famille, aucun autre détail n'a pu être recueilli. La tombe qui renferme la dépouille de ce brave conserve le secret de son dernier soupir. Dieu seul en fut le témoin et re-

cueillit l'âme de ce martyr de la Patrie pour en faire un élu dans son Ciel, d'où il veille sur la veuve et l'orpheline qui demeurent ici-bas dans le deuil et les larmes.

**

Renaud Pierre, né à Beaulon le 29 août 1892, était l'unique fils de Charles Renaud et de Claudine Guillaumin. Dès son jeune âge, l'enfant annonçait de l'intelligence et joignait à une nature vive et remuante, une certaine adresse et de l'ardeur au travail. Ses études achevées, Pierre Renaud commença son apprentissage auprès de son père qui était passé maître dans l'art du charronnage. A quelle meilleure école pouvait-il être ? Qu'y a-t-il de plus doux pour un père que de voir grandir à ses côtés le fils en qui il place toutes ses espérances et qui sera après lui l'héritier de son nom et de ses exemples ? Quelle douleur aussi quand une mort soudaine et prématurée vient réduire à néant tant de beaux projets ! Telle cependant devait être l'épreuve du père et de la mère de notre jeune compatriote qui allait, dans la suite, devenir l'une des victimes de la grande guerre.

Après ces premiers débuts faits à l'atelier paternel, Pierre Renaud s'en fut se perfectionner chez un charron de Dompierre et de là s'en fut à Paris. De temps à autre, il revenait à Beaulon, auprès de ses bons parents, dont la vie s'écoulait morne et solitaire en l'absence de leur unique enfant. Bientôt Pierre atteignit l'âge de servir la France ; il partit le 9 octobre 1913 au 1^{er} d'artillerie lourde, à Bourges. La guerre qui devait éclater dix mois plus tard allait donc le trouver sous les drapeaux, tout prêt à porter contre les Boches l'effort de l'arme redoutable à laquelle il appartenait.

Toutefois, Pierre Renaud n'eut pas à remplir un rôle actif dans l'arrosage que les pièces de gros calibres de sa batterie prodiguait aux Boches. Il fut de suite désigné pour être infirmier des ambulances du régiment avec lequel il partit, le 114^e d'artillerie. Quelle noble et périlleuse mission que celle qui consiste à secourir sous une grêle de balles et d'obus les pauvres camarades qui viennent d'être atteints ! Les relever, apaiser la soif qui les dévore, étancher le sang qui s'échappe de leur blessure, donner à celui qui va mourir un dernier réconfort en le préservant de l'isolement, transporter au prix de mille difficultés jusqu'au premier poste de secours celui qui peut guérir, accomplir tous ces actes simplement, sans forfanterie, en exposant sans cesse sa vie. Peut-on, en vérité, manifester plus de charité et de dévouement à l'égard de ceux qui sont nos frères d'armes ?

Tel fut le rôle de Pierre Renaud ; il le remplit avec la plus haute conscience jusqu'au jour où lui-même tomba au champ d'honneur. Une nouvelle permission allait le ramener auprès de ses chers parents quand un grave accident se produisit à sa batterie : au moment où il passait près d'une caisse d'obus que les Allemands avaient abandonnée dans leur déroute, une explosion se produisit. Il y eut des morts et des blessés. Le pauvre Pierre fut atteint d'un éclat d'obus dans la tête, il expira sur le coup, sans souffrance. C'était le 28 août 1918 ; le lendemain il fut inhumé au cimetière civil de Sarcy, dans la Marne : il était, dit le sous-lieutenant de sa batterie considérée comme un bon soldat et un bon camarade. Il s'acquittait avec zèle de ses fonctions d'infirmier.

Le 29 novembre suivant, un service spécial fut célé-

bré sur le front pour le repos de l'âme de celui qui venait de donner sa vie pour la France. Quelques jours auparavant, l'aumônier adressait à ses parents plongés dans la plus vive douleur ces lignes si pleines de cœur : « J'ai souffert et pleuré en retrouvant mort votre fils. Il était si joyeux, si gai, avait un excellent caractère, toujours prêt à plaisanter : il était aimé dans toute la batterie. Mais toutes ces pensées ne diminuent pas votre deuil, elles ne font que le rendre plus dur. Quand les nôtres meurent et que nous comprenons que nous ne les verrons plus ici-bas, que nous n'entendrons plus leur voix, une espérance nous reste, c'est de les retrouver un jour au Ciel. Si ce n'était pas cet espoir, la séparation serait trop dure. Nous les retrouverons un jour, et cette fois, ce sera pour ne plus se séparer. Pour l'instant, il ne nous reste plus qu'à prier pour leurs âmes, afin que Dieu leur pardonne et les reçoive auprès de Lui.

« Ici, au groupe, j'ai déjà prié, nous avons tous prié. J'ai célébré la messe pour Pierre. C'est la seule consolation qui nous reste, de pouvoir prier pour lui. Notre prière va du moins pouvoir lui montrer jusque dans la mort que notre affection le suit et lui reste fidèle. » Dans une autre lettre, l'aumônier disait à ses pauvres parents, avec l'espoir d'adoucir un peu leur cruelle souffrance. « Que Dieu reçoive votre cher Pierre en son Paradis, afin que de Là haut il puisse vous attendre dans le bonheur, veiller sur vous et, sans que vous le voyiez, vivre auprès de vous. »

Le poète l'a dit : « Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents. » La foi chrétienne nous en donne la douce certitude.

Bouiller Simon était le plus jeune fils de Pierre-Simon et de Jeanne Berger. Il naquit à Beaulon, le 4 octobre 1886. Dès qu'il fut en âge de travailler, il entra au service du métayer des Navaux, à Garnat. Il y resta environ cinq ans, puis revint à Beaulon, au domaine de la Motte. Attiré par les conditions avantageuses qui lui furent faites, il déserta alors son village pour une ferme de Fontenay-en-Parisis (Seine-et-Oise). C'est là qu'il tira au sort, c'est de là aussi qu'il partit pour passer ses trois années au 21^e d'infanterie. A son retour, en 1909, Simon Bouillet se maria. Son choix se porta sur une honnête et brave fille, ardente au travail, Joséphine Chenot, élevée à Garnat, dans la famille Vérion.

Les quinze premiers mois de leur mariage se passèrent à Garnat ; mais les maîtres que Simon Bouillet avait si fidèlement servis à Fontenay se souvinrent de lui et lui offrirent de reprendre sa place à leur ferme. Il acquiesça à leur demande et s'exila de nouveau avec sa femme, qui trouvait également un emploi dans la ferme.

Une petite fille, Simone, leur naquit le 11 août 1912. Tout était donc pour le mieux dans l'existence de ce jeune ménage. Deux ans plus tard, la guerre éclatait. Il fallut partir dès le troisième jour pour Lyon, d'où le 358^e d'infanterie fut de suite envoyé au col Ste-Marie, en Alsace. Après quelque temps passé dans les Vosges, ce régiment vint ensuite cantonner à Baccarat et à Badonvillers. Après un assez long séjour dans cette localité, ce furent successivement Berry-au-Bac, Soissons, la fournaise de Verdun et enfin en dernier lieu le mont Kemmel. Pendant dix-huit mois, Simon remplit à son régiment les fonctions de cuisinier. Il s'en acquitta avec cette conscience et cette simplicité

que les âmes généreuses savent apporter aussi bien aux humbles devoirs qu'aux actions d'éclat.

En 1917, la quatrième section, dont faisait partie Bouiller obtint la citation suivante à l'ordre du régiment : « Chargée, du 17 au 23 mars, du flanquement d'un ouvrage particulièrement menacé, s'est très bien acquittée de sa délicate mission. Le soir du 22 mars, malgré un violent bombardement, a, par ses feux, dirigé avec intelligence et sang-froid, empêché l'ennemi de développer le coup de main qu'il avait préparé. »

Sollicité plusieurs fois d'accepter le grade de caporal Simon Bouillet l'avait toujours refusé. A la suite d'un acte de dévouement qui lui permit de sauver la vie à un de ses camarades, il fut d'office nommé brancardier. Depuis ce jour, il en remplit les périlleux devoirs avec un si constant héroïsme qu'il lui valut le 20 juin 1918, cette nouvelle et belle citation à l'ordre du régiment :

« Brancardier d'un courage et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Au cours des attaques des 5, 6, et 7 juin, a conduit son équipe de brancardiers de compagnie et assuré l'évacuation des blessés sur un terrain violemment battu par l'ennemi, avec un sang-froid et une bravoure admirables, se dépensant sans compter et donnant ainsi un bel exemple d'abnégation. »

Cet exemple, il devait le donner jusqu'à l'application de cette maxime évangélique qui dit que la plus grande preuve d'amour que l'on puisse donner pour son prochain, est de mourir pour lui.

« C'était le 4 octobre 1918, écrit M. l'abbé Bufferne, « caporal brancardier au 358^e d'infanterie. Notre bataillon attaquait dans les bois d'Autry, près des bords « de l'Aisne. L'ennemi résistait avec acharnement, nos

« pertes étaient nombreuses. On vint tout-à-coup nous
« avertir qu'il y avait un blessé le long des lignes.
« Simon partit aussitôt avec trois autres brancardiers,
« toujours le premier à la peine et au danger. A un
« moment, l'équipe tomba dans une violente rafale de
« mitrailleuses, ils se couchèrent. Aussitôt un brancar-
« cardier eut le bras éraflé par une balle. Quand la
« rafale fut passée, Simon fut le premier à dire : « Il
« faut y aller. » Il avait à peine fait dix mètres, qu'il
« reçut une balle en pleine poitrine, au-dessus du
« cœur. La mort dut être instantanée. Le brancardier
« qui se précipita vers lui pour lui porter secours, ne
« put percevoir aucune parole, aucun mouvement. No-
« tre pauvre Simon est mort en plein exercice de sa
« charge de brancardier, donc en se sacrifiant pour
« sauver les autres. Dieu, j'en ai l'intime persuasion,
« lui tiendra compte de cette mort héroïque, de son
« dévouement et de son esprit droit. »

A ce récit sublime dans sa simplicité, ajoutons le bel éloge adressé à la veuve du héros par M. de Montalent, l'aide-major du 358^e : « Votre pauvre mari, modèle de mes brancardiers, d'un dévouement et d'une bravoure à toute épreuve, a été tué sur le coup par une balle de mitrailleuse en plein cœur, comme il allait effectuer la relève des blessés. J'ai fait pour lui une demande de citation à l'armée. J'espère qu'elle aboutira. Il laisse dans le cœur de ses camarades et dans le mien un souvenir très vif et très douloureux. »

Sa famille, sa pauvre veuve, sa petite Simone, au milieu de leurs larmes, peuvent être fiers de celui qui est tombé, non seulement en héros pour la patrie, mais en martyr de la charité, au jour de ses 32 ans, et alors qu'il entrevoyait, à la veille de la cessation des

hostilités, celui qui allait pour toujours le ramener auprès des siens.

La bravoure et l'héroïsme sont du reste de tradition chez les enfants de Pierre Bouiller. Son autre fils également nommé Simon, qui, pendant la guerre, est parvenu au grade de sergent, a été aussi l'objet de deux brillantes citations que nous avons déjà reproduites.

..

Bouiller Pierre, cousin-germain de Simon Bouiller, était à peine entré dans sa vingt-cinquième année quand sonna, en 1914, l'heure de la mobilisation générale. Il partit avec courage, et même entrain, comme la plupart de nos petits français, persuadés que la guerre se résumerait en une victorieuse chevauchée qui les conduirait rapidement à Berlin et à Vienne, après n'avoir essuyé que quelques légères fusillades de la part des Boches. Telle était l'illusion qui vivait au cœur de beaucoup, illusion permise par Dieu pour voiler toutes les horreurs qui attendaient nos braves poilus et leur donner le courage d'accomplir leur devoir patriotique.

Notre jeune compatriote avait pour père Simon Bouiller ; Anne Roy était sa mère. Né en 1895, il avait été un des élèves de notre école des Frères. L'âme de ce jeune enfant, façonnée par ces maîtres dévoués, en avait bientôt ressenti une salutaire influence. Il s'était senti enclin à les imiter dans leur piété, et dans leurs exemples. La flamme de l'apostolat s'était allumée dans son cœur, il avait senti le désir de consacrer à son tour sa vie à être un éducateur, à faire pénétrer dans l'âme des enfants, en même temps que l'instruction, la bonne semence de l'Évangile. Ani-

mé de ces dispositions, le jeune Pierre Bouiller obtint bientôt son admission parmi les novices de l'Ecole des Frères de Varennes. La guerre religieuse qui, depuis tant d'années sévit sur notre terre de France, l'arracha à cette pieuse retraite. La loi dissolvant les Congrégations l'obligea à rentrer chez lui. Dieu seul connaîtra jamais la souffrance morale imposée au nom de la liberté à des milliers d'êtres qui virent brisée du jour au lendemain l'existence qu'ils avaient adoptée comme répondant le mieux à leurs aptitudes et à leurs aspirations.

Revenu dans notre village, Pierre Bouiller entra d'abord au domaine de la Curesse, puis à celui des Pindons. Finalement, il se rendit à Paris, pour y apprendre le métier de jardinier. Entre temps, il fit ses deux années de service au 95^e de Bourges, et quand la guerre éclata, en 1914, il fut de nouveau arraché à la culture de ses jardins.

La campagne militaire fut bien courte pour lui. Il partit de suite avec son régiment, toujours le 95^e, occuper l'Alsace. L'avance des premiers jours donna l'espoir d'une facile et prompte libération de nos provinces arrachées en 70. Ce n'était qu'un guet-apens que les Boches préparaient à nos braves et qui se transforma à Sarrebourg en une terrible déroute. Beaucoup d'entre eux furent faits prisonniers ou restèrent sur le champ de bataille. Pierre Bouiller fut de ce nombre. Malgré les recherches faites par sa famille, on ne put savoir ce qu'était devenu le cher enfant.

La guerre s'acheva sans apporter aucune indication précise.

L'armistice signée le 11 novembre vint jeter une lueur d'espoir dans le cœur des parents de Pierre



LAGOUTTE Jean



LAGOUTTE Jean



GODARD Jean



DUPONT Louis



MICHELET Barthélemy



CHAUMET Pierre

Bouiller. Une carte signée de leur fils qui se disait en bonne santé leur parvint quelques jours après. Ce n'était qu'un espoir, car cette carte était annotée en allemand, par un Alsacien fidèle qui l'avait recueillie sur le petit soldat tombé pour rendre l'Alsace à la France et l'avait conservée jusqu'à ce jour avec un religieux souvenir. Dans une lettre complémentaire du 2 janvier 1717, ce brave Alsacien disait que cette carte, par laquelle Pierre Bouiller donnait de ses nouvelles à ses parents, avait été trouvée le 22 août 1914, à côté de lui, sur le terrain où il était tombé le 20 août après-midi, au lieu dit le Rumblerg, à 10 minutes de Sarrebourg. Il avait été enterré à l'extrémité du cimetière de cette ville, avec environ cent de ses camarades tombés le même jour. Pierre Bouiller ne portait aucune trace de blessure : Très probablement, une balle avait séparé son âme de sa dépouille mortelle, pour l'emporter jouir de la gloire éternelle auprès du Dieu auquel il avait rêvé, dans sa jeunesse, de consacrer sa vie.

♦♦

Jaboin Jacques. Ce nom de Jaboin mérite une place d'honneur au livre d'or des enfants de Beaulon. Cette vieille famille n'avait plus, en 1914, que trois jeunes représentants : Antoine, son frère Jacques et leur cousin Laurent. Tous trois sont morts pour la France et aujourd'hui, ce nom est éteint dans notre pays, mais pouvait-il l'être de façon plus glorieuse !

Jacques avait pour père Jean-Baptiste Jaboin. La seconde femme de celui-ci, Marie Pelletier, était sa mère. Dès qu'il fut en âge d'être placé, Jacques entra au service de M. Fèvre, à Gommesson. Il passa ensuite deux années à Moulins, auprès d'une de ses sœurs, puis re-

vint à Beaulon, où il trouva à s'occuper au domaine de la Curesse et ensuite dans d'autres domaines de Lusingny et Chézy. C'est de cette dernière commune qu'il partit avec la classe 1915 rejoindre à Montluçon le 16^e d'infanterie. Son instruction militaire fut rapide, les combats étaient alors acharnés, les hommes tombaient par milliers, sans cesse il fallait amener de nouvelles unités pour lutter contre des ennemis toujours plus nombreux, qui semblaient renaître de leurs cendres. Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis son arrivée au 16^e que déjà Jacques était sur le front et apprenait à connaître le secteur de Soissons.

En février 1916, une permission le ramena dans son pays natal, auprès de ses chers parents. C'était un dernier adieu qu'il leur adressait ; il repartait rejoindre son régiment, qui fut bientôt appelé à coopérer à la défense de Verdun. A cette époque, le monde entier avait les yeux fixés sur cette citadelle, dont on peut dire, après un poète :

« O Ville, tu feras s'agenouiller l'histoire. »

Dans la nuit du 3 juin, vers deux heures du matin, Jacques Jaboin disparut pour toujours sur le plateau de Beaumont, près du bois de la Gayette. C'est là qu'il dort son dernier sommeil, au milieu de ces milliers de héros, « qui ont eu foi dans l'utilité de leurs épreuves » et la fécondité de leur dévouement. Par dessus le « rapet de leur tranchée douloureuse, au-delà des heures de brume dans la clarté de la victoire dont ils ne voulaient pas douter, ils ont souvent cherché à voir cette France de l'avenir, à laquelle devait se sacrifier la joie de leur jeunesse et un jour le sang de leurs veines. Ils ont pressenti qu'au sortir de ces années d'épreuve, elle reprendrait sa place au sein des

« peuples » par le rayonnement de sa vitalité et de sa « charité dans les triomphes de la paix, qu'elle préfère « à ceux de la guerre. Cette assurance a consolé leur « agonie. Nous leur épargnerons la déception qui accablerait leur repos, en trahissant leur exemple. Notre patriotisme doit veiller à faire rendre à leur effort « tout son fruit. De ceux qui viendront après nous et « qui seront dispensés d'être les ouvriers d'une grande « épopée militaire, nous voulons qu'ils soient avec courage les artisans de notre rénovation nationale. Et « Dieu qui bénit les tombes de ces grands Français, « bénira la résurrection de notre grande France. »

Que la pensée que le sacrifice héroïque de leurs enfants ne demeurera pas inutile, apporte quelques consolations à la douleur de la pauvre mère et à celle de leur vieux père accablé par la maladie et qui aurait tant besoin d'avoir auprès de lui ses deux fils comme soutien de sa vieillesse.

♦♦

Jaboin Laurent, cousin germain de Antoine et Jacques, naquit au Raclat, à Beaulon, le 17 février 1879. Il avait pour père Louis Jaboin et pour mère, Francine Veignand. Son enfance s'écoula auprès d'eux, heureuse et paisible, au milieu de ses trois sœurs. Tous ne tardèrent pas à quitter le Raclat, pour aller aux Becauds. Dans la suite, la situation de cantonnier qu'occupait le père de Laurent, l'obligea à quitter Beaulon, pour s'établir à Chevagnes, où M^{me} Bayon lui céda un logement dans les bâtiments qui furent jadis le château de la Chassagne. Ils y restèrent 25 ans. Le comte de Montpey ayant repris son logement pour y installer un garde, ils revinrent habiter, à Beaulon, la petite mai-

son qui leur appartenait. Laurent, devenu, assez jeune, habitant de Chevagnes, en fréquenta l'école et y fit sa Première Communion. Quand il fut en âge de se mettre au travail, il n'eût point de peine à en trouver dans les domaines composant la propriété de Mme Bayon. Plusieurs des années qui précédèrent son service militaire s'écoulèrent ainsi au domaine de Mongoux. A son retour d'Algérie, où il avait appris à connaître, avec de beaux régiments de zouaves, la vie de ce grand désert, qui parle de l'infini, il revint paisiblement se livrer à la culture, auprès des métayers des Gouraux, à Chevagnes. C'est là qu'il vit la réalisation de ses rêves de bonheur, en épousant Claudine Bourrachot, dont le père possédait une petite locaterie à la Bessaie. Laurent quitta le domaine, pour venir aider ses beaux-parents dans l'exploitation de leur petit bien. Une petite fille, Philomène, née en 1909, vint bientôt embellir l'existence de ce jeune ménage. La guerre soudain en troubla la sérénité. Le cinquième jour de la mobilisation, Laurent dut partir à Montluçon, rejoindre son régiment, tandis que ses beaux-frères se rendaient également aux leurs. Laurent ne fit que passer à Montluçon : le 238^e s'achemina presque aussitôt vers la frontière. Besançon fut la première étape. Un mois plus tard, le régiment se trouvait face à l'ennemi. En juillet 1915, Laurent écrivait à sa mère : « Pour le moment, je suis à Soissons, en deuxième ligne. Mon beau-frère est en première, et nous irons le remplacer ces jours-ci. Toute l'Europe est l'une sur l'autre, toutes les puissances voudraient être victorieuses, et personne ne l'est. Ce sera ceux qui pourront tenir le plus longtemps qui le seront. » Après avoir fait différents secteurs, notamment celui de l'Aisne, en 1916, Laurent

Jaboin se trouva à Verdun en cette inoubliable journée du 7 juin, où le fort de Vaux, tomba aux mains des Boches, après une des plus héroïques résistances que l'histoire de la grande guerre puisse enregistrer. Laurent disparut dans cette journée néfaste.

Quelles ne furent pas les angoisses de sa femme et de sa mère en voyant alors les courriers se succéder sans plus jamais apporter de nouvelles de celui qu'ils savaient plus exposé que jamais en cette période, où les combats étaient acharnés. Enfin, après un mois de cette attente anxieuse, une carte leur parvint d'Allemagne. Laurent était prisonnier des Boches, au camp de Cassel. L'espoir revint au cœur de la mère et de l'épouse, l'être pour la vie duquel elles avaient tremblé était sauf ; la fin de la guerre le leur ramènerait.

La captivité de Laurent s'écoula en partie dans un moulin : elle lui fut par là moins dure qu'à d'autres ; il eut au moins cet avantage de toucher une ration d'un pain meilleur et plus abondant.

On était en novembre 1918. L'heure semblait approcher où l'armistice allait enfin permettre à Laurent de se retrouver au milieu des siens, quand il fut saisi d'un sérieux refroidissement. Le major le fit transporter dans une chambre doucement chauffée et où aucun soin ne lui manqua. Ses camarades l'entourèrent d'affection et de dévouement, mais une pneumonie se déclara et enleva bientôt tout espoir de guérison. Un pasteur protestant en avertit les prisonniers, qui compaient parmi eux un prêtre catholique. Celui-ci prodigua au pauvre mourant tous les secours de la religion et l'assista dans sa dernière agonie. Heureux sont encore ceux de nos braves qui, sur la terre étrangère, n'ont fermé les yeux à la lumière qu'après les avoir re-

posés une dernière fois sur des amis ! Le pauvre captif rendit son âme à Dieu le 18 novembre, le lendemain de la cessation des hostilités. Ses funérailles donnèrent lieu à une belle cérémonie en l'église cathédrale de Cassel. Sa dépouille fut ensuite déposée au cimetière civil de cette ville.

★★

Dodat Claude était né en 1874, à Saint-Pourçain-sur-Besbre, à l'ombre de ce château-fort de Beauvoir, tombé aux mains des Anglais pendant la guerre de Cent-Ans et reconquis en 1368 par son seigneur, Louis de Breschard.

Claude n'avait que douze ans quand son père, Dodat Pierre, et sa mère, Marie Bernardin, vinrent se fixer à Beaulon, où ils exploitèrent, à titre de fermiers des familles Nichault-Lavie-Compin, le beau domaine de la Voûte. On ne saurait évoquer ce nom de la Voûte sans éveiller les nombreux souvenirs qui se rattachent à cette vieille maison seigneuriale, dont le principal corps de logis subsiste encore, et qui fut aux siècles passés la propriété des Trochereau, seigneurs dudit lieu de la Voûte. Qu'il nous suffise de rappeler ici que cette famille a fourni à Beaulon un de ses plus anciens curés, en la personne de Philibert Trochereau, vivant en 1530.

Claude Dodat grandit auprès de ses parents, qui, de bonne heure, l'initiaient aux travaux de la campagne. Il y avait, cela va sans dire, des aptitudes particulières, comme tous ceux qui, dans notre région, portent le nom de Dodat, bien connu dans nos concours agricoles, où, en qualité d'éleveurs émérites, ils ont plus d'une fois recueilli les prix d'honneur.

Au retour de son service militaire, accompli dans le beau régiment des Alpins, à Briançon, Claude Dodat unit son sort, en 1899, à celle qui devait lui donner le bonheur, Marie Coreuf, de laquelle il eut un fils et deux filles.

Toute cette petite famille s'élevait paisiblement à la Voûte, tout absorbée par ses travaux journaliers, quand la mobilisation vint troubler la quiétude de ces braves cultivateurs et obliger leur chef à mettre son activité au service de la patrie. En raison de son âge, Claude Dodat ne quitta les siens que six jours après que le son du tocsin eut fait retentir son lugubre appel. Il se rendit au 298^e d'infanterie territoriale. Il fit partie de l'armée d'Alsace, séjourna à Massavaux et connut les beaux jours des entrées triomphales à Mulhouse. Quelque temps plus tard, il remonta dans les Vosges, et, par la suite, fut dirigé dans l'Aisne et dans la Somme, où se livrèrent tant de combats acharnés ! Claude Dodat fut alors versé au 8^e génie, et eut pour mission d'assurer le ravitaillement des premières lignes. Ce n'était point sans danger. Le 29 octobre 1918, Claude Dodat fut mortellement frappé à Menèvre, petite commune tout près de Guise, dans l'Aisne. Trois semaines plus tard, l'armistice allait mettre fin à la plus sanglante des guerres, mais jusqu'à la dernière heure, il fallait des victimes pour obtenir la victoire qui apporterait la paix au monde. Claude Dodat fut une de celles-ci et son sacrifice survenu après toutes les souffrances et les fatigues de ses longues campagnes, s'il en est plus douloureux pour les siens, n'en est que plus méritoire pour lui. Il lui aura obtenu une plus belle place dans le ciel, au milieu de tous les braves tombés pour la France.

★★

Chevalier Etienne-Maur était par sa naissance un enfant de la commune de Chalmoux, située à 8 kilomètres au-delà de Bourbon-Lancy. Ses parents, Etienne Chevalier et Annette Dubois, y exploitaient le domaine Patin, appartenant à l'hospice d'Aligre. En 1905, ils le quittèrent pour se fixer à Maltat, et six ans plus tard, M. Giraud les appelait à venir cultiver à Beaulon son domaine du May.

La vie d'Etienne s'écoula donc auprès de ses parents. Il s'intéressait spécialement à ces travaux de la campagne auxquels ils l'avaient formé dès ses jeunes années. Quand la mobilisation enleva au domaine le frère aîné d'Etienne, notre adolescent eut l'occasion de déployer tout ce qu'il avait d'intelligence et d'activité pour remplacer l'absent et seconder son père dans sa rude besogne. La guerre, qui devait, hélas ! durer au-delà de toutes les prévisions humaines, nécessita bientôt le départ des jeunes classes. Etienne dut à son tour abandonner ses beaux champs et sa charrue pour prendre, en avril 1917, sa place de soldat de France au 98^e, puis, en juin 1918, au 110^e, dans un secteur de Champagne. Il fut dans la suite versé dans un régiment qui s'illustra par tant de hauts faits d'armes qu'ils ne lui valurent pas moins de trois citations, plus la fourragère, qui lui fut conférée aux couleurs du ruban de la croix de guerre, en août 1918.

Dès le 25 octobre 1916, le 147^e — c'était le numéro de ce régiment de héros, — avait obtenu cette citation à l'ordre de la 10^e armée :

« Le 4 et 6 septembre, sous la vigoureuse impulsion de son chef, le lieutenant-colonel Bourgeois, a enlevé brillamment les positions ennemies qu'il avait mission d'attaquer, progressant de deux kilomètres et faisant

de nombreux prisonniers. Superbe au feu, le 147^e a fait preuve au cours de ces journées d'une splendide bravoure et de qualités manœuvrières remarquables. »

Etienne Chevalier n'appartenait pas encore au 147^e lors de cette première citation, mais, comme le certifie le lieutenant-colonel Lanusse, il prit part aux combats héroïques qui valurent à ce régiment, avec la fourragère, les deux autres citations que nous allons reproduire. La première à l'ordre de la 11^e armée, commandée par le général Degoutte, est ainsi conçue :

« Superbe régiment, plein d'entrain et d'allant. Le 31 juillet 1918, sous les ordres du lieutenant-colonel Lanusse, s'est emparé d'un bois puissamment défendu par de nombreux nids de mitrailleuses. Sans souci de ses pertes, a progressé de trois kilomètres, capturant plus de 300 prisonniers, 63 mitrailleuses et 4 canons d'accompagnement, déterminant par son audacieuse marche en avant, celle de tous les éléments des unités voisines. »

La seconde citation, en date du 2 novembre 1918, celle-ci signée d'un de nos plus grands chefs militaires, le général Gouraud, commandant la 4^e armée, semble n'avoir pas assez d'éloges à décerner aux braves qui composent le 147^e :

« Régiment remarquable par son mordant, sa ténacité dans l'effort et sa capacité manœuvrière. Sous l'ordre de son chef, le lieutenant-colonel Lanusse, au cours de six journées de progression et d'attaques incessantes, a refoulé l'ennemi sur plus de 6 kilomètres de profondeur, malgré les difficultés d'un terrain puissamment fortifié et sans souci des pertes causées par le feu et l'ypéritage, s'est emparé de 261 prisonniers, de six pièces de 105, quatre pièces de 77, vingt-trois

mitrailleuses lourdes, ainsi que de nombreuses munitions et matériels divers ».

C'est au cours de ces derniers combats que Chevalier fut terrassé par les gaz. Deux jours auparavant, son sergent, atteint de la même manière, avait succombé aussitôt, Etienne put être transporté dès le lendemain, c'est-à-dire le 3 octobre 1918, à l'ambulance 16/12, nouvellement créée dans une caserne d'artillerie. Le même jour, il pria son infirmière d'écrire à ses parents les lignes suivantes : « Ne soyez pas étonnés si je n'écris pas moi-même. Je suis au centre hospitalier de Voué, par Montsuzain (Aube), au repos, un peu fatigué par les gaz des Boches. Pour le moment, je me sens assez bien. Bien soigné par le médecin-chef et les infirmiers, je ne serai pas long à guérir. Pourtant, je sens que je guérirais plus vite si vous veniez me voir tout de suite. » Le pauvre jeune homme, qu'enveloppaient déjà les ombres de la mort, n'eut pas, dans les grandes souffrances qu'il eut à endurer, la grande consolation de voir ses parents. Après les avoir attendus et appelés en vain pendant quatre jours, il expira le 6 octobre. A défaut de son père et de sa mère, un prêtre-infirmier avait veillé à son chevet. Après lui avoir procuré les Sacrements et les prières réservées à ceux qui vont mourir, il l'avait assisté dans sa lente agonie, et doucement lui avait fermé les yeux, en attendant ses pauvres parents qui arrivèrent trop tard pour lui dire un dernier adieu. Ils ne purent qu'assister aux funérailles qui lui furent faites avec tous les honneurs rendus à ceux qui meurent pour la Patrie.

★★

Lagoutte Jean, fils de Pierre Lagoutte et de Claudine Deschamps, était né au hameau des Turriers, en 1885. Après avoir fréquenté notre école libre de garçons jusqu'à l'âge de 12 ans, il entra au domaine des Broussailles, au service de son oncle Deschamps. Il fit auprès de lui son apprentissage de cultivateur, et l'acheva dans la suite au domaine des Violettes de Saint-Martin. Le moment vint pour Jean Lagoutte de servir la France. Deux des plus belles années de sa vie se passèrent alors avec des camarades de la classe 1905 au 21^e d'infanterie à Epinal. A son retour au pays, Jean Lagoutte se remit courageusement à la besogne ; il devint l'un des ouvriers de la carrière des terres réfractaires dont l'exploitation se poursuit depuis plusieurs années dans la région de l'Hautmoucheron. En 1910, il épousa une de ses voisines, Reine Jaunet. En faisant ce choix, son cœur ne s'était point trompé. Cette jeune fille possédait toutes les qualités aptes à faire son bonheur. Comme lui, elle avait été élevée chrétiennement ; elle aimait l'ordre, le travail, l'économie, c'était assez pour mettre la paix et l'aisance dans son foyer. Deux enfants, une fille et un fils, étaient venus par la suite y prendre place et consacrer une union que la guerre ne devait que trop rapidement briser.

Jean Lagoutte partit le 5^e jour de la mobilisation, au 216^e à Montluçon. Il fut presque aussitôt dirigé dans l'armée des Vosges ; le 19 août, il était à Pont-à-Mousson. Le 5 septembre suivant, il donnait des nouvelles à sa femme, ayant encore comme beaucoup, l'espoir que la guerre serait de courte durée et que la paix le ramènerait bientôt auprès d'elle et de ses chers enfants.

Les événements en décidèrent autrement. Le 13 septembre 1914, Jean Lagoutte disparaissait pour toujours. Non seulement les circonstances en demeurent ignorées, mais le lieu même de cette disparition reste inconnu. Cette absence de tous détails rend la douleur de sa jeune veuve plus cuisante encore, mais aussi plus méritoire aux yeux de Celui qui sait tout et qui voit tout et qui, au sortir de cette vie, a dû accorder à ce brave, nous n'en pouvons douter, une gloire proportionnée aux souffrances de sa sanglante immolation.

✱✱

Jean Lagoutte, cousin-germain du précédent, vit également le jour aux Turriers, où son père, Marc Lagoutte, et sa mère, Jeanne Repoux, de Gilly, cultivaient leur petite propriété. Comme son cousin, le jeune Jean reçut dans notre école des Frères les bienfaits d'une éducation chrétienne. En dehors de cinq années passées au domaine des Pelletier, le reste de sa jeunesse s'écoula auprès de ses parents qu'il secondait dans la culture de leurs terres des Turriers.

Si Jean joignait à un bon cœur, un caractère agréable et de l'ardeur au travail, son tempérament physique laissait à désirer. Il n'était ni grand, ni fort pour servir la France, et avait été une première fois réformé. Mais il vint une heure tragique, où, tous, petits, robustes et malingres, durent être jetés uniformément dans les grandes mêlées de la plus sanglante des guerres pour arrêter l'effort toujours renaissant des hordes ennemies. Jean Lagoutte fut appelé à prendre place au 69^e à Clermont. Il quitta cette ville pour le Pas-de-Calais, puis pour la Champagne. Dès le 16 octobre 1915, Jean Lagoutte prenait part au combat qui

valut à son régiment la citation suivante, à l'ordre de l'armée :

« Le 69^e d'infanterie, commandé par le Lieutenant-Colonel Pesme, s'est élancé à travers un terrain bouleversé par les mines ennemies, a conquis, dans un élan magnifique, les tranchées allemandes, près de 1.200 mètres de profondeur, faisant près de 600 prisonniers. »

On ne saurait dire dans quel secteur le 69^e n'eut pas à exercer ses exploits : Vitrimont, Léonant-Friscati, Maricourt, Mouchy, Saint-Eloi, Langemark, Ypres, Neuville-Saint-Waast, le Labyrinthe, Verdun, Bausejour et nous en passons, virent successivement leurs positions défendues par les braves du 69^e, qui faisaient partie du 20^e corps d'armée, commandé lui-même par un de nos grands chefs, le général Balfourier.

Après tant de rudes assauts, Jean Lagoutte obtint enfin quelques jours de repos, et eut la joie, en janvier 1916, de venir passer sa permission auprès de sa chère femme, Marie Moreau, et de serrer, pour la première fois, dans ses bras, la fillette qui, depuis trois mois, lui était née et qu'il ne connaissait pas encore. Ces premiers embrassements furent aussi les derniers. Reparti pour le front à la fin de ce même mois de janvier, Jean Lagoutte reprit sa place dans les combats, et le 5 avril suivant, disparaissait à celui de Haucourt, dans la Meuse. Sa famille eut quelque temps l'espoir de le croire prisonnier avec plusieurs hommes de sa compagnie. Une lettre de son lieutenant Sauvageot, interné au camp de Friedberg, vint en octobre 1916 apprendre à sa femme, la triste vérité. « Le soldat Lagoutte, écrivait-il, était à ma compagnie depuis très longtemps et je le connaissais

particulièrement, car c'était un de mes meilleurs soldats. Le 5 avril, à Haucourt, près Verdun, après un écrasement d'artillerie, ma compagnie eut à se défendre contre une forte attaque allemande. La bataille fut rude et malheureusement la mort a frappé beaucoup de mes braves soldats. Je crains que votre mari ne soit du nombre, je l'ai vu pendant l'attaque à mes côtés, il s'est battu comme un brave Français. Il fut frappé par une balle allemande, à la tête. Il est tombé sans dire un mot. Ses camarades m'ont dit qu'il était mort, mais j'avais toujours espoir, car j'ai vu des blessures tellement graves et non mortelles. Si vous n'avez pas de nouvelles de lui, je crois qu'il fut tué et enterré par les Allemands à Haucourt même, avec plusieurs de ses camarades. Je prends part à votre douleur. Prenez courage et soyez fière de la conduite héroïque de votre brave époux. Courage, votre mari sera vengé ! » Oui, vengé, il l'a été, ainsi que tous les héros dont le glorieux sacrifice nous a obtenu une magnifique victoire !



Villeneuve Gilbert appartenait à une honorable famille de Beaulon, actuellement divisée en plusieurs branches. Son aïeul était fermier au Moulin de la Voûte; cette ferme étant insuffisante pour occuper ses nombreux enfants, l'un d'eux, Léonard, entra à l'Haut-Moucheron, au service de M. Chartier. Il y fit la connaissance de Jeanne Bel, fille du métayer du Bois-Brûlé; il l'épousa et devint le père du jeune Gilbert. Celui-ci, né au Bois-Brûlé, eut le bonheur de passer sa jeunesse auprès de ses parents. Aussitôt ses études ter-

minées à l'école des Frères, il se mit à les aider dans l'exploitation de leur domaine. Il aimait la campagne, les travaux agricoles, qui tout en courbant les corps vers la terre laissent l'âme de celui qui a appris à croire sur les genoux de sa mère, libre de s'envoler vers les régions sereines de l'Au-Delà, où se trouve la paix.

Gilbert ne quitta donc le cher foyer paternel qu'à l'appel de la conscription, pour aller vivre au sein de la grande famille militaire. Il partit avec la classe 1905, au 13^e bataillon de chasseurs à pied, et pendant trois ans évolua avec les braves de ce régiment dans les contrées montagneuses de l'Est. De retour chez lui, il eut le chagrin d'y voir mourir son père. Il resta dès lors seul avec sa mère, pour laquelle il fut toujours un fils attentionné et dévoué. Le 28 janvier 1914, il unit son sort à une brave fille, sage, pieuse et vertueuse, Marthe Boudault. Le mariage fut célébré avec pompe, comme il convient pour toute jeune fille appartenant à la Congrégation des Enfants de Marie. L'avenir semblait devoir accorder de beaux jours à ce jeune couple, si bien assorti : sept mois plus tard survint la guerre ! Dès le deuxième jour, Gilbert dut s'arracher aux étreintes de sa jeune épouse, qui avait l'espoir de devenir bientôt mère, pour rejoindre son régiment, le 70^e bataillon de chasseurs. Dès le 26 septembre 1914, il était blessé au coude droit par une balle, près de Rozières, dans la Somme. Evacué à Argenton, il y fut admirablement soigné par les religieuses de l'hôpital. Celles-ci eurent à soutenir son courage et sa foi dans la plus grande des épreuves qui pouvait l'atteindre : elles eurent en effet la douloureuse mission de lui apprendre que sa chère femme avait succombé peu de jours après

avoir donné le jour à une fillette, Jeanne-Marie. On juge du désespoir et de la douleur de l'infortuné Gilbert. Six mois plus tard seulement, il put faire la connaissance de son enfant qui n'avait plus de mère. D'autres épreuves attendaient encore le pauvre chasseur. Par suite de ses blessures, il fut placé parmi les mulatiers d'un régiment de Grenoble, et chargé d'assurer le ravitaillement. Il dut de nouveau parcourir bien des secteurs, et finit par avoir les pieds gelés dans celui de Maurepas, dans la Somme. Sa convalescence lui valut plusieurs permissions avant de partir en Italie, avec les troupes chargées de rétablir le front de la Piave. Par les cartes adressées à sa mère, on voit qu'en février 1918 il séjournait à Padoue. En juillet suivant, il fut 60 jours à Château-Thierry, passant les nuits, de 5 heures du soir à 4 heures du matin, à ravitailler ses camarades. En octobre 1918, une permission ramena Gilbert auprès de sa mère et de sa fillette. Épuisé par tant de surmenage et par ses blessures, il ne tarda pas à tomber malade. Une broncho-pneumonie se déclara, et presque avant que l'on ait eu le temps d'essayer d'enrayer le mal, il s'en allait, le 17 octobre 1918, muni de tous les Sacrements, rejoindre dans l'éternité sa chère épouse.

Plus heureux en cela que des milliers de nos petits soldats, Gilbert put expirer entre les bras de sa mère et sentit déposer sur son front déjà à demi glacé ce baiser maternel que tant d'autres, à l'heure suprême, ont en vain appelé de tous leurs vœux.



Godard Jean-Baptiste était fils de Léon Godard, qui possédait à Beaulon une locaterie aux Barres. Par sa mère, née Chautard, il était un peu un enfant de la commune de Garnat. Sa naissance, survenue le 23 janvier 1896, mit la joie au foyer des Barres, joie que renouvela par la suite la venue d'une fillette. Le frère et la sœur grandirent l'un auprès de l'autre, étroitement unis, sous l'œil vigilant de leurs parents, qu'ils entouraient d'une tendre affection. Les années s'écoulèrent ainsi heureuses et tranquilles. Après les jeux de l'enfance, la fréquentation des classes, les deux adolescents se mirent au travail et secondèrent à leur tour les parents qui jusqu'ici avaient pris le soin de veiller sur eux et de subvenir à leur existence.

L'année 1914 se leva, étendant sur le monde de sanglantes lueurs. En effet la question des Balkans mit le feu à l'Europe. On sait comment la France entra dans la lutte en faisant appel à tous les hommes aptes à porter les armes. Jean-Baptiste Godard n'avait que 18 ans lors de la mobilisation. Aussi ce ne fut qu'en 1915 qu'il fut appelé à passer une visite. Sa faible constitution le fit ajourner, mais l'année suivante, il fut reconnu capable de faire un soldat et fut aussitôt incorporé au 4^e génie, de Grenoble. Après une instruction sommaire, telle qu'on la faisait alors subir aux bleus, car il fallait sans cesse jeter de nouvelles unités dans la mêlée, notre jeune poilu partit dans la Meuse.

Jean-Baptiste qui, chez lui, se trouvait à merveille du régime du grand air et des travaux des champs, était trop jeune encore et pas assez robuste pour résister aux fatigues de la guerre, aux marches forcées et aux entreprises gigantesques qu'est souvent obligé d'exécuter le génie, dans un délai si court qu'elles sem-

blent tenir du prodige. Les efforts demandés à Jean-Baptiste furent si considérables qu'ils le conduisirent rapidement à l'hôpital. La fièvre s'empara de lui, des abcès successifs se produisirent, une toux opiniâtre soulevait sa pauvre poitrine en spasmes douloureux. Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi dans les hôpitaux, jusqu'au jour où les majors le reconnaissant désormais inapte au service, le réformèrent : c'était en juin 1918. Il revint auprès de ses parents, qui, depuis peu, avaient quitté Beaulon pour s'installer à la Chaume, à Dompierre. La joie de se retrouver auprès d'eux, de revoir son pays, la vie au grand air succédant à la salle d'hôpital, les travaux en rapport avec ses forces et ses goûts, tout cela sembla un instant rendre la vie au jeune homme. L'espoir lui revint et avec lui le courage à la besogne, la gaieté et l'entrain, qui faisaient le fond de son caractère. S'il souffrait encore, c'était avec patience, car il pensait guérir ! Une hémorragie survenue quelque temps après sa réforme vint enlever aux pauvres parents les illusions que conservait le jeune malade. Ses forces déclinerent rapidement : il dut bientôt s'aliter. Ses souffrances devinrent plus grandes, les angoisses plus fréquentes. Malgré tout, il ne se plaignait pas, il supportait ses maux avec résignation et avec la foi de son enfance, qu'il avait su garder intacte dans son cœur jusqu'au milieu des périls de la guerre. Quand l'heure fut sonnée de penser au grand voyage, il accueillit avec piété la visite du prêtre. Après s'être confessé, il put recevoir en Viatique le Pain des Forts et attendit en paix l'appel de son Créateur. Il eut lieu le 5 juin 1918. Jean-Baptiste Godard avait 23 ans, il mourait comme tant de héros obscurs, victimes de la guerre sans avoir pu connaître sur les

champs de bataille l'ivresse de la victoire. Son sacrifice n'en demeure pas moins utile, il en a recueilli la récompense dans le séjour des Elus. Que cette pensée contribue à adoucir l'immense chagrin de sa pauvre mère et de tous les siens.

♦♦

Michelet Barthélemy était né au Raclat, où son père Etienne Michelet, cultivait un petit louage. Sa mère, Annette Chandieux, était originaire de Bourbon-Lancy. L'enfant avait à peine atteint sa huitième année que sa mère mourut, le laissant une première fois orphelin dans la vie. Deux ans plus tard, le jeune Barthélemy avait le malheur de voir disparaître son père au moment où ses études s'achevaient dans notre école des Frères. Le pauvre enfant restait seul et sans soutien, à l'heure où il avait le plus besoin d'être assisté et conseillé pour entreprendre la lutte pour l'existence. Ses oncles Chandieux, frères de sa mère, prirent l'orphelin sous leur tutelle et le placèrent dans les domaines. Ses maîtres n'eurent qu'à se louer de sa conduite et de son naturel doux et facile. Quand vint le départ de la classe 1905, Barthélemy fut affecté au 158^e, à Lyon.

A son retour du service militaire, il se fixa chez ses oncles et s'en fut travailler aux usines de Bourbon. C'est alors que l'orphelin, qui n'avait jamais connu la douceur de la vie de famille, songea à se créer un foyer. Son choix s'arrêta sur Marie Giraud, appartenant à une famille depuis longtemps fixée à Beaulon et résidant au hameau des Turriers. Le mariage eut lieu en 1909. La naissance en 1911 d'une fille, Jeanne, suivie en 1913 de celle d'un fils, baptisé sous le nom

de Vincent, vint mettre la joie dans ce jeune ménage. L'année suivante, l'année terrible qui déchaina la guerre sur l'univers entier, arracha Barthélemy aux étreintes de sa femme et de ses jeunes enfants. Il partit dès le deuxième jour de la mobilisation, animé du plus beau courage, mais, en même temps, le cœur rempli de chagrin et de noirs pressentiments. Il rejoignit, à Cosne, le 285^e et bientôt prit avec lui le chemin du front. Les combats auxquels participa notre jeune compatriote furent le plus souvent ceux qui se livrèrent dans les secteurs du Nord. En 1915, il en occupait un tout particulièrement périlleux, celui de Notre-Dame de Lorette. Le 15 juin, il en adressait à sa chère femme une lettre qui devait être hélas ! la dernière. Le lendemain 16 juin 1915, vers midi, le 285^e livrait un combat terrible pour défendre le secteur. Barthélemy y disparut ! Ce fut l'unique renseignement que son commandant et ses camarades purent donner à sa pauvre femme, qui en vain attendit son retour jusqu'à la fin des hostilités. Depuis, le doute ne lui est plus permis : son cher époux est mort héros ignoré, victime de son dévouement à la Patrie. D'un monde meilleur, il veillera sur celle qui, plus que tout autre, en raison de sa santé chancelante, aurait eu besoin de ne point rester seule dans la vie, pour subvenir à l'existence de leurs deux jeunes enfants.

✱

Dupont Louis, fils de Gilbert et de Françoise Gibbe, avait vu le jour à Saint-Pourçain-sur-Besbre, en 1890. Les maîtres d'école de Neuville-lès-Decize firent son éducation jusqu'à l'âge où il se mit à travailler la terre, dans les domaines du coquet village de Saligny,

qui était le centre tant de sa famille paternelle que de celle de sa mère. Il s'y trouvait encore quand la France l'appela à servir sous les plis du drapeau du 13^e régiment d'infanterie. A peine était-il libéré de son service, à peine était-il revenu au domaine des Vernay, chez sa grand'mère, pour y reprendre son métier de cultivateur, que la mobilisation l'obligea à rejoindre ses camarades du 13^e pour voler avec eux à la défense de nos frontières. Louis Dupont eut sa part des succès de l'armée d'Alsace, lors de l'entrée triomphale des Français à Mulhouse ; il eut sa part également de la sombre retraite de Sarrebourg, où périrent tant de braves poilus de notre région. Il eut la chance d'en revenir sain et sauf, et put, dans la suite, à trois reprises différentes, obtenir des permissions pour revoir ses chers parents, depuis quelque temps fixés à Beaulon, au service de M. le Comte de Montpey.

Louis Dupont, qui était un excellent soldat, avait rapidement obtenu le grade de caporal. Il était estimé de ses chefs et aimé de ses camarades du 13^e. Il combattit dans leurs rangs jusqu'au printemps de l'année 1916. En avril, il était dans le secteur des Eparges, secteur qui ne demeure que trop célèbre par les combats qui s'y livrèrent et par le sacrifice de plusieurs milliers de nos héros. Louis Dupont y disparut le 19, et voici quelles en furent les circonstances, d'après les renseignements fournis par son capitaine Devautour, dans la lettre qu'il adressait à ses parents le 10 mai de cette même année 1916 :

« J'ai le regret de vous faire connaître que le caporal Dupont, de la première compagnie du 13^e d'infanterie, n'ayant pas répondu aux appels faits à la com-

pagnie le 19 avril, a été porté « disparu » depuis cette date. La première compagnie occupait le 19 avril une position sur laquelle elle eut à subir un bombardement très violent de l'ennemi. Plusieurs ouvrages occupés par nos hommes furent bouleversés, et au rassemblement qui eut lieu le lendemain 20, un certain nombre de gradés et soldats, parmi lesquels se trouvait le caporal Dupont, manquaient à l'appel. Jusqu'à ce qu'une preuve contraire nous soit rapportée, il y a lieu de considérer le caporal Dupont comme tombé, après avoir été blessé, au pouvoir de l'ennemi qui était tout proche. »

Blessé ! mais vivant et prisonnier des Boches ! tel était l'espoir que conservaient les pauvres parents de Louis, qui déjà pleuraient leur fille, qui récemment avait quitté la terre en leur laissant un petit orphelin. Ce dernier espoir ne s'est point réalisé : la guerre a pris fin, les prisonniers ont retrouvé leur patrie et leur foyer, mais la place que Louis Dupont devait revenir occuper auprès de ses parents dans leur gentille petite maison, y demeure vide à jamais : C'est dans l'Au-delà, dans le Ciel des héros qu'il leur faut chercher l'âme de leur cher enfant pour laquelle les services religieux ont été célébrés dans sa paroisse de Saligny.

.*.*

Eugène Antoine, enfant assisté de la Seine, fut confié, dès ses jeunes ans, aux bons soins de M. Delorme, habitant aux Grillots. Il sut lui donner une éducation sérieuse et fit de lui un bon chrétien et un homme de cœur. Il sut le prouver durant la terrible guerre, dont il ne devait point revenir. Eugène avait fait son service militaire dans l'infanterie ; de retour au pays, il

s'était marié et avait repris son métier de cultivateur. La mobilisation l'appela au 85^e d'infanterie. Dès le 7 juillet 1915, il obtint la belle citation suivante, qui témoigne de son endurance et de son courage héroïque. « Blessé trois fois, à l'épaule, à la cuisse, à la main gauche, dont deux doigts étaient déchiquetés, a continué à tirer et a stimulé le courage de ses camarades. N'a quitté le front pour aller se faire panser que sur les instances de son lieutenant, à côté duquel il combattait, et après avoir reçu au front une quatrième blessure, d'une balle de schrapnell, blessure dont le sang l'aveuglait et ne lui permit plus de se servir de son fusil. »

Peu après, il fut versé au 121^e bataillon de chasseurs à pieds ; il était digne, par son ardeur chevaleresque et sa bravoure, d'aller occuper une place parmi ces héros que furent les diables bleus. Chargé du ravitaillement de sa compagnie, il ne redoutait rien, ni la fatigue, ni les obus, ni la mer de feu de la zone de Verdun. Quand une permission le ramenait dans son village, celle-ci achevée, il repartait au front avec le même enthousiasme, avec la même sérénité. « Il faut bien défendre la France, disait-il simplement : elle est notre mère à tous ! »

Non seulement Eugène se sacrifiait pour la France, mais sa charité le portait encore à se dévouer pour ses camarades. On en trouve la preuve dans cette seconde citation, qui lui valut une décoration, qui en dit plus que tous les commentaires : la médaille militaire, qu'on ne décerne qu'aux mutilés, ou aux braves entre les braves.

« Eugène Antoine : Gradé courageux. A assuré le ravitaillement de sa compagnie dans les circonstances

les plus difficiles. Le 3 janvier 1917, deux de ses hommes étant grièvement blessés, s'est porté à leur secours sous un violent bombardement et n'est rentré qu'après les avoir mis en lieu sûr. S'était déjà signalé aux combats de Verdun, en ravitaillant sa compagnie, sous les obus. Déjà blessé quatre fois au cours de la campagne et cité à l'ordre de l'armée. »

L'heure allait bientôt sonner pour le caporal Eugène d'échanger tant de beaux lauriers périssables pour une gloire immortelle. Dans cette même année, pendant un séjour dans un secteur de Belgique, il fut tué par un obus sur sa voiture de ravitaillement. Le Ciel s'ouvrit pour recueillir l'âme de ce héros, qui, malgré les nombreuses amertumes dont son existence se trouvait abreuvée, sut toujours rester un chrétien sans peur, un Français sans reproche.



Collé André fut également élevé par M. Délorme, des Grillots ; il fut donc, pour ainsi dire, le frère nourricier d'Eugène. Formé à la même école, il y reçut la même éducation sérieuse et y puisa des principes religieux dont il ne se départit lui aussi jamais. Collé, devenu un adolescent, capable de gagner lui-même sa vie, entra comme domestique à l'asile Sainte-Catherine de Moulins. Il sut s'acquitter avec tant de ponctualité et de conscience de l'emploi qui lui était assigné, qu'il fut universellement estimé des directeurs et du personnel. Il faisait depuis deux ans son service militaire au 133^e d'infanterie, quand la guerre éclata. Dirigé dès la première heure sur le front avec tous ceux qui faisaient partie de l'armée active, il en fut une des premières victimes. Il disparut le 2 septembre 1914, héros obscur,

ainsi que tant d'autres durant cette douloureuse période, qui précéda la victoire de la Marne, victoire due à nos grands chefs militaires, mais obtenue aussi par l'immolation sanglante et généreuse de tous ces fils de France.



Chaumet Pierre était, par sa mère, Marie Bonnet, un enfant de Beaulon. Par son père, Etienne Chaumet, il appartenait à la commune de Paray, qui y exploitait le domaine des Berroyers. C'est là que Pierre naquit et passa ses premières années, au milieu de quatre frères. De Paray, ses parents se transportèrent à Lusigny ; ils passèrent neuf ans à la Vallée, puis vinrent définitivement se fixer à Beaulon, aux Communes. Les époux Chaumet ne pouvaient subvenir à l'existence de leur nombreuse famille : aussi placèrent-ils leurs fils dans différentes exploitations agricoles. Pierre entra à Marzy, chez le métayer des Rognons. Celui-ci n'eut qu'à se louer du travail et des qualités de son domestique, si bien qu'à son retour du service militaire, il reprit sa place au même domaine. Il y serait resté, si la mort n'était venue lui ravir son père, le 22 décembre 1913. Pierre s'était toujours montré un fils respectueux et aimant ; il comprit que son devoir était de ne pas abandonner sa mère et de revenir vivre auprès d'elle, pour entourer sa vieillesse, comme elle-même avait entouré sa jeunesse. C'est ce qu'il eût fait sans la guerre qui, dès le mois d'août 1914, le rappela à son dépôt, d'où il fut bientôt envoyé au 5^e Colonial. C'était un régiment auquel on ne ménageait pas les attaques ; enterré pendant l'une d'elles par un obus, il eut la chance de s'en tirer, mais si meurtri et couvert de blessures, qu'on l'envoya soi-

gner à l'hôpital de Bourbon-Lancy. La pauvre mère eut la chance de retrouver pour quelques jours son fils bien-aimé. Ce fut une dernière consolation que Dieu accorda à son cœur, avant de lui demander le sacrifice de son enfant. Douze jours à peine s'étaient écoulés depuis que Pierre était allé reprendre sa place au front, quand il disparut. C'était au bois de la Grurie, dans la Marne, le 6 janvier 1915, qu'il mourut, victime pour la France. Si, depuis ce jour, la pauvre veuve pleure, inconsolable, son benjamin, elle a au moins eu la joie de voir revenir de la guerre ses quatre autres fils, qui, tous, ont vaillamment combattu pour la Patrie et ont subi pour elle de glorieuses blessures.

★★

Monbailly André rencontra dans la famille Ledez, de Vitry, qui l'éleva comme son propre enfant, les soins et l'affection qui lui manquèrent de la part de la sienne. Dès l'âge de 13 ans, il fut placé comme domestique agricole au domaine des Trémaux, à Paray. Il le quitta après quelques années de bon service, pour venir à Beaulon, aux Pelletiers. Dans le voisinage de ce domaine se trouvait une jeune fille, comme lui sans famille, élevée par les Joublin, de Vacherot. Il fit sa connaissance ; leur commune détresse rapprocha les deux orphelins, qui ne tardèrent pas à unir leur sort par le mariage. Le jeune couple ne quitta que temporairement Vacherot, pour s'installer aux Mauprès ; il revint par la suite se fixer à Vacherot, auprès des parents adoptifs de la jeune femme.

C'est là, qu'en 1915, la guerre vint prendre Monbailly, qui, jusqu'ici, par suite de ses varices, avait été exempté du service militaire. Ainsi que tant d'au-

tres, elle l'arracha à son foyer, où grandissaient trois jeunes enfants, pour l'envoyer rejoindre son régiment à Clermont, en qualité de brancardier. Peu après, il fut versé au 5^e Colonial, envoyé à Toulon, et de là au front. C'était l'époque héroïque où notre armée, dépourvue d'artillerie, et pas encore augmentée des réserves britanniques, était seule à subir tout le choc d'un ennemi dix fois plus nombreux et armé jusqu'aux dents. La situation de Monbailly, père de trois enfants, ne put donc pas lui éviter les combats de premières lignes. En juillet 1916, il était dans le secteur de la Somme. C'est de là qu'il écrivait à son frère de lait Daviot, qu'il s'attendait à donner le 20 courant l'assaut aux Boches. Aucune nouvelle n'est, depuis cette date, parvenue à sa pauvre femme, à laquelle il reste une tâche bien lourde, mais aussi bien consolante : celle d'élever trois bons petits Français, qui portent dans leurs veines le sang d'un héros mort pour la Patrie.

★★

Gerberon Joseph connut dans la famille Dard, qui l'éleva comme son fils adoptif, l'affection qu'il n'eut point de la sienne et dont toute âme d'enfant a cependant besoin pour s'épanouir dans la vie. Ses premières années s'écoulèrent donc dans la maison des Cabouennes, partagées entre le jeu et l'école. Après sa Première Communion, il s'éloigna de ses parents pour entrer à l'hôtel Duperet, à Dompierre, afin de s'initier aux premières notions de l'art culinaire, pour lequel il se sentait de l'attrait ; son ambition était de devenir par la suite un chef émérite. Il y resta deux ans, la guerre l'obligea à changer de métier et nous le retrouvons bientôt après garçon de magasin

chez M. Thévenet, toujours à Dompierre. C'est chez lui que le recrutement le prit avec la classe 1918 et l'envoya en avril, au 92^e de Clermont.

Après une rapide instruction, il partit pour le front, séjourna à Troyes, devint mitrailleur et fut cantonné dans l'Aisne, au château de Sibly-la-Poterie, à la baronne Le Pelletier, château qui, sans doute, se trouvait être un point stratégique intéressant et que sa section avait la mission de défendre jusqu'au bout. C'est en effet dans la ferme de ce château que le jeune Joseph Gerberon fut tué, le 3 juin 1918. La dépouille de ce brave enfant fut ensevelie au lieu où il était tombé pour la France. Ses parents adoptifs le pleurent comme leur fils et il leur reste la consolation de penser que la bonne éducation qu'ils ont su lui donner a contribué à faire de lui un bon Français. Citons en terminant la lettre de son capitaine, donnant les détails de sa mort et exprimant ses regrets et ceux de ses camarades :

« La bataille venait de s'engager dans la région de Faverolles-Croxone et la situation était assez grave, le 3 juin. Des divisions allemandes de la garde attaquant, j'avais donné l'ordre à l'une de mes sections de mitrailleuses, celle dont faisait partie notre jeune ami, d'organiser définitivement la ferme de Sibly-la-Poterie. Ce travail était en cours d'exécution et presque achevé lorsque l'ennemi entreprit de sérieux bombardements. Conformément à mes instructions, la section s'abrita ; Gerberon avec quelques-uns de ses camarades venait de se réfugier dans une petite cave voûtée, à proximité de son poste de combat, dont l'entrée était orientée dans la direction opposée à celle de l'ennemi. Un tragique hasard voulut qu'un obus vint tomber à dix mètres au-delà, juste en face de cette étroite ouverture et qu'un éclat

d'obus en retour la traversât pour atteindre Gerberon en plein front. La mort a été absolument instantanée, et, s'il peut y avoir pour vous une bien petite consolation, c'est de penser qu'il est mort sans souffrances. Soyez assuré qu'il a emporté avec lui les regrets et l'estime de tous ses camarades et de ses chefs. Il repose maintenant à côté d'un autre mitrailleur de sa section, tué en même temps dans la cour du château. Une modeste croix et une inscription en marquent l'emplacement et, pendant tout le temps que le régiment est resté dans la région, les fleurs que ses camarades renouvelaient tous les jours sur sa tombe sont venus témoigner qu'il vivait encore dans leur souvenir. »



Briat Etienne, né en 1878, était le fils de François Briat et de Marie Millien. Ses parents, propriétaires de la petite locaterie qu'ils cultivaient au Raclat, purent le conserver auprès d'eux jusqu'à l'âge de seize ans. Il put ainsi jouir de la vie familiale et apprendre aux côtés de son père à cultiver la terre. Quand il s'éloigna de la maison où s'était écoulée cette première partie de sa jeunesse, il se rendit chez son oncle Millien, jardinier à Saint-Denis (Seine). Il y fit l'apprentissage de la culture maraîchère, qui nulle part n'est plus intensive et florissante que dans les grandes plaines qui avoisinent la capitale de la France.

Trois années de service militaire, faites à Chaumont, empêchèrent Etienne de se perfectionner dans cet intéressant métier. Il dut attendre d'être libéré pour reprendre sa place chez son oncle qui, du reste, ne tarda pas à mourir. Etienne était courageux et dévoué ; son bon cœur lui dit de ne pas abandonner sa tante, qui res-

tait seule avec de jeunes enfants. Il prit en mains la direction des jardins, et, grâce à son énergie et aux connaissances qu'il possédait déjà, le commerce de légumes continua à prospérer. Sur ces entrefaites, Etienne Briat fit la connaissance d'une brave jeune fille, Ambroisine Leroy, que bientôt il épousa. A cette occasion, sa tante se retira et céda son établissement à son neveu. Etienne continua donc, en qualité de maraîcher, à approvisionner pour son propre compte les Halles de Paris. La besogne était souvent rude ; après des journées passées au travail, il fallait abréger les nuits pour transporter dès l'aube les légumes au marché. Il n'en était pas moins heureux dans son foyer, entouré de l'affection de sa femme et de deux fillettes, Marie-Thérèse et Marie-Louise.

La guerre éclata. Etienne dut tout abandonner pour rejoindre son dépôt à Montluçon ; en raison de son âge, il fut maintenu à l'arrière et employé à creuser des tranchées aux environs de Besançon. Ce travail, quoique assez doux, n'en devint pas moins bientôt trop rude pour le pauvre Etienne, dont la poitrine était souvent étreinte par des crises d'asthme. On le renvoya à Moulins ; il fut d'abord employé à la station-magasin, puis devint chef d'équipe agricole pour les jardins des troupes. Il s'acquitta avec tant de savoir et de conscience de son travail, que son chef, content de ses services, lui décerna un diplôme d'honneur.

Bien des inquiétudes cependant torturaient le cœur d'Etienne. Sa famille, restée à Saint-Denis, demeurait exposée aux bombardements des Goths. « Ni je ne bois, ni je ne mange », écrivait-il aux siens. Une autre fois, à l'occasion du crime de l'église Saint-Gervais, il leur manifesta son indignation. « C'est une race qui

ne respecte rien, pour moi les églises sont des lieux que je respecte. »

On arrivait à la veille de l'armistice, quand Etienne Briat fut atteint de la grippe qui sévissait comme partout ailleurs fortement à Moulins. Etienne Briat ne put surmonter le mal, malgré les soins dont il était entouré par les bonnes religieuses de l'hôpital Saint-Joseph. Il expirait le 12 octobre 1918, consolé par les secours de la religion, mais emportant le regret de laisser seules au monde sa femme et ses deux chères fillettes



Picard Jean-Marie était le fils aîné de la belle et nombreuse famille de Charles-Aignan Picard et de Martine Léger, de Dompierre. Celle-ci, en effet, ne comptait pas moins de sept filles et deux fils. Il va sans dire que la loi du Christ y était respectée et que les vertus, qui sont la base de tout foyer chrétien y étaient solidement pratiquées. Comment pouvait-il en être autrement, puisque cette famille avait déjà l'honneur de compter un prêtre parmi ses membres, M. l'abbé Léger, curé d'Avermes, frère de la mère de ces nombreux enfants.

Jean-Marie Picard vit le jour au domaine des Berliers, exploité par ses parents pour le compte de M. Advenier. Dès qu'il en eut l'âge, il vint prendre sa place parmi les élèves de notre école libre. Il en fut un des meilleurs et des plus empressés à recueillir les enseignements donnés par ces excellents maîtres.

Le succès couronna ses efforts ; il quitta l'école muni de son certificat d'études, auquel était venu s'ajouter une mention. Dès lors, le jeune adolescent devint l'auxiliaire actif de son père dans les travaux de son

domaine. Il ne quitta les Berliers qu'au début de 1915, pour prendre avec la classe 16 sa place parmi les défenseurs de la Patrie. Incorporé au 16^e d'infanterie à Montluçon, il put en revenir deux fois en permission. L'instruction du jeune bleu s'acheva en Auvergne, au Mont-Dore ; c'est là aussi que lui parvint la plus douloureuse des nouvelles. Sa mère, cette brave et digne femme, fut enlevée à la terre le 17 septembre 1915, après une courte maladie. Dieu, sans doute, jugeait sa tâche bien remplie, et voulait sans plus de retard récompenser cette âme pleine de mérites. Elle laissait à ses enfants hélas ! bien jeunes encore pour être privés d'elle, l'exemple des plus belles vertus et d'une vie toute de dévouement. Jean-Marie put venir assister aux funérailles de sa pauvre mère. Ce fut une dernière et triste consolation accordée à ce jeune homme, qui bientôt après partait dans la Marne avec le 415^e. Il attendit à l'arrière dans les services d'équipes agricoles, que vint son tour de monter aux tranchées de premières lignes. Au début de mai, il escomptait qu'une permission le ramènerait de nouveau dans sa chère famille. Il était sur le point de l'obtenir, quand, à la suite d'une attaque meurtrière, son secteur eut besoin de renfort. Le 22 mai, sa compagnie fut désignée pour aller prendre la place des braves qui, à Thiaumont, venaient de mourir pour la France. Quatre jours plus tard, Jean-Marie Picard était frappé mortellement et s'en allait en Paradis, recevoir la récompense de son sanglant holocauste. Sa mort ajoutait une victime de plus aux milliers de héros tombés pour la défense de l'immortel Verdun, devenu le tombeau de l'orgueil germanique.

Avec ce nom de Jean-Marie Picard se clôt la liste

trop longue des enfants de Beaulon morts au champ d'honneur. Quand on considère le généreux entrain qu'ils ont apporté, sans s'embusquer jamais, à voler au secours de la Patrie, la bravoure et l'endurance qu'ils ont mis à la défendre, ne marchandant ni leur peine, ni leur sang, qui a coulé par les plus affreuses blessures, ni leur vie, qu'ils ont héroïquement sacrifiée, on peut leur appliquer cette réflexion d'un officier. « Ceux-là les gens de la campagne, ils sont de pure race, ils sont guerriers sans le savoir. » Oui, c'est bien à la campagne, loin de l'air infecté des villes que se conserve intact dans l'âme des Français, cet humble héroïsme qui s'ignore, ce merveilleux instinct d'une race essentiellement militaire, qui se réveille à l'heure du danger pour produire cette magnifique éclosion de vertus guerrières qui, encore une fois, a sauvé la France et causé l'étonnement et l'admiration du monde.

« Heureux qui pour la gloire ou pour la liberté,
« Dans l'orgueil de la force ou l'ivresse du rêve
« Meurt ainsi d'une mort éblouissante et brève.

Si leurs pauvres dépouilles criblées par la mitraille sont demeurées là-bas, sur la frontière, toujours face à l'ennemi, leurs âmes immortelles ne nous ont pas quittées ; elles restent près de nous.

« Où sont-elles ? Dans l'ombre ?

« Ah ! non, c'est nous qui sommes dans l'ombre.
« Eux, les morts, sont à côté de nous, plus présents
« que jamais. Nous ne les voyons pas, parce que le
« nuage nous enveloppe, mais eux nous voient. Ils
« tiennent leurs beaux yeux pleins de gloire arrêtés
« sur nos yeux pleins de larmes. Ils sont vivants près
« de nous, heureux, transfigurés et n'ayant perdu dans

« ce changement glorieux, ni une délicatesse de leur
« âme, ni une tendresse de leur cœur, ni une préférence
« de leur amour, ayant au contraire dans ces grands
« et profonds sentiments, grandi de cent coudées. La
« mort est, pour les chrétiens, la montée éblouissante,
« dans la lumière, dans la puissance et dans l'amour. »

Puisse cette pensée de la présence invisible des êtres aimés, qui ont quitté cette terre, devenir un adoucissement pour ceux et celles dont les jours continuent à s'écouler dans la douleur et les larmes, et qui participent ainsi au sacrifice sanglant des héros et des martyrs, qui ont donné leur vie pour la cause de la justice et du droit, pour la France et pour Dieu !

MUTILÉS ET DÉCORÉS

Les héros qui, pour toujours, demeurent couchés sur les champs de bataille, enveloppés dans le linceul de la gloire, ne sont pas les seuls qui ont droit à notre souvenir. Il en est d'autres que nous ne devons pas oublier ; ce sont les grands mutilés et les blessés de toutes catégories.

Les uns sont privés totalement d'un ou plusieurs de leurs membres, ou les conservent plus ou moins atrophiés ; les autres, misère plus grande encore, ont pour toujours leurs yeux fermés à la lumière. Il en est qui restent souffreteux, malingres, atteints dans les organes vitaux. Il y a enfin les « gazés », qui continuent à avoir leur pauvre poitrine oppressée

LE RAVITAILLEMENT

PENDANT LA GUERRE

Quand une nation recourt aux champs de batailles pour décider de son sort, il lui faut avant tout subvenir au ravitaillement de ses armées. Il ne lui suffit pas de fournir des chefs dont l'intelligence s'ouvre aux plus vastes conceptions et des soldats dont l'héroïsme est à toute épreuve. L'homme étant âme et corps, il faut pouvoir donner à ce dernier les aliments qui lui sont nécessaires, principalement le pain qui entretient la source de son sang, et le bon vin qui réjouit le cœur et le rend plus allègre à affronter le péril. Les animaux qui partagent les fatigues des régiments, doivent eux-mêmes recevoir une nourriture en rapport avec le service qui leur est demandé.

Que la guerre vraiment tend bien toutes les énergies d'une nation !

Ceux qui sont au front ne sont pas seuls à lutter, ceux qui sont à l'arrière doivent lutter aussi contre les éléments, la fatigue d'un travail excessif, le découragement. Du bon ravitaillement des armées peut dépendre le succès des batailles, la victoire définitive !

Dans notre Bourbonnais, pays de culture et d'élevage intenses, c'est pour nous un honneur d'avoir été tous plus ou moins des combattants de la grande guerre, oui, tous, vieillards, femmes, enfants ! En intensifiant la production, en continuant, en dépit d'immenses difficul-

tés, d'énormes fatigues, à tenir la charrue, à conduire la moissonneuse, nous avons par là contribué à entretenir nos troupes, à nourrir le mari, le père, le fils qui, mètre par mètre, disputaient aux Boches la bonne terre française que, nous, nous cultivions. Si les usines ont fabriqué les munitions, nous, les cultivateurs, nous avons multiplié la première de toutes les munitions, celle qui assure la vie du poilu et lui empêche de sentir les atteintes de la faim. Il y a eu des femmes dignes de tous éloges qui, prenant courageusement la place des absents, ont accompli des travaux au-dessus de leurs forces. L'Etat s'est plu à en récompenser un certain nombre en leur accordant, comme à M. Bel, du Brouillat, la médaille de chevalier du Mérite agricole.

Il nous semble intéressant de montrer ici, dans un tableau rétrospectif, dans quelle proportion, durant les quatre années de guerre, chaque domaine ou locaterie de Beaulon a pour sa part contribué à l'important devoir national du ravitaillement.

Domaines	Animaux		Paille	Foin
	possédés	fournis	kg	kg
Santigny	27	4	1.000	1.000
Le Bois Brûlé.	35	4	1.000	1.000
Chez du Bœuf.	50	5	1.000	1.500
Le Pied Gris	42	4	1.500	1.500
A Charenfou	8	1		400
Les Turriers	8	1		250
Le Raclat.	7	1		400
Les Gourds.	34	4	500	500
Les Berliers.	30	3	800	1.000
Les Marchats	43	4	1.000	1.500
Les Auvergeats	8	1	500	500

Domaines	Animaux		Paille	Foin
	possédés	fournis	kg	kg
Les Broussailles	24	2	500	600
La Curesse	42	4	1.000	1.500
Santigny	34	4	1.000	1.000
L'Hautmoucheron	19	2	800	1.000
Louage-Saulnier.	12	1	500	400
A Bouxier	21	2	500	500
Les Perriaux	38	4	1.000	1.500
Les Vernets.	47	5	1.000	1.500
Les Pacauds	36	4	1.000	1.500
Les Becauds	6	1		400
Les Blusiaux	46	5	1.000	1.500
L'Aucrechât	43	5	1.000	1.500
Les Treffoux	35	4	800	1.000
Briffaut.	26	3	800	1.000
Saint-Paul	39	4	1.000	1.500
Les Grangers	43	5	1.000	1.500
Réserve de M. Rogier	27	3	800	1.000
Bois Droyer.	8	1		400
Chezelles.	32	4	1.000	1.000
Les Pailleau.	40	4	1.000	1.500
La Boulette.	36	5	1.000	1.500
Les Mauprés	6	1		250
Les Pelletiers	51	5	1.000	1.500
La Loge	31	3	1.000	1.000
La Cloche	11	1	500	500
Les Œufs	22	2	500	1.000
La Motte.	34	5	1.000	1.000
Les Henris	23	2	1.000	1.000
L'Etang Grillot	18	2	500	1.000
Rétigny.	12	1	500	1.000
Le Meuble	10	1	250	500
Les Turriers	9	1		250

Domaines	Animaux		Paille kg	Foin kg
	possédés	fournis		
Les Charmes	8	1	500	500
Les Sables	15	2	500	500
Le Brouillat	50	5	1.000	1.000
La Grange Sabot	42	5	800	1.500
Le May	24	3	1.000	1.500
Les Auvergnats	15	1	500	500
Les Treffoux	20	2	1.000	1.500
Les Grands Gours	33	4	1.000	1.500
La Grande Bessaie	29	3	1.000	1.000
Le Champ de la Poste	15	1	500	500
La Voûte	27	3		500
Bétrot	9	1		600
La Boëze	10	1	500	500
Le Raclat	7	1	500	400
Les Grillots	18	2	800	1.000
Les Bindons	37	4	1.000	1.500
Chez le Beau	28	3	1.000	1.000
Les Desbaux	38	4	1.000	1.500
A Varenne	53	5	1.000	1.500
A Bétigny	30	3	800	1.000
Les Charlats	34	4	1.000	1.500
Chez le May	18	3	1.000	1.000
Les Godillons	34	4	1.000	1.500
Le Basset	58	5	1.000	1.500
A l'Oyace	17	3		
La Source	36	3	800	1.000
Le Planton	9	1	500	400
Les Batoux	46	5	1.000	600
Le May (réserve)	14	1	500	600
L'Hopitaux	27	3	1.000	1.500
Les Cocas	10	1		400
Les Becauds	8	1		400

Domaines	Animaux		Paille kg	Foin kg
	possédés	fournis		
Les Mathés	37	4	1.000	1.500
Le Moulin	33	3	1.000	1.000
Chez la Mouche	35	4	1.000	1.000
L'Hopital	35	4	800	1.000
La Follie	27	3	600	700

C'est donc une moyenne de 334 bêtes de bétail, de 59.850 kilos de paille et de 33.000 kilos de foin que la commune de Beaulon fournissait chaque année à la réquisition pendant la guerre 1914-1918.



Maire et Conseillers municipaux

décédés pendant la Guerre

Le défilé s'est achevé de nos chers petits soldats de Beaulon tombés pour la Patrie pendant la Grande Guerre. Ils sont tous passés sous vos yeux dans cette revue. Leur visage chéri a été dessiné avec amour, leurs mérites loués dignement, leur mort glorieuse pieusement célébrée.

Cette revue sera pour tous comme une galerie de tombeaux où chaque famille aimera venir pour revoir les traits de celui qu'elle pleure. Car le temps qui marche derrière nous travaille inlassablement à effacer les traces des chers disparus. Le temps ressemble un peu au cantonnier solitaire que nous rencontrons sur les routes et qui efface sans cesse l'ornière des voitures qui sont passées. L'ambition des notices biographiques qui ont paru dans ce Livre d'Or est de défendre nos chers petits soldats contre l'action du temps qui ronge les souvenirs comme la rouille ronge le fer. Que leur mémoire vive donc toujours dans nos prières et dans nos cœurs. Ils sont morts pour que la France vive, et ils sont notre gloire.

Mais ceux qui sont tombés sur les champs de bataille sont-ils les seules victimes de l'effroyable guerre ? Hélas non ! Les ruines matérielles sont incalculables, les souffrances morales furent plus

cruelles encore. On ne connaîtra jamais tous les drames douloureux causés par elle dans les chaumières comme dans les châteaux. Qui pourra dénombrer les foyers qu'elle a dévastés ?

Notre Conseil municipal d'alors, qui prit une part si active à toutes nos angoisses patriotiques et qui veilla avec dévouement sur les intérêts de notre petite cité, fut lui-même fortement éprouvé. Six de ses membres descendirent dans la tombe et quatre d'entre eux y précédèrent ou rejoignirent leur fils. Il est donc juste de consacrer à nos vaillants édiles quelques pages de ce Livre d'Or.

Nous commencerons aujourd'hui par l'un d'eux, qui fut certainement la victime de la guerre la plus douloureuse de notre région. Nous voulons parler de M. Joseph Rogier, maire de Beaulon et conseiller général. Sa famille fut littéralement fauchée pendant les premiers mois de la guerre. Ces deuils, qui frappaient sur son cœur de père à coups redoublés, en firent un véritable martyr et le conduisirent lui-même au tombeau.

Ces pages, à sa mémoire, nous les dédions aux nobles femmes qui le pleurent, à son épouse et à ses filles. Nous les dédions aussi à la commune de Beaulon, dont il a été maire pendant vingt ans, en souvenir du bien qu'il a fait et des regrets qu'il a laissés.

**

Au mois de février 1841, il y avait fête au château de Valence, commune de Cressy-sur-Somme, au-delà de Bourbon-Lancy. Les châtelains y célébraient le mariage de leur fille, Antoinette-Hélène Nichault, avec notre compatriote Victor Rogier,

dernier représentant de la branche des Rogier du Méage, établie à Beaulon depuis le XVIII^e siècle et dont les aïeux, aux siècles passés, possédaient plusieurs belles seigneuries dans la vallée de la Besbre.

L'union était assortie; celle qu'il épousait comptait parmi ses ancêtres ce « Guillaume Compain, compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, qui reçut du roi Charles VII, en récompense des services signalés qu'il rendit lors du siège d'Orléans, le privilège rare d'un anoblissement pouvant se transmettre à tous ses descendants, tant par les fils que par les filles ».

Un an plus tard, le 21 février 1842, le Ciel bénissait les jeunes époux en leur donnant un fils qui, tenu sur les fonts baptismaux de l'église de Beaulon par son grand-père, M. Joseph Rogier, fut nommé Jean-Marie-Antoine-Joseph. L'enfant grandit, choyé au sein de sa famille, et reçut au pensionnat des Religieuses de Saint-Joseph les premières notions de lecture et d'écriture. Ses parents s'imposèrent par la suite le rude sacrifice de se séparer de leur unique fils, pour le placer au célèbre collège d'Yzeure, où les enfants des grandes familles de la région du Centre venaient demander aux Jésuites, ces incomparables maîtres, une instruction solide et surtout une excellente éducation chrétienne. C'est là que M. Rogier puisa ces principes de justice, de droiture, d'énergie et de charité qui firent de lui un homme de caractère et un homme de bien. Au milieu des veuleries et des compromissions politiques, à qui tant d'autres sacrifiaient leur loyauté et quelquefois leur honneur, M. Rogier restait imperturbablement, comme il ai-

maît à le dire, dans la « ligne droite ». Fais ce que dois, advienne que pourra.

Cette beauté chevaleresque, il la devait d'abord au noble sang qui coulait dans ses veines et aussi aux grands éducateurs dont il avait suivi avec ardeur et docilité les belles leçons. A la fin de ses études, il obtint, à la Faculté de Montpellier, le diplôme de bachelier ès lettres, qui lui permit de se livrer aux études de droit à Paris, où il passa, après trois ans, sa thèse de doctorat en droit. Il s'était armé intellectuellement et moralement pour la vie publique.

Définitivement de retour au foyer paternel, M. Rogier ne demeura pas inactif. L'été, il faisait des voyages pour s'instruire : la Belgique, la Hollande et l'Angleterre le virent tour à tour admirer leurs usines florissantes et leur agriculture en plein essor. Il y cherchait des leçons pour en faire profiter son pays.

L'hiver, revenu au logis, il se livrait à la chasse à courre en compagnie des propriétaires de la région, dont les belles meutes s'employaient à débarrasser nos campagnes des animaux nuisibles. C'étaient des journées de saine et franche gaieté. M. Rogier y joignait la sienne, avec sa cordialité ordinaire et son esprit de fine taquinerie qui le faisait rechercher et estimer de tous ses camarades.

Le 19 janvier 1875, la bonne étoile de M. Rogier le conduisit dans la ville de Chalon-sur-Saône, pour y célébrer ses noces avec M^{lle} Berthault, d'une ancienne et très distinguée famille du Chalonnais, possessionnée dans les excellents vignobles qui portent les noms bien connus de Mercurey, Montagny, Clos-Marceau.

La famille Berthault où venait d'entrer M. J. Rogier, possédait, outre son hôtel de Châlon, sa résidence d'hiver, un joli castel aux portes de la petite ville de Buxy qu'elle habitait l'été. Bien assis sur un coteau vignoble, ce petit castel confinait au bourg de Buxy par un parc aux allées bordées de buis artistement taillés qui rappelaient un peu les jardins des belles villas romaines. Cette demeure avant la guerre était célèbre par l'exquise hospitalité avec laquelle y étaient accueillis les nombreux amis de la famille Berthault. C'était là que les évêques d'Autun descendaient lors de leurs tournées pastorales. Une petite chapelle incrustée comme un bijou dans le château leur offrait toute facilité pour dire leur messe. « On respire dans cette demeure, disait l'un d'eux et non le moindre, le cardinal Perrault, le parfum de la bonté chrétienne unie à la plus gracieuse urbanité. » Ces paroles peignaient bien la caractéristique de la maîtresse de maison, M^{me} Berthault, qui était une sainte et la plus aimable hôtesse qu'on puisse rêver.

La famille Rogier passait les mois de vendanges à Buxy. Elle y invitait ses amis du Bourbonnais qui mettaient avec empressement le cap sur cette villégiature *di primo castello* où l'on savait offrir et mélanger avec art les plaisirs champêtres et les charmes d'une société select. Ces fêtes si poétiques des vendanges bourguignonnes ne sont plus, hélas ! qu'un souvenir. La guerre a aussi dévasté le petit castel de Buxy. On y pleure un brillant et sympathique officier de cavalerie qui en était devenu le propriétaire par droit d'héritage et qui est tombé glorieusement dans les premières années de la guerre.

L'union de M. Rogier avec M^{lle} Berthault devait

être heureuse et féconde. Pas moins de huit enfants en naquirent en l'espace de quinze ans, six filles d'abord et enfin deux fils, Jean et Victor. La venue de ces deux fils, pleine de promesses pour l'avenir, allait plus tard se transformer en une source de larmes pour la famille à qui Dieu les a prématurément enlevés. On sait l'éducation que M. Rogier fit donner à ses enfants, lui qui voulait que Dieu fût le premier servi, que toute autorité fût respectée aussi bien dans la famille que dans la société. On sait les principes, appuyés par les exemples, qu'il inculqua à ses fils, et comment à son tour il les arma pour la vie.

En juin 1890, M. Rogier eut la douleur de perdre son père et sa mère en l'espace de quinze jours. En même temps, lui naissait son huitième et dernier enfant, ce fils qui reçut au baptême le prénom de Victor, comme l'aïeul qui venait de descendre dans la tombe.

La disparition de son père rendit M. Joseph Rogier chef de famille. De ce jour, il n'eut pas seulement à recueillir l'héritage composé du patrimoine et des vertus ancestrales. Un autre s'ajoutait à celui-là. Comme l'a dit un auteur : « Il ne suffit pas de fonder une famille, il faut devenir une autorité sociale. On ne devient pas une autorité sociale en une génération. Mais à force de frapper à la même place de père en fils, une race finit par acquérir une influence considérable qui est la grande raison d'être de la vie. » Or, il y avait plus d'un siècle que cette vieille race bourbonnaise frappait de père en fils, sans discontinuer, à la même place.

Quand, en 1896, M. Rogier fut élu à l'unanimité maire de Beaulon, c'était le cinquième chef de cette famille auquel la commune confiait le soin de ses destinées. M. Rogier succédait dans cette fonction à son père et à son grand-père, qui, l'un après l'autre, l'avaient remplie pendant environ vingt-cinq ans. Si nous remontons plus haut, par delà la Révolution, nous voyons que les ascendants de ceux-ci, Jean-Claude-Eustache Rogier et Jean Rogier du Méage, avaient été eux-mêmes investis des charges de baillis-châtelains de Beaulon. Quel plus bel exemple de solidarité peut-on trouver que celui de cette population, qui témoigne son estime et sa confiance, en appelant sans cesse aux pouvoirs publics les hommes qu'elle sait toujours prêts à mettre leur intelligence et leur cœur au service de l'intérêt général et du bien de chacun.

S'il en était ainsi depuis plus d'un siècle, n'est-ce pas parce que les hommes se reconnaissent aux actes et non pas aux promesses mensongères qui après avoir séduit un instant ne causent par la suite que de plus profondes déceptions. Pour bien administrer, il faut connaître l'histoire et s'inspirer de ses leçons. En notre siècle de soi-disant lumière, l'ignorance de beaucoup en religion comme en politique est la source de bien des erreurs et conduit à bien des fautes. Or, M. Rogier connaissait son histoire et il en inspirait ses actes, il connaissait le passé de notre belle France et s'il exprimait ses espoirs et avait foi en son avenir, il ne pouvait cacher les appréhensions que lui causaient les lois iniques faites pour encourager l'anticléricalisme et le déchaînement de toutes les passions. Il savait que Dieu reste toujours le Maître et que tout gouvernement qui s'éloigne de lui

et fait la guerre à son Eglise appelle fatalement l'expiation et le châtement. Que de fois, semblant lire dans un avenir prochain, ne disait-il pas : « Je ne sais à quelle catastrophe nous marchons, il faut nous attendre à tout, et, s'inspirant de la parole prophétique de l'homme d'Etat. Thiers, qui, au lendemain de la guerre de 70, fut président de la République, il répétait avec lui : « Ce régime finira dans le sang ou l'imbécillité ». Il est tombé dans le sang et on sait jusqu'à quel point la France y a été baignée.

Ce régime, M. Rogier n'était point cependant sans reconnaître ce qu'il aurait pu avoir de bon, s'il pouvait être conduit par des hommes honnêtes, instruits et désintéressés mais en France, de par les formes de sa constitution, il ne peut être que la course à l'incompétence, à la haine et à l'ambition : la cupidité s'alliant à l'irresponsabilité condura toujours la France aux pires abîmes.

Nul cependant ne fut plus libéral, au vrai sens du mot, que M. Rogier. Ah ! c'est que la liberté, il ne la voulait pas seulement affichée aux frontispices des monuments. Il la voulait pour la religion, pour la famille, pour la société. Il voulait qu'au pays des Francs, nul ne fut inquiété pour ses croyances ou pour ses actes à moins qu'ils ne soient contraires au bien ou à l'ordre publics. Avant de quitter la vie il aurait pu dire avec Garcia Moreno, le président de la république de l'Equateur : « J'ai voulu la liberté pour tout et pour tous, excepté pour le mal. ».

Agir dans la vérité et la lumière, avec équité et indulgence, tel fut toujours le programme de M. Rogier, qui voulait être Français avant tout. L'on peut dire que son administration fut toujours nette et loyale, exempte de chicane et de tracasserie. Il

avait trop de grandeur d'âme pour s'arrêter à toutes les mesquineries qui sont le propre de l'homme vulgaire et des petits esprits. On peut lui rendre l'hommage d'avoir toujours observé la plus grande conciliation avec ceux même qui haïssaient la paix et qui étaient, nous ne dirons pas ses ennemis (il ne voulait pas les considérer comme tels), mais ses adversaires. Son esprit de justice, joint à un don d'observation et à une remarquable sûreté de jugement, lui faisait vite discerner de la valeur des gens et des choses. Il était rare que l'avenir ne donnât pas raison à ses prévisions formulées dès le début sur le caractère d'un homme ou les résultats d'une entreprise. En cela encore, il agissait avec son indulgence ordinaire ; si l'appréciation était bonne, il la disait avec joie. Dans le cas contraire, il gardait le silence ou ne s'exprimait qu'avec la plus grande réserve.

Ah ! c'est que « être bon, toujours bon, bon quand même », telle semblait être la devise de celui qu'à l'unanimité on désignait sous le nom du bon M. Rogier. Bon, il l'était dans toute l'acception du mot, il l'était pour les siens, pour ses amis, pour ses serviteurs, pour tous ceux qui étaient appelés à avoir quelque rapport avec lui. Il mettait son bonheur à semer la joie et l'aisance autour de lui. Quel propriétaire fit jamais des conditions plus douces que M. Rogier aux gens de ses exploitations agricoles ? Exigea-t-il jamais d'eux autre chose que ce qui était juste et raisonnable, au point qu'un de ses fermiers a pu dire de lui qu'il était « le modèle des patrons ruraux, qu'il s'intéressait au sort de ceux qui travaillaient pour lui et les con-

sidérait avant tout comme ses auxiliaires et ses amis ».

Rien ne lui était plus pénible que de se trouver dans l'obligation de sévir et d'avoir à exécuter un coupable. Il ne le faisait qu'après mûre réflexion et avoir pesé toutes les raisons atténuantes en faveur de celui qu'il fallait congédier.

Et envers les pauvres, quelle n'était pas sa charité ; son cœur savait s'émouvoir de toute souffrance. Si son premier mouvement était parfois de repousser ceux qui l'assaillaient souvent de demandes indiscretes, il ne les laissait néanmoins jamais repartir sans que sa main eût glissé dans la leur quelque une de ces belles pièces d'argent, voire même d'or, que nous n'avons plus la joie de connaître. Il ne refusa jamais un service quand il put l'accorder ; en plus d'une circonstance, il se fit le banquier complaisant et tira ainsi d'embarras plus d'une famille dont la situation pécuniaire devenait critique.

Et quand il s'agissait directement de bonnes œuvres, comme son geste devenait large, désintéressé et plus discret encore. Nul ne connaissait ses dons, pas même son entourage ; la main gauche ignorait vraiment ce que donnait la droite. Et si l'on surprenait son secret : « Bah ! disait-il, la charité n'appauvrit pas. Le Bon Dieu saura bien me rendre d'un autre côté ce que je donne en son nom ! »

Cette extrême bonté, qui encadrait comme d'une fine ciselure le noble caractère de M. Rogier, avait contribué à lui acquérir une grande influence autour de lui, et au loin, une réputation qui lui va-

lait l'estime générale. Aussi, quand, en 1902, vivement sollicité par ses amis, il offrit sa candidature au Conseil général du canton de Chevagnes, il fut élu avec une majorité fort appréciable. Ce succès lui valut d'être, pendant un an, suspendu de ses fonctions; mais lui d'accueillir cette vengeance en donnant au Préfet cette fière réponse : « Il est des injures qui honorent plus qu'elles n'outragent. Ma révocation est de celles-ci. » C'était bien avec cette disposition d'esprit que M. Rogier acceptait d'ordinaire les vilenies qui pouvaient lui être faites. Quand la haine ou une critique mal avisée répandaient quelques basses calomnies contre sa personne ou son administration, sans doute, au premier instant, il en ressentait de la peine, mais se réfugiant aussitôt dans le sentiment du devoir accompli : « Qu'importe, disait-il, je suis plus haut, je plane au-dessus de toute cette boue qui n'éclabousse que ceux qui la répandent. »

C'est que dans ses fonctions de maire, comme dans celles de conseiller général, ce n'était point l'ambition qui guidait les actes de M. Rogier. Il n'avait qu'une chose en vue : le bien et la prospérité de son pays. Que de nuits ne passa-t-il pas sans sommeil, se préoccupant des décisions à prendre pour atteindre ce but. S'il était justement fier de posséder l'estime et la confiance de ses électeurs, il savait qu'elles lui assumaient des responsabilités et des devoirs : « Un maire, disait-il souvent, n'est que le serviteur de tous. » Qui aurait pu le nier quand on voyait l'inferminable procession de ceux qui défilaient journellement dans sa demeure. « Je néglige mes propres affaires pour celles des au-

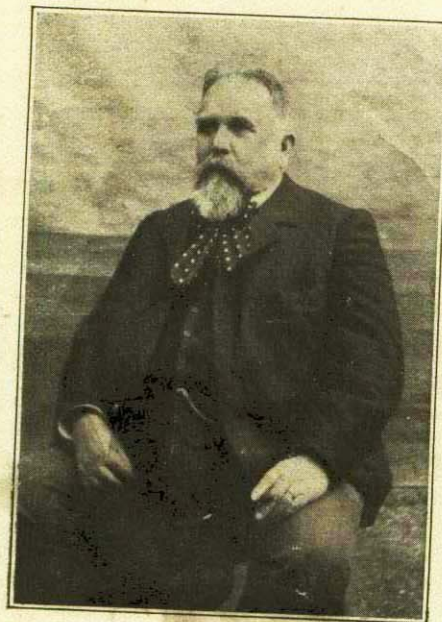
tres », ajoutait-il, et c'était vrai, celles de la commune passaient toujours avant les siennes.

Avec quelle minutie il s'efforçait de réaliser dans son administration ce qui lui semblait le plus parfait; il voulait qu'elle fût, comme il se plaisait à le dire, celle du père de famille qui, tout en contribuant au bien-être et au bonheur présents, ménage l'avenir de ses enfants. Il tenait avant tout à avoir de bonnes finances, car il savait qu'elles sont, dans l'Etat comme dans la famille, à la base de toute bonne administration. Il se faisait un devoir d'établir le budget d'après les ressources ordinaires de la commune, désirant avant tout éviter de nouveaux impôts et des centimes additionnels. C'était une satisfaction pour lui de penser que Beaulon était une des communes les moins imposées du département. Cette sage économie ne l'empêchait point de prévoir l'avenir et les dépenses extraordinaires qui pouvaient surgir. Dans ce but, il veillait soigneusement à l'aménagement des réserves de bois de la commune, et tenait à ce qu'une jeune plantation fût faite dès que le produit d'une coupe était venu combler le déficit occasionné par des travaux jugés nécessaires. Quand les excédents le permettaient, M. Rogier se faisait un plaisir de les employer en améliorations pour son pays. Nous pourrions même ajouter que plus d'une fois, afin de faire mieux et toujours avec le désir de grever le moins possible le budget, il y contribua de ses propres deniers. Rappelons-nous un hiver rigoureux où bon nombre d'ouvriers manquant de travail, divers chemins de la commune furent réparés avec des fonds autres que ceux provenant du budget. Disons-nous davan-

tage dans quelle proportion était inscrite à ce budget l'abondante distribution de bons de pain et de charbon faite chaque hiver aux malheureux. Et la belle fête de Saint-Privat, avec ses jeux variés et son superbe feu d'artifices, coûta-t-elle jamais un centime à la commune et à ses contribuables ?

Nous pouvons ajouter que, pendant l'administration de M. Rogier, aussi bien que précédemment, sous celle de son père, M. Victor, rien ne fut négligé pour permettre à Beaulon de tenir une place honorable parmi les communes qui n'ont cessé de marcher dans la voie du progrès. N'a-t-elle pas été ainsi une des premières du canton à bénéficier de la création d'un bureau de poste et télégraphe, qui, de ce fait, l'a mise deux fois par jour en relation directe avec la gare de Dompierre ? L'organisation et l'entretien général de notre réseau vicinal a été l'objet de tous leurs soins : de nombreuses rectifications ont été opérées, plusieurs chemins classés, notamment ceux de Bourbon et de Chevagnes, d'où il résulte de grosses économies pour la commune, qui ne les a plus à sa charge. Plusieurs ponts ont été construits, dont deux importants : l'un sur la route de Bourbon, l'autre dans la traversée de l'Engièvre dans le bourg.

La démolition de notre vieille église, datant du XII^e siècle et menaçant ruines, fut aussi l'œuvre de ces municipalités. Et sur notre belle et vaste place de Beaulon, désormais dégagée, soigneusement nivelée et plantée, une souscription permit de transférer à l'emplacement du chœur, sur un imposant socle de volvic, la croix de fer ajourée, autrefois offerte par M. Bayon et jusque là placée à un carrefour.



JOSEPH ROGIER

Maire de Beaulon
Conseiller général du Canton de Chevagnes
décédé le 23 octobre 1915.

Auparavant, l'horloge de cette vieille église avait été réparée et transférée dans le clocher de la nouvelle. L'entretien ordinaire des bâtiments de la commune n'avait pas non plus été négligé, l'abreuvoir et le mur de soutènement de la rivière reconstruits. Beaulon avait été dotée d'une pompe à incendie, et l'éclairage de nos rues n'avait pas été oublié, en attendant que l'électricité vînt remplacer les modestes reverbères à pétrole. Un projet avait été mis à l'étude dans ce but et sans la guerre et les événements qui suivirent, l'éclairage de Beaulon par cette force merveilleuse qui produit une lumière sans rivale en même temps qu'elle actionne les moteurs des ateliers, serait sans doute un fait accompli.

Telles sont quelques-unes des améliorations accomplies sous les dernières municipalités, non seulement sans impositions nouvelles, mais en amortissant des emprunts faits antérieurement. Des économies avaient même été réalisées et la somme versée chaque année à la commune depuis la loi de Séparation avait été mise en réserve à la caisse des dépôts et consignations, en prévision du prochain agrandissement du cimetière, dont le plan pour l'acquisition du terrain avait été élaboré avec M. le Comte de Monspey. M. Rogier, considérant cet argent comme un bien volé à l'Eglise, il lui semblait que c'était un peu le rendre à sa destination que de l'employer au repos des morts de la paroisse. Par cette sage administration, M. Rogier ne cessa ainsi de travailler utilement au bien de la commune, que quatre fois en dix-huit ans, des suffrages toujours croissants l'appelèrent à diriger. Il agit de même au conseil général, où ses concitoyens l'élurent une seconde fois en 1907, avec 200 voix de majorité.

Il vint une heure où cette existence si noblement remplie devait recevoir une consécration suprême : celle de la souffrance. La mort de son jeune fils Victor, de cet enfant doué de si aimables qualités, fut comme un glaive, qui pénétra dans le cœur de ce père si justement fier et heureux des deux fils qui croissaient à ses côtés. De ce jour, sa santé déclina et une certaine lassitude se fit sentir dans sa vie. Après les soucis des affaires publiques, qui se faisaient de plus en plus lourds, il aimait plus encore que de coutume, à se retrouver dans ce cercle familial élargi de ses neveux et d'amis auxquels sa maison hospitalière était toujours ouverte.

La guerre survint avec toutes ses horreurs, l'innombrable cortège de ses douleurs. Dès le 30 août 1914, sa fille Madeleine, souffrante depuis quelque temps, s'endormait dans la mort, au milieu des angoisses que lui avait causées le déchaînement du terrible fléau ; le lendemain, c'était son gendre, le capitaine de Lagasnerie, qui disparaissait pour toujours dans une mêlée sanglante. Dix jours plus tard, c'était son neveu, le lieutenant de Varenne, qui tombait victime dans une reconnaissance de l'ennemi.

Six mois après ces deuils précipités, le plus grand des sacrifices lui était demandé : celui de son dernier fils, de celui qu'il avait formé à son école, le seul héritier de son nom, de ses traditions, de son œuvre. On sait en quelles circonstances et comment, après avoir fait plus que son devoir, Jean Rogier, zouave au 2^e régiment, succomba dans un hôpital de Lyon.

Quelle plus douloureuse souffrance pouvait être

infligée au cœur de ce tendre père ! Comme l'ouragan terrasse le chêne, ainsi fut terrassé le bon M. Rogier. Il ne murmura point, il demeura soumis au décret de la Providence et de ses lèvres continua à s'échapper son invocation favorite : « Jésus, Marie, Joseph », rendant par cette dernière un hommage à son patron dont il portait toujours sur lui une minuscule statuette. Toutefois, le coup avait été trop rude ; il ne se releva point, ses forces physiques déclinerent rapidement sans cause apparente, autre que la sanglante blessure qu'il portait au cœur et qu'il résumait par cette parole : « Je veux mourir pour retrouver Jean. »

Six mois s'écoulèrent après ce jour fatal, du 10 mars 1915, six mois d'un douloureux martyre. Octobre arriva : une dernière fois, M. Rogier se rendit à la messe paroissiale, en la fête du Rosaire. Cet office fut suivi de la remise officielle sous le porche de l'église, de la médaille militaire à l'amputé Antoine Perrin, et de la croix de guerre à sa petite-fille de Lagasnerie, croix décernée à son père, mort au champ d'honneur. Ce fut la dernière sortie de M. Rogier, ce fut le dernier salut du maire à la population qu'il affectionnait et dans laquelle il n'eût voulu trouver que des amis ; ce fut le dernier adieu du dernier des Rogier, à ce pays pour lequel lui et ses ancêtres s'étaient toujours dévoués ; c'était l'adieu définitif à cette patrie d'ici-bas, à cette France qu'il eût voulu continuer à servir par-delà la tombe dans ses fils.

Et maintenant, qu'il s'en allait dans la grande Patrie de l'Eternité, il n'emportait que le regret de n'en point laisser pour poursuivre sa tâche et protégé-

ger dans la vie celles qui allaient demeurer seules au foyer familial dévasté par la guerre. Ainsi que le dit l'Écriture : « Si le père vient à mourir et laisse un fils, c'est comme s'il n'était pas mort, car, après lui, il laisse quelqu'un qui lui ressemble, quelqu'un pour défendre sa maison et témoigner de la reconnaissance à ses amis. » M. Rogier mourait justement affligé de ne point laisser cet appui aux siens, jusqu'à la fin ce fut une de ses préoccupations.

Cette fin fut plus brève que ne le laissait supposer un mal qui paraissait stationnaire. Dans la nuit du 23 octobre, le cœur faiblit soudain et bientôt le malade exhalait le dernier soupir sur l'image bénie du Christ qu'on offrait à ses lèvres. La mort ne le prenait pas à l'improviste : il s'y était préparé depuis quelques jours déjà par la réception du Sacrement de Pénitence. Avant d'expirer, le mourant avait par deux fois joint les mains et élevé les bras vers le Ciel, comme si une force invisible eût attiré son âme au-dessus de la terre, vers la Patrie des Bienheureux où ses fils, ses enfants tant pleurés se penchaient vers lui pour le recevoir et l'introduire à son tour près du trône de l'Éternel. Une foule nombreuse et recueillie se pressa, le 28 octobre, pour assister aux funérailles que le Révérendissime Père Abbé de Sept-Fons avait tenu à présider lui-même, afin de donner à cet homme de bien et à sa famille un précieux témoignage de sympathie.

Bien des gens s'imaginent que la grandeur réside uniquement dans le prestige que donnent la fortune, un nom, les honneurs, de belles facultés. C'est une erreur ; la vraie grandeur, comme la vraie noblesse est celle qui vient du cœur. Saint Augustin l'a dit : « Ce qui fait l'homme, c'est son cœur », c'est-à-dire

l'élévation de ses pensées, la délicatesse et la générosité de ses sentiments. Ils se traduisent par la passion du bien sous toutes ses formes, par une énergie qui ne se lasse jamais. La persévérance dans l'action, le sacrifice, le dévouement, la fermeté du caractère qui triomphe de l'obstacle et se raidit dans la souffrance, l'espoir quand même lorsque tout semble perdu, ne sont que les formes de ces vertus qui prennent leur source dans l'amour de Dieu, d'où l'amour du prochain et l'abnégation de soi-même.

Cette vraie grandeur, que seul un chrétien de bonne trempe peut posséder, fut celle de M. Rogier ; elle fut le secret de l'influence qu'il exerça dans sa sphère, de la sympathie qu'il recueillit de ses amis, et devant laquelle plus d'une fois ses adversaires eux-mêmes durent s'incliner avec respect et admiration.

A l'hospice du Mont Saint-Bernard, les admirables religieux qui passent leur vie à secourir les voyageurs qui s'aventurent dans les sentiers de leur col dangereux, ont disposé une petite chapelle ardente, où ils déposent pieusement les malheureux qui ont péri dans une tourmente de neige. Ils veillent et prient pour eux avant de les ensevelir.

Etant venu prier près de M. Rogier, dans le grand hall de sa belle demeure transformée en chapelle ardente, ma pensée s'envolait vers ces voyageurs ensevelis par les tempêtes des Alpes et je me disais : « M. Rogier est mort aussi dans une tourmente et la plus douloureuse qui ait ravagé notre chère Patrie. » Il en a subi les secousses les plus douloureuses et il y a succombé. Mais, avant de succomber, il a fait ce que Dieu commande à chacun de nous : il a sculpté sa statue pour son tombeau. Et cette

statue, qu'elle soit celle d'un adolescent, d'un homme mûr ou d'un vieillard, peu importe ! Ce que Dieu exige, c'est qu'elle soit digne de Lui et de son Eternité ! La vôtre, ô bon Monsieur Rogier, vous l'avez faite belle. C'est la statue d'un homme de bien dans votre vie publique, c'est celle d'un chrétien convaincu et édifiant dans votre vie privée, c'est celle d'un père vénéré et tendrement aimé dans votre vie de famille. On peut la regarder et l'admirer, elle honore votre race et votre pays. Elle reste comme un modèle achevé de ce que l'Artiste divin peut réaliser dans l'homme qui marche dans l'obéissance de sa Loi, le regard fixé sur Lui. Elle sera l'inspiratrice de celles qui, dans les larmes, continuent à marcher dans le sillon que vous leur avez tracé ; elle le sera de votre unique petite-fille, par qui pourra refleurir votre postérité, si bien que, dans l'avenir, le vieux sang des Rogier, mêlé à celui non moins pur et moins héroïque des Lagasnerie, fera encore battre des cœurs pour l'idéal conçu par ceux qui ne sont plus et qui résume ce qu'il y a de plus grand et de plus beau : Dieu et la France ! »

UN COMPATRIOTE.

♦♦

Roy Antoine, né à Paray-le-Frésil, le 23 août 1838, ne vint habiter Beaulon qu'après l'acquisition qu'il fit de la vieille maison en pans de bois située à l'un des angles de notre place. Il la condamna bientôt à tomber et éleva une belle maison moderne, sur les fondations de celle qui n'était point sans rappeler le passé et sans donner du pittoresque à l'entrée de notre village. Elle devint l'hôtel du

« Cheval Blanc », exploité par Roy Antoine et sa femme, originaire de Trévol, et qui, sans doute par une heureuse coïncidence, portait comme lui le nom de Roy Marie. La situation était bonne ; les propriétaires affables, accueillants ; l'auberge fut bientôt fréquentée par tous les Beaulonnais. Tout en s'y réchauffant ou en s'y rafraîchissant, suivant les saisons, par quelques verres de bons vins ou d'autres liquides plus ou moins alcoolisés, on y causait, mêlant à la chronique locale des appréciations sur les événements et la politique du jour. Un aubergiste acquiert vite de l'influence ; il est un peu comme le journal, qui finit par insuffler ses opinions aux êtres avec lesquels il est chaque jour en communication. Les idées d'Antoine Roy étant justes et saines, ses principes religieux affermis par le bon exemple, qu'il savait donner, son hôtel bien tenu, bien achalandé était donc devenu un lieu de réunion pour tous les braves gens.

Il fut ainsi tout naturel de faire figurer le nom du sympathique hôtelier sur la liste qui, en 1896, fut appelée à remplacer celle d'une municipalité expirante. Le succès prouva que le choix avait été bon. Antoine Roy recueillit près de 400 voix et vit son mandat de conseiller municipal confirmé quatre fois en l'espace de dix-huit ans, par ses concitoyens. Il le remplit avec sa conscience d'honnête homme, désireux de voir la prospérité régner dans la commune, en même temps que la bonne harmonie entre tous ses habitants.

La terrible guerre éclata, en 1914 ; son fils Antonin Roy, marié à Jeanne Darbelet et déjà père de deux enfants, partit rejoindre son régiment. Ce

brusque départ, auquel vinrent s'ajouter les émotions de ces premiers mois de luttes sanglantes, achevèrent d'altérer la santé d'Antoine Roy, déjà languissante. Peu à peu, ce vieillard de 76 ans s'inclinait vers la tombe, le cœur angoissé, en songeant à son fils et à son gendre qui se trouvaient là-bas, près des lignes ennemies. De trop longues souffrances allaient toutefois lui être épargnées. Le mois d'octobre 1915 aggrava son mal, au point de ne bientôt plus laisser aucun espoir à sa femme et à ses enfants, qui lui prodiguaient leurs soins empressés.

Dans ce même mois d'octobre, un autre vieillard agonisait lentement, en pensant lui aussi avec la plus poignante douleur à son fils, que la guerre lui avait ravi pour toujours. C'était M. Rogier, qui, le 23 octobre, s'en allait le rejoindre dans l'Eternité. L'émotion que ressentit Antoine Roy devant la disparition du maire qu'il affectionnait, et avec lequel il avait collaboré pendant de si longues années, contribua peut-être encore à sa fin rapide. Deux jours plus tard, il expirait à son tour, après avoir rempli ses devoirs de chrétien.

Antoine Roy emportait les regrets des habitants de Beaulon, pour lesquels il s'était dévoué et laissait la réputation d'un homme juste et bon. Dieu lui avait épargné l'immense douleur d'avoir à pleurer son fils, tombé plus tard, sous les murs de Verdun. Il a eu la joie de le retrouver dans un monde meilleur, sans avoir connu l'amertume de la séparation.



Monciaud Michel fut pendant dix-huit années l'un des élus de notre conseil municipal de Beaulon. Il avait pour aïeul le métayer de ce beau domaine des Bluziaux, situé sur les bords de la Loire et placé dans les temps anciens sous la juridiction de l'Abbaye de Sept-Fons. Avec les temps nouveaux, il était devenu la propriété du comte de Valori duquel le tient M. Puzenat, le grand industriel de notre région.

Le père de Michel ne quitta les Bluziaux que pour s'installer aux Micauds et y cultiver les terres que par la suite il y avait acquises. C'est là que grandit son fils Michel, c'est de là qu'il partit pour faire son service militaire, au 23^e d'infanterie; c'est là aussi qu'à son retour il se fixa définitivement avec sa jeune femme, Marguerite Baradié. La naissance de deux filles, suivie de celle de deux fils vint mettre de l'animation à ce foyer et le remplir de promesses pour l'avenir. Trop souvent hélas l'avenir nous trahit et ce que l'homme espérait être un sujet de joies, devient au contraire un sujet de larmes. Il devait en être ainsi pour la famille de Michel Monciaud. Lui, en attendant, s'appliquait à faire son devoir. Il se montrait respectueux des croyances religieuses, et son bon sens, joint à la droiture de son esprit, lui permettaient de se ranger en politique du côté de ceux qui jugent sainement les choses et qui travaillent pour la grandeur de la France et les intérêts de tous avant de songer à ceux qu'ils en pourraient personnellement retirer. En plus, Michel Monciaud savait se montrer affable, serviable envers tous; sous une brusque franchise se cachait un de ces cœurs généreux, qui finissent toujours par se laisser deviner et par conquérir les

sympathies. C'est ainsi qu'il recueillait celle de tous les habitants des Micauds; aussi se trouvait-il tout désigné pour représenter ce petit hameau et devenir l'un des candidats de la liste en tête de laquelle M. Rogier s'inscrivait, en mai 1896, et qui fut élue avec un magnifique succès.

A quatre reprises, le mandat de Michel Monciaud lui fut renouvelé, chaque fois avec une majorité croissante, qui atteignit jusqu'à 405 voix. Ce chiffre suffit à prouver la popularité dont jouissait le nom de Michel parmi ses concitoyens. Elle ne s'éteignit qu'avec lui, le 2 janvier 1916. Une fluxion de poitrine, devenue un peu la suite d'un accident qui lui avait cassé deux côtes, l'enleva brusquement à l'affection des siens. Dieu l'appelait à lui prématurément sans doute, mais à lui aussi il lui épargnait la plus grande souffrance que puisse ressentir un cœur de père, celle d'avoir à pleurer ses fils.

Depuis la guerre, le malheur semble s'acharner sur sa famille, comme sur tant d'autres. Son plus jeune fils, Jacques, âgé de 14 ans, mourait le 21 octobre 1919, après de longs mois de maladie. Trois semaines plus tard, l'aîné, Jean, âgé de 27 ans, était à son tour terrassé par une de ces gripes qui ne pardonnent pas. Ainsi, en moins de trois ans, ce pauvre foyer des Micauds se trouvait totalement dévasté par la maladie, ainsi que beaucoup l'avaient été par la mitraille et le feu des combats. Pour l'autel de l'immolation si vaste de notre époque, Dieu choisit des victimes où il lui plaît; leur sacrifice s'accomplit dans la gloire, aussi bien que dans la pénombre de quelque demeure solitaire. Les uns et les autres servent à la rançon de cette France

que Michel Monciaud a toujours fidèlement servie en accomplissant ses devoirs envers Dieu, aussi bien qu'envers ses concitoyens.

★★

Baudot Claude fut également l'un des élus de la liste représentant des idées saines et libérales en tête de laquelle M. Rogier s'inscrivit en 1896. Entraîné un instant par des doctrines adverses, séduit par de subtiles promesses Baudot Claude crut aux bienfaits d'un régime qui devait opérer des merveilles, en faisant régner sur le monde une paix universelle et une prospérité qui eût vraiment été l'âge d'or. Bientôt désabusé, grâce au bon sens dont il était doué et à la droiture de son caractère, il sut mettre loyalement sa main dans celle que lui tendait ses adversaires. Il entra avec eux au conseil municipal avec une belle majorité, plusieurs fois réélu, il y demeura, près de vingt années, l'un des champions de la justice et du droit, de la cause catholique et française qu'il représentait.

Tout en s'occupant des intérêts de ses concitoyens, Claude Baudot s'acquittait activement de son métier de cordonnier-bottier, qu'il avait appris de son père et que lui-même enseignait à son fils. Ainsi s'accomplissait dans cette brave famille un exemple qui devient de nos jours de plus en plus rare et qui fait qu'en France, nous avons de moins en moins des ouvriers de métiers. Combien de fils se soustraient à ce que l'on pourrait appeler la vocation familiale pour risquer les hasards d'une situation qui répond mieux à leur ambition. Combien de fils croiraient déroger en acceptant simplement d'apprendre le métier du père pour lui succéder quand il aura disparu. Il faut

à ces jeunes gens de plus vastes horizons; il faut la ville, le bureau, le poste de fonctionnaire grassement rétribué par l'Etat. Il leur faut la distraction, l'agitation des milieux enfiévrés au lieu de la vie paisible de nos bourgades. Baudot n'était point de ceux-ci, il était de la race de ceux qui n'aiment point à courir les chances de la fortune et savent mener une existence calme et laborieuse, exempte de grandes ambitions, à l'ombre du clocher qui les a vus naître et dont ils ne sauraient perdre la vue. Claude Baudot ne la quitta qu'à l'appel de la France quand il fut, en 1870, mobilisé dans la ville de Besançon. Racheté aussitôt après la guerre, il revint au pays et s'y maria, le 12 janvier 1875, à Marie Desmurget. Il reprit dès lors son marteau et son alène de cordonnier et ne les quitta plus jusqu'au jour où la maladie, trahissant ses forces, les fit tomber de ses mains. C'est en chrétien convaincu que notre compatriote se prépara à paraître devant le souverain Juge. La mort l'enleva à sa chère épouse et aux siens, le 13 avril 1917. Mais la mémoire du brave et modeste artisan n'est pas éteinte, elle se perpétue dans sa survivance, dans ses petits-enfants, dans son fils qui, après s'être perfectionné dans les ateliers des Bottiers de Saumur, est maintenant passé maître dans le métier pratiqué par ses ancêtres.

★★

Tramoy Antoine fut l'un des membres les plus actifs du conseil municipal qui régit la commune de Beaulon de 1896 jusqu'après l'armistice de 1918. Né à Chevagnes, le 5 janvier 1857, il n'en passa pas moins sa petite enfance à Beaulon. Ses parents possédaient le magasin d'épicerie qui aujourd'hui encore

est entre les mains de leur fille et gendre, M. et Mme Roy-Tramois. Quant à leur fils, Antoine, devenu adolescent, il s'éloigna quelques années du foyer familial pour travailler chez un horticulteur de Clermont-Ferrand. Cet intéressant apprentissage terminé, il revint au village et y épousa le 15 octobre 1883, Adèle Dumond, dont les parents universellement estimés exploitaient l'hôtel du Commerce, autrement dit l'hôtel Chutet, du nom de leur propriétaire, aïeul de la jeune épousée.

Les premières années du mariage se passèrent à Paray-le-Monial, mais le décès du père de Mme Tramois survenu à la suite d'un accident malheureux qui se produisit sur la place de Beaulon, obligea le jeune ménage à revenir au pays pour gérer le vieil hôtel du Commerce. Antoine Tramoy et sa femme héritèrent de la sympathie dont leur famille était entourée, aussi il leur fut facile de continuer à exercer une salubre influence dans leur entourage et parmi les clients qui fréquentaient l'hôtel. Le commerce du vin auquel se livra par la suite le jeune aubergiste lui permit d'étendre davantage encore ses rapports avec la majeure partie des habitants de Beaulon. Il les connaissait tous plus ou moins et nul mieux que lui ne savait porter une appréciation clairvoyante sur leurs aptitudes ou leurs opinions. De ce fait, il savait, suivant les événements, juger de l'état des esprits, aussi était-il dans le conseil un précieux auxiliaire pour la direction des affaires de la commune. Il en donna la preuve quand, à la mort du maire, M. Rogier, et en l'absence de l'adjoint mobilisé, l'administration lui en incomba totalement. Ce fut cependant une tâche tout particulière-

ment ardue en ce temps de guerre où il fallut faire face aux ordres imprévus du ravitaillement. Une répartition équitable n'était pas toujours chose facile à obtenir dans une commune aussi vaste que la nôtre, soit pour récupérer les marchandises dont l'armée avait besoin, soit pour faire la distribution des denrées qui s'étaient raréfiées. La hausse générale qui survint aussi et qui fut bientôt en disproportion avec les revenus de la commune ne fut pas sans amener certaines difficultés et sans susciter quelques rumeurs malveillantes. La critique, assurément, est toujours facile.

Antoine Tramoy ne s'en laissait point émouvoir, c'était l'homme droit et pacifique, qui accomplissait son devoir comme il le devait, sachant à l'avance qu'il ne pourrait donner satisfaction à tout le monde. Il avait du reste d'autres sujets de s'émouvoir, la guerre lui avait pris son fils, il souffrait cruellement dans son amour de père de la disparition de ce fils bien-aimé, le jeune et sympathique François, sur lequel il avait fondé tant d'espoir pour lui succéder. Le chagrin joint à toutes les préoccupations que lui donnait la charge de la commune avait miné sa santé. Il était profondément atteint dans son cœur, dans cet organe physique qui le premier s'affecte chez l'homme sous les étreintes de la souffrance morale trop intense. Comme un soldat à son poste, Antoine Tramoy, toutefois, tint bon jusqu'au jour où il put remettre la charge de la mairie à qui de droit. Depuis lors, ses forces déclinerent peu à peu, l'état du malade devint pénible, angoissant. Il le supporta avec la résignation d'un chrétien convaincu et se prépara à paraître devant le Maître qu'il avait tou-

jours fidèlement servi par la pratique intégrale de ses Commandements. La disparition de ce sympathique conseiller affecta tous ses concitoyens au bien desquels il s'était dévoué pendant plus de vingt années. Elle affecta plus encore ses amis et ils étaient nombreux ceux envers lesquels il se montra toujours fidèle, serviable jusqu'à négliger ses propres intérêts et à devenir parfois victime de son cœur trop bon et trop généreux.

**

Le nom du Comte de Monspey vient s'ajouter à celui des édiles chargés de représenter au Conseil les intérêts de la commune. Une majorité des plus sérieuses l'y avait appelée, nous n'avons pas à nous étendre sur son rôle d'administrateur, tout entier éclipsé par son rôle de soldat qu'il sut accomplir avec une magnifique bravoure jusqu'au sacrifice suprême. Les lignes qui se trouvent dans ce livre, dédiées au soldat suffisent à mettre en relief le caractère de celui qui sut développer sur les champs de bataille, les qualités d'action et de dévouement dont il avait déjà fait preuve dans la vie civile.

**

Nous terminerons ces pages de l'histoire de Beaulon pendant les années tragiques de la grande guerre, en faisant l'exposé des œuvres charitables auxquelles notre population coopéra avec son bon cœur et sa générosité ordinaires.

Dès le début des hostilités des souscriptions mensuelles permirent de convertir notre salle des Fêtes en une ambulance ouverte aux blessés des régions dévastées dont les demeures avaient été détruites et les familles

dispersées par l'invasion. C'est ainsi que près de quarante combattants se remplacèrent successivement dans notre maison de convalescence pendant les années que dura le conflit mondial.

La plupart d'entre eux surent témoigner de la reconnaissance et se montrer dignes de l'intérêt qu'on leur prodigua. D'autres furent assurément moins méritants et payèrent d'ingratitude. L'hospitalité ainsi accordée aux bons comme aux méchants eut ses critiques, elle occasionna plus d'un ennui, faut-il dire pour cela que l'œuvre fut mauvaise ?

Non, car c'est le propre de la charité de venir en aide à tous, sans toujours s'occuper du mérite de l'être qu'elle secoure, n'est-ce pas imiter en cela le Sauveur qui fait luire son soleil pour les justes comme pour les pécheurs ?

Cette œuvre eut même la consécration que le ciel accorde souvent à celles qu'il bénit. Elle connut son heure de persécution, elle fut dénoncée comme étant à la fois une maison de prière et de débauche, à la Préfecture, au Ministère, puis au corps d'armée à Clermont-Ferrand. Ces documents soigneusement conservés dans les petites archives de notre ambulance sont sans aucun doute, son plus beau titre de gloire. Les dénonciateurs en furent du reste pour leurs frais ; une visite faite au général de Pouydraguin qui commandait alors Clermont, mit les choses au point et lui permit de laisser dormir dans les cartons une dénonciation qu'il classa vite d'affaire politique. Commandant de ce 13^e corps qui fut l'un des plus magnifiques dans tous les combats de cette longue guerre, il avait mieux affaire que de s'arrêter à d'aussi mesquines questions.

La petite ambulance n'en continua pas moins à fonctionner jusqu'après l'armistice, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il plut aux bienfaiteurs d'en assumer la charge.

Non seulement des combattants sans foyers, reçurent l'hospitalité à Beaulon, notre village l'offrit également à plusieurs familles qui lors de leur triste émigration à travers la France vinrent se réfugier au milieu de nous. Chacun fit de son mieux pour offrir aux malheureux exilés logements, mobiliers, provisions et tous accessoires indispensables à leur subsistance. Ces familles venaient principalement du Nord et du Pas-de-Calais, ne parlons que des Descamps, d'Halluin, Legrand-Levêque, pour n'en citer que quelques-unes. N'oublions pas non plus le docteur Van der Moorten, sa femme et ses six enfants évadés de Dixmude lors de l'entrée des fusilliers-marins. Rappelons aussi que tout le couvent des Trappistes de Belval vint chercher refuge parmi nous et occupa le château de M^{me} Bayon, mis à leur disposition par le tuteur de ses petits enfants. Six mois plus tard, les hostilités ayant cessé elles purent regagner leur monastère du Pas-de-Calais.

Un dernier acte de charité accompli par les Beaulonnais fut d'adopter comme filleul le petit village de Barbonval situé dans la région de Fismes, laquelle eut tout spécialement à souffrir du bombardement des canons boches. En mai 1919 dans une magnifique conférence M. Daniel Robert exposa la grande pitié qui règne dans nos pays dévastés par l'ennemi. Une fois de plus les habitants de Beaulon se laissèrent émouvoir au récit de tant de misère et répondirent à l'appel qui leur fut fait par une importante souscription et de nombreux dons en nature. Chaque année ce bon mouvement se traduit par de nouveaux dons, un des derniers fut l'envoi pour la petite chapelle de bois d'un beau calice portant gravé sur son pied cette inscription : « Beaulon à Barbonval. »

TABLE DES MATIÈRES

Morts pour la France

	Pages		Pages
Bardin Claude	42	Eugène Antoine	214
Bertrand François	110	Fèvre Jean	82
Bijon François	126	Forestier Pierre-François	30
Blond Félix	152	Gerbier Jean	76
Boucher Mathieu, ser- gent	85	Gerberon Joseph	249
Bouiller Simon	188	Gillier Jean	88
Bouiller Pierre	191	Gin Jean	7
Bouleau Claude	169	Godard Jean-Baptiste	209
Briat Antoine	35	Gras Alphonse	32
Briat Etienne	221	Gross Pierre	3
Camus Antoine	137	Hartmann - Desvernois, commandant	51
Chalumeau Jean-Marie	127	Jaboin Antoine	26
Chaumet Pierre	217	Jaboin Jacques	193
Chevasson Antoine	129	Jaboin Laurent	195
Chevalier Etienne	200	Jallet Guillaume	182
Cimetière Antoine	112	Jaulet Gilbert	48
Collé André	216	Lagasnerie (Daniel de), capitaine	9
Diot Jean	97	Lapointe Jean	24
Dodat Claude	198	Lagoutte Jean	203
Duc Jean	34	Lagoutte Jean	204
Ducarouge Louis, lieute- nant	117	Latrace François	172
Dumay	92	Latrace Jean	171
Dumont Toussaint	98	Lecôrnet Jean	90
Dumont Jacques	40	Leroy Alexandre	141
Dupont Louis	212	Mathé Nazaire	71
Durand Claude	145	Michelet Barthélemy	211
Dusson Jean	140	Monbailly André	211

	Pages		Pages
Monciaud Gilbert	41	Savry François	151
Monspey (comte de), ca- pitaine	160	Taillon Pierre	20
Naillon Pierre	164	Taillon Pierre	22
Nouri Fernand, capitaine	5	Tarragd Alexis	101
Pelletier Claude	131	Thin Jacques	54
Pelletier François	133	Tramois François	17
Perrier Joseph	45	Verdenet Gilbert	142
Perrier Jean-Marie	107	Villeneuve Antoine	96
Périer Charles	166	Villeneuve Jean	97
Picard Jean-Marie	223	Villeneuve Gilbert	206
Picot François	134
Plédit Louis	19	Mutilés et décorés	226 à 238
Prieur Jean	180
Prunier Jean-Marie	109	Le ravitaillement pen- dant la guerre	239 à 243
Raymondin Louis	148
Renaud Caspard	74
Renaud Pierre	185	Maire et conseillers mu- nicipaux décédés pen- dant la guerre	244 à 271
Rocque (Théodore de), maréchal	102
Rogier Jean	57	Euvres de guerre	271-273
Roux Pierre	145		
Roy Jacques	78		
Roy Simon	115		
Roy Antonin	154		
Savry Edmond	149		

